Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/journalzurkunstg03murr

Inhalt.

Kunstgeschichte.

I. Kunstnachrichten.

Aus Holland. Seite 3.
Aus England. 24
Aus Italien. 25
Aus der Schweitz. 27
Aus Deutschland. 29

II. Kunstbücher.

1. Notizie intorno alla Vita e alle Opere de' Pittori, Scultori e Intagliatori di Bassano; da *Giambatista Verci.* Venez. 1775. 8. 30

2. L' Art de Peinture sur Verre, par Mr. *le Vieil* à Paris, 1774. fol. fig. 37

3. Der Weiß Kunig. Von Marx Treitzsaurwein. Wien, fol. fig. 43

603

Litte-

Inhalt.

Litteratur.

Seite.

I. Beschluß der Leidensgeschichte Jesu in aymarischer Sprache. 55

II. Von dem Alter der Kinderblattern. Aus der babylonischen Gemara. 105

III. Einige Litteraturnachrichten aus Briefen. 108

IV. Herrn P. Wolfgang Bayers Reise nach Peru. 113

V. Zur mathematischen Litteratur.

St. Petersburg. 327

Danzig. 334

Mannheim. 335

Italiänische Litteratur. 339

Englische Litteratur. 348

Anhang. 378

Kunst-

Kunstgeschichte.

I.

Kunstnachrichten.

Aus Holland.

Harlem.

Herr Enschede, der berühmte Schriftgiesser und Buchdrucker daselbst, und der eifrigste Verfechter des Kosterischen Namens, bestättiget in folgendem höflichen Schreiben meine Vermuthung (I Th. S. 7) wegen des Alters der 36 Holzschnitte im Trewischen Museum zu Altdorf, die ich erst nach 1474 verfertiget zu seyn glaubte Sie sind kurz nach 1480 von Gerard Leeu in Gouda gedruckt, und das ganze Werk bestehet aus 66 Holzschnitten, davon 36 in Altdorf sind, deren Nummern Herr Enschede zugleich mit bemerket. Er hat Num. 5 (1) und 6 (2) durch Corn. van

Noorde 1770 nachſchneiden laſſen, und mir Abdrucke überſandt. Hier iſt das Schreiben.

Monſieur,

J'ai bien reçu l' honneur de la votre du 14 Decembre a. p. avec une Eſtampe gravée en bois de [illegible] 3. dont Mr. *Hei e e* a fait mention dans ſon Idee generale d'une cellection d' Eſtampes, comme auſſi 2 Feuilles de votre Traité *zur Kunſtgeſchichte &c.*, parmi lesquelles eſt une deſcription de 36 Eſtampes qui ſe trouvent dans le Muſæum d' Altdorf. Mr. *Heinecke*, qui ſouvent attribue à l'Allemagne les productions qui ſont d'un autre païs, les a conſiderées comme un oeuvre Allemand. J'ai l' honneur de vous informer, que ces Planches ſont des Productions d' Hollande; vous aviez très bien jugé que les vers ne ſont pas Allemands, mais Hollandois, ou comme il vous plait, Flamands. Elles ſont imprimées par *Gerard Leeu*, Imprimeur de Goúda en Hollande, peu après l' an 1480. il y en a 66 Figures, dont 36 ſe trouvent a Altdorff, comme je ſuis en état de prouver avec des Livres imprimés de G. Leeu en ma poſſeſſion. Le premier Livre ſorti de la Preſſe du dit Imprimeur eſt daté 1477; les ſuivans de 1478 & 1479 n'ont aucune Gravure; dans un

Livre

Livre imprimé en 1480 eſt ſeulement une Planche gravée en Bois et dans un Livre de 1481 6 grandes Eſtampes en Bois.

Les Caracteres, dont les Vers ſous les figures ſont imprimés, ſont les mêmes, dont *G. Leeu* s'eſt ſervi dans toutes les editions de ſa Preſſe.

Voici le nombre et le Rang de ces 66 Figures.

1. La mort avec une banderolle, 33

Nemini parço qui vivit in orbe.

2. La SS. Trinité.
3. La Création d' Eve.
4. Le Mariage d' Adam et Eve.
5. L' Arbre de ſcience du bien et mal.
6. La Chute d' Adam et Eve. 1
7. La Chaſſe du Paradis. 2
8. La preſentation de Marie dans le Temple.
9. Le Mariage de Marie et Joſeph.
10. Un Autel, où S. Pierre celebre la Meſſe avec la Tiare Papale.
11. Le dernier Jugement. 34
12. L' Ave Maria. 3
13. La viſite d' Eliſabeth. 4
14. Naiſſance du S. Sauveur. 5

15. La Circonciſion. 6
16. L'Adoration des Rois. 7
17. La purification de Marie. 8
18. La Fuite en Egypte. 9
19. Le Maſſacre des Innocents.
20. Chriſt dans le temple.
21. L' Enfer. 35
22. Le Bapteme de Chriſt.
23. Temptation de Chriſt.
24. Noces de Cana.
25. La diſpute des Phariſéens avec Chriſt.
26. La Samaritaine.
27. Marie Magdalene lave les pieds de Jeſus.
28. Reſurrection de Lazare.
29. Entrée en Jeruſalem. 10
30. La Chaſſe des vendeurs du Temple.
31. Adam et Eve dans le Paradis.
32. La Sainte Céne. 11
33. Chriſt lave les pieds à ſes diſciples. 12
34. Chriſt dans Gethſemane. 13
35. Chriſt trahi. 14
36. Jeſus prie dans le jardin.
37. Chriſt devant Annas.
38. — — Caïphas. 15
39. — lié et blaſphemé. 16
40. — devant Pilate.
41. — — Herode.
42. Chriſt pour la ſeconde fois devant Pilate.

43. Chriſt

43. Chriſt fouëté. 17
44. Chriſt couronné d' Epines. 18
45. Ecce homo. 19
46. Pilate lave les mains. 20
47. Chriſt deshabillé.
48. Chriſt porte ſa croix. 21
49. Chriſt mis ſur la croix.
50. Erection de la croix.
51. Marie et Jean près de la croix. 22
52. Longin près de la croix.
53. Deſcente de la croix. 23
54. La Sepulture. 24
55. Chriſt dans le veſtibule de l' Enfer. 25
56. La Joie cèleſte. 36
57. La reſurrection. 26
58. Les trois Maries au ſepulcre. 27
59. Apparition à Marie Magdalene. 28
60. Les diſciples d' Emmaüs. 30
61. L' incrédulité de S. Thomas. 29
62. Chriſt prédit ſon Aſcenſion.
63. L' Aſcenſion. 31
64. La Miſſion de St. Eſprit. 32
65. L' aſcenſion de Marie.
66. Chriſt dans le Preſſoir ſeul.

G. Leeuw a preté toutes ces Planches en 1482 à *Claas Leéu*, (peutêtre ſon frere) imprimeur à Anvers. Car toutes les planches ſe trouvent dans un Livre in Folio, imprimé par *Claas Leéu, la Vie de Jeſus Chriſt.* L'An 1483. il à preté 32 de ces mêmes planches à un imprimeur de Haarlem, qui ſont dans un Breviaire in 4to, dont j'ai un Exemplaire très curieux. Depuis il à preté 3 planches à *P. van Os*, imprimeur à Zwoll en 1490 dans le Maryrologium ou Paſſional, ſçavoir la 4me, 64me et 65me: les Livres de *P. van Os* ſont imprimés avec des mêmes caracteres, fondus probablement ſur les mêmes Matrices, que les Lettres de G. Leéu. Après l'an 1490 toutes ces Planches ont été en poſſeſſion des Moines Reguliers nommés *Collacie broeders*, à Gouda en Hollande: car elles ſe trouvent toutes dans un livre nommé *Deuote Getyde vā de leue en paſſie Ihu Xpi.* Imprimé en 1496; excepté ſeulement la planche 29 repreſentante l' entrée de Jeſus en Jeruſalem; c'eſt une copie dans cette edition, l' original etant ſans doute egaré; il ſe trouve encore dans le livre imprimé à Harlem 1483.

Pour vous prouver que ce ſont les mêmes figures, j'ai fait copier deux pieces d'après les originaux par mon ami *C. van Noorde* les quelles

les je joins ici. Je crois que cela ſuffit pour conſtater que ces figures trouvées à Altorf ſont des productions Hollandoiſes.

Je me ſers de cette occaſion pour vous marquer l' erreur que Mr. *Heinecke* à commiſe dans ſon Livre cité pag. 283. quand il charge le dernier editeur de *Karel van Mander* d'avoir falſifié le texte de ſon auteur. Cela eſt très faux ; le ſens eſt le même dans la derniere edition que dans la premiere, quoique paraphraſé du Dialect Flamand, en l' Hollandois, comme nous parlons à preſent. *Karel van Mander* attribue ſurement l'invention de la typographie à la ville de Haarlem.

Au reſte je vous ſuis obligé pour l' Eſtampe de 1423; je n'ai jamais vu une date plus ancienne. Mais rien ne prouve, qu'elle eſt produite en Allemagne. Je ne pretens pas de l' attribuer à l' Hollande, mais je puis dire que les caracteres du Vers Latin ont bien du rapport aux caracteres Hollandois qui ſont en l' Eſtampe du *Canticum* de *Coſter*, chez *Meerman* Tab. IX.

J'ai l' honneur de vous envoyer ci joint pour preſent l' Eſtampe d' après l' original de *Jean van Eyk*, l' inventeur de la peinture à l' huile, comme, auſſi une preuve des Caracteres de ma fon-

derie, et une petite brochure, qui à servie pour reponse à une demande de Monsr. *Eyring* Professeur à Göttinge. J'ai l'honneur &c.

Haarlem, ce 10 Fevrier, 1776.

Jean Enschedé.

Die schönen typographischen Geschenke, mit welchen der dienstfertige Mann seinen Brief begleitete, verdienen eine ausführliche Nachricht, die ich hier ertheile.

1. Es ist bekannt, daß man auf dem Rathhause so wohl als auf der Rathsbibliothek im Prinzenhofe zu Harlem die erste flamländische Uebersetzung in Prosa vom Speculo Saluationis vorzeiget, die der sel. Meermann Kostern zueignete, und deswegen vorgab, sie wäre mit hölzernen beweglichen Buchstaben um 1440 von Lorenz Kostern gedruckt, worüber aber, wie ich schon im 2ten Th. S. 178. sagte, alle Kenner der Buchdruckerey lachen müssen. Herr Enschede ließ das erste Blatt accurrat nachdrucken, und den Fall Lucifers, die erste Vignette (welche bey allen Ausgaben des Speculi einerley sind) durch den geschickten Kupferstecher und Formschnei-

schneider Cornelis van Noorde 1762 copiren, auch sie mit eben so blasser Farbe abdrucken. Dieses Blatt, das er mir schickte, dienet zum Beweise der Accuratesse des Herrn von Heineke, der eben diese erste Vignette in seiner Idée d'une Collection d'Estampes &c. Tab. 25. a. in Kupfer stechen ließ. Da Herr Enschede wohl sieht, daß die flammländische Prose mit gegossenen Lettern (wahrscheinlich zinnernen) gedruckt sey, so kann er sie nun nicht anderst seinem Koster zueignen, als wenn er ihn auch zugleich zum Erfinder der Matrizen macht. Herr Fleischmann hat alle Kosterische Bücher untersucht, und seine Anmerkungen wird Herr Enschede herausgeben.

2. Afbeelding van 't A. B. C. 't Pater Noster, Ave Maria, 't Credo, en Ave Salus Mundi, door *Laurens Janszoon*, te Haarlem ten behoeven van zyne dochters kinderen, met beweegbaare Letteren gedrukt, en teffens aangeweesen de groote der Stukjes pergament, zekerlyk 't oudste overblyffel der eerste Boekdrukkery, 't welk als sulk een eersteling

ſteling der konſt bewaard word, en berust in de boekery van *Joannes Enſchedé*, Lettergieter en Boekdrukker te Haarlem 1768. *A. I. Polak ſculpſ. ex Originali.*

3. Eine Beantwortung auf Herrn Prof. Eyrings in Göttingen Frage, vom 2 April 17, 5, durch Herrn Meuſchen: Wann hat man angefangen, ſich bey Holländiſchen Büchern der lateiniſchen Lettern zu bedienen? Peter van Os, Buchdrucker zu Zwol von 1479 bis 1503, bediente ſich am erſten der lateiniſchen Lettern. Die älteſte Abbildung einer Druckerpreſſe kommt vor hinter dem Titel von Plautus Komödien, Dauentriæ, 1518. ap. Theod. de Borne. Auf dem letzten Blatte dieſes Plautus kommt eine andere vor. Beyde Holzſchnitte hat Herr Enſchede ſeiner Antwort beydrucken laſſen. Es ſind 2 Quartblätter.

4. Proof van Letteren, welke gegooten worden in de Nieuwe Haerlemſche Lettergietery van *J. Enſchedé*, 1768. im größten Octavformate, 196 Blätter, nebſt 6 Kupfertafeln. Eines

der

der prächtigsten Bücher, so die Druckerey aufweisen kann. Auf dem schönen Titelblatte steht unter dem Brustbilde Kosters: Hoc Auctore. Pallas umfaßt es, und die Fama setzt ihm einen Lorbeerkranz auf. — Wo können wir nachläßige Deutsche nur Ein solches Denkmaal aufzeigen, das wir Gutenberg zu Ehren errichtet hätten?

Hierauf kommt das Bildniß des Herrn Enschede, mit dem Winkelhaken in der Hand. Er ist 1708 den 10 Jun. in Harlem gebohren. C. van Noorde hat es gezeichnet und gestochen. Die Abbildung der Statuen Kosters und Hadr. Junius, (weil dieser am ersten seiner erwähnte) die Herr Enschede in Lebensgröße in seinen Garten setzen lassen. Sie halten beyde Tafeln in der Hand; auf der Kosterischen steht: Laurentio Ioannis F. Scab. Harlem. Artis Typogr. Inuentori, Ioh. Enschedius, Typographus, & Typorum fusor, hanc Statuam Prototypographo grati animi monumentum posuit. Harl. MDCCLXVIII. Beyde sind von A. F. Schobbens, Bildhauer zu Antwerpen, verfertiget. — Voorbericht aan alle Konstminnaars en Boekdrukkers;

mit

mit vortreflicher geschriebener doppel Garmond gedruckt, welches die letzte Schrift des berühmten J. M. Fleischmanns war, dessen Leben Herr Enschede mit der größten Hochachtung gegen ihn erzählet. Rudolph Werstein legte den Grund zu dieser Harlemischen Schriftgießerey; 1743 kaufte sie Herr Enschede. Die Schriften sind fast alle von Johann Michael Fleischmann, dem größten Lettern-Stempelschneider, der je in der Welt lebte.

Dieser Künstler verdienet tausendmal mehr gerühmt zu werden, als die meisten Modegelehrte und flatternde schöne Geisterchen, von denen Deutschland nunmehr wimmelt; insonderheit aber macht er Nürnberg große Ehre.

Johann Michael Fleischmann ward in hiesiger Vorstadt Wöhrd 1701 gebohren. Sein Vater war daselbst Feldwaibel. Nachdem er die lateinischen Schulen besuchet, kam er erst in seinem 22sten Jahre zu Constantin Hartwig, Schriftgießer und Genannten des größern Raths, am 2ten Febr. 1723 in die Lehre. Diese Gießerey hat anitzt der geschickte Schriftgießer Johann Rudolph Adelung allhier, der mir den Original-Lehrbrief einhändigte. In diesem wurde die Lehrzeit auf 6 Jahre festgesetzt. Allein binnen 4 Jahren

ren wurde Fleischmann schon einer der fertigsten Schriftgießergesellen. Da andere noch Lehrlinge waren, legte er schon den Grund zu seinem Lettenstempelschneiden, verbesserte die Schriftgießekunst merklich, und sein Genie, das nach höhern Dingen strebte, um sich der Vollkommenheit zu nähern, die er niemals in Nürnberg würde haben erreichen, noch vielweniger belohnt sehen können, trieb ihn an, 1727 den 1 October seine Vaterstadt zu verlassen, um über Holland und Frankreich nach England zu gehen. In Frankfurt arbeitete er ein Jahr lang in der dasigen Lutherischen Schriftgießerey, und kam über Maynz, Cölln ꝛc. zu Ende des J. 1728 in Amsterdam an. Er hatte zu Frankfurt seine Wissenschaft im Schrift-Stempelschneiden sehr geheim gehalten: eben so wenig zeigte er sie zu Amsterdam in der Schriftgießerey Isaak van der Putte, wo er bloß 4 bis 5 Wochen gießen half, und sich alsdann nach dem Haag begab, wo er ein Jahr in der Gießerey Alberts und Uitwerf blieb. Seit Christoph van Dyk (1663), hatte man in Holland keinen Schriftschneider, als J. M. Smit, der verschiedene Schriftsorten für die Herren Alberts und Uitwerf schnitt, 1728 eine neue Descendian Antiqua, und 1729 Cicero Antiqua und große Garmond. Nunmehr glaubte unser Künstler auf einmal an das Licht treten zu

können,

können, und zeigte seine angefangene große Descendian-Antiqua vor. Die Besitzer der Gießerey bewunderten sie, kamen mit ihm überein, auch die große Cursiv dazu zu schneiden, und kauften ihm beyde Schriften ab. Dieses waren die ersten Proben seiner Kunst im J. 1729. Nach wenigen Jahren trennte sich Alberts von seinem Compagnon, der anitzt allein Besitz von der Schriftgießerey nahm, und 1730 mit Herrn Fleischmann auf 2 Jahr einen Contract schloß, der in dieser Zeit noch eine Cicero Antiqua und große Garmond mit beyden Cursiven verfertigte, und dadurch die Smitischen Lettern völlig verdunkelte. Im J 1733. machte Herr Uitwerf Proben von diesen sechs Fleischmännischen Schriften bekannt: dadurch kam diese Schriftgießerey sehr in Aufnahme, und wurde auch außerhalb Holland berühmt. Smit gieng von Haag nach Berlin. Im J. 1732. schnitt unser berühmter Landsmann eine grobe Mittel Antiqua und Cursiv für sich selbst, die ihm nachher Wetstein abkaufte. Bisher hatte er lateinische Lettern geschnitten; 1733 unternahm er die erste holländische Schrift, und machte schon mit der schwersten den Anfang, mit der Nonpareille, die er auch 1754 und 1760 verfertigte. Man kann nichts niedlichers sehen, als diese Schriften, und der Künstler übertraf sich selbst. 1742 druckte

Ru-

Rudolph Wetstein, einer der berühmtesten Buchhändler dieses Jahrhunderts, eine malaische Bibel für die ostindische Compagnie mit lateinischen Lettern, und besondern Aussprachezeichen, die er durch einen Engländer Jallison schneiden ließ. Allein kaum hatte er obige sechs lateinische Schriften nebst der holländischen Nonpareille zu Gesichte bekommen, so machte es einen solchen Eindruck auf ihn, daß er Herrn Fleischmann anlag, selbst eine Schriftgießerey für sich in Amsterdam anzurichten. Dieses geschah. Nach einem Jahre kaufte sie ihm Herr Wetstein ab. Fleischmann gieng nach Eidam, und nahm zween Schriftgießergesellen in seine Dienste, deren einer Jan Hellinx, nunmehr Aufseher der Enschedeischen ist. Im J. 1743 starb Herr Wetstein, von dessen Sohne Herr Enschede, der Vater, die ganze Schriftgießerey käuflich übernahm, und mit Herrn Fleischmann den Vertrag erneuerte, alle Stempel, Matrizen, justirte und unjustirte Schriften ꝛc. für niemand anders als ihn zu verfertigen. Diese Gießerey besitzt ausser den zugerichteten Schriften, 160 unjustirte; 70 von Fleischmann und 12 von J. F. Rosart.

Nach dem Absterben seiner Eheliebste 1749, gieng Herr Fleischmann von Eidam wieder nach

Amsterdam, um der Harlemer Schriftgießerey näher zu seyn, wo er bis 1763 blieb. Er fieng an kränklich und engbrüstig zu werden, daher ihm Herr Enschede anrieth die Luft zu verändern, und in Harlem zu wohnen. Er entschloß sich endlich dazu, und zog im September dieses Jahres dahin. Nach Verlauf von viertehalb Jahren, kehrte er wieder nach Amsterdam zurück, weil er die dasige Luft für seinen Körper dienlicher zu seyn glaubte. Aber 1768 wurde es mit ihm immer ärger. Seine letzte Arbeit war die oben gemeldete geschriebene Doppel-Garmond, und das Justiren der Matrizen derselben. Diese Schrift sieht, wie alle seine übrigen, als ob sie mit dem größten Fleiße in Kupfer gestochen wäre. Nach fünf Tage vor seinem sanften Ende befahl er seinem einzigen Sohne Abraham, einem Wundarzte, zu Onderkerk an dem Amstel wohnhaft, alle seine Kunstgeräthschaften nach seinem Tode an seinen Freund, Herrn Enschede, gegen billige Bedingungen zu überlassen, welches dieser auch nach dem am 27sten May, 1768 erfolgten Absterben seines großen Vaters getreulich erfüllte. Fleischmann starb also zu eben der Zeit, da vor 300 Jahren der mit Undank belohnte Gutenberg in Maynz seinen Geist aufgab, und es war einem Nürnberger der unsterbliche, Ruhm vorbehalten, zu der Erfindung

der

der Maynzer das Non plus ultra zu schreiben, und die Kunst auf den höchsten Gipfel zu bringen. Seine vollkommenste Musiknotenschrift allein kann ihn schon verewigen. Denn es ist unmöglich, das Schriftstempelschneiden höher zu treiben. *) Auch seine Gießformen oder Instrumente, und seine Matrizen sind Meisterstücke.

Die Zierlichkeit und ausnehmende Delicatesse seiner Lettern kann, wie Herr Enschede schreibt, **) nicht genugsam in den Schriftproben gesehen werden, sondern man muß die Staal-

*) Zedert de Uitvinding der Boekdrukkonst, is 'er gen zo uitmuntend Letter Stempelsnyder geweest, die zo veele Schriften gemaakt en nagelaaten heeft, als de Heer *Fleischman*.

**) Alle de Letteren van deeze Lettergietery, door den grooten *Fleischman* gemaakt, hebben, behalven haare ongemeene cierlykheid, nog eene uitneemende hoedaanigheid, die men eigentlyk op de Letter-Proef niet kan ontdekken; maar die alleen op de Letter Zelve kan gezien, en door het gebruik ondervonden worden. — Geene Letter-Stempels kunnen goed en deugdzaam gemaakt worden, dan alleen door Contra-Poinçons.

stempel selbst betrachten. Sie sind mit Contrapunzen viel tiefer geschnitten, als die jetzige Schriftschneider zu thun pflegen, und dauren auch viel länger, als diejenigen, deren Vertiefungen blos mit dem Grabeisen ausgestochen werden. Daher er für die Lettern Christoph van Dyks eine besondere Hochachtung trug, die meist durch Contrapunzen gemacht sind. Herr Fleischmann hinterließ von seiner Kunst eine eigene Schrift, davon einst noch Herr Enschede Gebrauch machen wird, in 5 Abschnitten. 1. Wie der Staal und das Kupfer behandelt wird. 2. Was zu einem Schriftstempelschneider erfordert werde. 3. Wie wenige darinn etwas Großes gethan haben. 4. Beweiß, daß die jetzigen Stempelschneider keine Contrapunzen gebrauchen. 5. Vortheile, welche Buchdrucker von Lettern haben, die durch Contrapunzen gemacht sind. Er besitzt auch seine Anmerkungen über die angeblichen Lorenz Kosterischen Bücher.

Ich fahre jetzt in der Recension fort.

Nun folgen die Schriftgattungen nach einander, mit ihren holländischen, französischen und auch öfters englischen und deutschen Namen. Sie sind alle ausnehmend schön, und das Auge kann sich nicht satt sehen. Besonders haben mir gefallen,

große

große Canon, Doppelmittel Text Antiqua, grobe Mittel-Antiqua, eine allerliebste Descendian-Cursiv, und kleine Garmond, n. 2. mit der Herr Enschede die Erzählung vom Koster aus Junius Batauia zur Probe hier darlegt. Und so laufen die lateinischen Lettern fort bis *Non plus ultra*, oder Diamant Romein, welche die kleinste Schrift in der Buchdruckerkunst ist. — 18 Gattungen holländischer Lettern. — Eine vollkommene Musikschrift. Sie kam 1760 zu stande, übertrift die Breitkopfische weit, und ist des sel. Fleischmanns größtes Kunststück gewesen. Sie besteht aus 226 Staalstempeln, und 240 Matrizen. Sie wird auf Nonpareille Corpus gegossen. Man kann alles mit diesen Musikcharakteren drukken, was sich nur in der Composition denken läßt. Es wurde damit die Mozartische Violinschule von 260 Seiten 1766 gedruckt. Es folgen noch sechserley Psalmarten, Text, Augustin, Median, Descendian &c. — Sechserley geschriebene Letterschriften. Die letztere ist noch aus der Plantinischen Drukkerey aus Antwerpen. *) 22 Griechische

*) Die älteste geschriebene Letterschrift habe ich in der so seltenen Quartausgabe von H. C. Agrip-

Schriften. Hätten wir nur drey davon in Nürnberg! Alle vortreflich, zumal Augustin und Descendian. Garmond und Brevier no. 2. rühren noch aus der großen Elzevierischen Druckerey her. Die letztere Schrift ist eine der vollständigsten in ganz Europa. Sie besteht aus 600 Matrizen. — Text Arabisch. Text Maleitsch. Augustin Romein Maleitsch, und Brevier Romein Maleitsch op Garmond Corpus. 12 Hebräische. Armenisch. Text, Augustin, Median und Descendian. Die Stempel und Matrizen von noch 7 andern armenischen Sorten hat Herr Arachiel di Paulo in Amsterdam. Figuur - Letteren — Zierrathen — Zeichen. Statua *Laurentii Kosteri* erecta 1722 in Aula Principis in Horto Medico, Harlemi. Von Taco Jelgersma gezeichnet, und von A. van der Laan 1740 in Kupfer gestochen. So dann folgen alte holländische Lettern von 1470 bis 1480, von denen Herr Enschede die Stempel und bleyernen Matrizen besitzet. Die erstern sind in Kupfer geschnitten. Die Abbildung der Schriftgießerey Herrn Enschede, von C. van Noor-

de

Aggrippa Vanitate Scientiarum, Antuerp. 1530. angetroffen, die ich 1757 in London um 6 Pence (18 kr.) kaufte.

Von Murr diplomat. Geschichte des berühmten portugeß. Ritters Martin Behaims
Ad pag 42

Pars Globi terrestris
Ao 1492
a MARTINO BEHAIM
Equite Lusitano
Norimbergae confecti.
Delineavit
Christoph. Theoph. de Murr.
1778.

M. Polo am 48 Cap. im 3 buch p Vid. pag. 41

hie seckman wyzn valken

Polus arcticus

Tangut

Item als die reussen in daselb land wollen umb das Köstlich Yeh werck so mussen sie auf Schlitten fahren umb der messer und tiefen snees willen welche von grossen hunden gezogen werden.

Cambalu Cathai

Cathai

Quian das wasser

Thebet ein Konigreich

das geburg tebit

Konig von mango

India der Konig v. Concha

India Ptolomaei Ciamba

India sive pars Indiae extra gangem

Ciamba porto

TROPICVS CANCRI

oceanus Indie superioris

Oceanus orientalis Indie

Cathai

meschus nusswald

pfefferwald

Zipangu hot ein besondern Konig und sprach betten ap. goetter an

Diese Insul ist genant Zipangu p. v. pag. 36.

Zipanya dy edelst und reichst Insel in oriente von spezerei und edelstem gold hot pisangbaum

in diesem land wechst vil spezerei das meer hot Syrenen

Marco Polo schreibt uns, etc. pag. 36.

Ein Insel do wechst golt und gewurtz Stauden.

Nach Christi gepurt V^c und l^xv Jar Kom Sand brandan etc. pag. 27. l

Insula Antilia l. Septe. ritade.

Als man zelt nach Christi gepurt 734 Jar etc h p. 26.

Insule de Cabo Verde oder Insule Fortunate sind gefunden und beront durch di Portugalesen. A 1472

Cabo Verde

Fortunata

Insula de maio

bona

Insula sali

cabo Verde

Insula de madera

canarie

palma

tenerif

gran canaria

Insule de Cabo Verde

Insula de Azores

Insula de pico

Insula de sancti michil

Insula de sancta maria

Insula de Sto Jacomo

Insula de Sto Philipe

Insula brava

Insula de Sto Antonio

San Lucia

San Vicenti

San nicolas

Item als man list in dem pag. 35. m.

Iaua maior

rilanga

Pfefferwald

Insula Candyn

Diese Insel Candyn p. pag. 37. f.

Im letzten Buch M. Polo 16 Cap p pag. 36. q.

Angama Insula

Ridroni

Iaua minor diese Insel hat p Vid pag. 34

Oceanus orientalis

Tropicus capricorni

Dieser Inseln sind 10 geheissen maniele daselbst mag man Schiff fahren das Eisen an hot um des Magnetsteins willen der do waechst.

argire

Es ist zu wissen dass in dieser gegenwartigen Figur des Apffels etc. Vid. pag. 17.

Polus antarcticus

Aus Fürbitt und Begehren der Fürsichtigen Erbarn und Weysen. Vid pag. 16.

Joseph. Kellner. sc.

de 1768 gezeichnet und gestochen, macht den Beschluß dieses herrlichen Buches, dergleichen nicht leicht eine Nation wird aufweisen können.

5. Das vom Herrn von Heineke im 2ten Th. seiner Kunstnachrichten, S. 58 berührte Kupfer in Folio, nach einem grau in grau auf glatt poliertem weißen Leimgrunde, mit Oel 1437 auf Holz gemalten Stücke Johann van Eycks. Es stellet dieses Gemälde keine sitzende Madonna mit dem Christkindlein, wie Herr von Heineke sagt, sondern eine heilige Märterinn vor, die einen Palmzweig in der Hand hat, und mit der rechten in einem Buche ein Blatt umschlägt. *) Sie sitzet auf einem Hügel. Hinter ihr ist ein halbgebauter künstlicher Münsterthurm, mit dessen Bau viele Leute beschäftiget sind. Ein fürstliches Paar, von zwoen Dienerinnen begleitet, kehret wieder nach Hause. In der Ferne sieht man eine große Land-

*) Vielleicht ist es zugleich ein Portrait der Gemahlin Philipps des Guten, Herzogs von Burgund. Auch das Bildniß dieses Herrn von Jan van Eyck gemalt, besitzt Herr Enschede. Es hat aber durch Alter und Nachlässigkeit sehr viel gelitten.

schaft, Leute zu Pferde, ein großes Bergschloß ꝛc. Sicher ist dieser Thurm in einer Stadt von Brabant zu sehen, und zu van Eycks Zeiten erbauet worden. Auf der alten Einfassung steht:

.IOHES DE EYCK ME FECIT. 1434.

Herr Enschede, der es besitzet, *) ließ es in der Größe des Originals 1769 unter der Aufsicht Herrn Plooß van Amstel, durch Herrn Cornelis van Noorde accurat stechen. Das Bild scheint wirklich zum Kupferstechen gemalt zu seyn, aber nicht für Israel von Mecheln. Denn die Jahrzahl streitet dawider.

Aus England.

London. Am 2ten Febr. starb Franz Hayman Esq. Bibliothekar der königlichen Societät der Wissenschaften, in seinem 68sten Jahre. Er

*) Er hat es in einem Sendschreiben auf einem mit geschriebener Schrift prächtig gedruckten Medianfoliobogen beschrieben, das an die Freunde und Kenner der Zeichenkunst gerichtet ist.

Er war einer der besten Maler. Seine Stücke in den Vaurhallgärten, im Fündlingsspitale, und in vielen Privathäusern, haben den Beyfall aller Kenner erhalten. Der König ernannte an dessen Stelle Richard Wilson Esq. zum Bibliothekar.

Aus Italien.

Rom. Es ist bekannt, daß der Ritter Pompeo de' Batoni, seit 1769 die Bildnisse Seiner kaiserlichen Majestät, und Dero Herrn Bruders, des Großherzogs Peter Leopolds königlichen Hoheit, mit allgemeinem Beyfalle gemalet habe. Nach diesem Gemälde machte der Ritter eine genaue Zeichnung, und ließ den berühmten Andreas Rossi aus Venedig nach Rom kommen, sie in Kupfer zu stechen. Diese Arbeit fiel so erwünscht aus, daß ihm Batoni 500 Zechinen dafür bezahlte, und in Wien wurden Zeichnung und Abdrücke von Ihro Majestät der Kaiserinn Königin so gnädig aufgenommen, daß Sie dem Ritter eine ansehnliche Geldsumme nebst diesem eigenhändigen Billet durch den Fürsten Kaunitz einhändigen ließen.

Caro Batoni. Ho ricevuto con piacere il Disegno originale del Quadro da Voi colorito con i Ritratti dell'

Imperatore, e dell' Arciduca Granduca miei Figli, assieme alli dodici Esemplari della Stampa, che ne avete fatto incidere per soddisfazione del Pubblico. Nel darvi questo attestato del Reale mio gradimento, mi riferisco a quanto il Principe di *Kaunitz* vi significherà in mio nome: e vi confermo la grazia e costante mia propensione. Vienna 11 Settembre 1775.

MARIA TERESA.

1776.

Jänner.

Ebendaselbst. Auf einem Landgute des Cardinals Casali, hat man eine vortrefliche Urne von 10 Palmen in der Länge, gefunden. Sie ist von weisem parisischen Marmor. Die Vorderseite zeiget ein Bacchusfest. Alles ist ganz und unversehrt.

Februar.

Ebendas. Die berühmten Groteskengemälde, die in den Bädern des Titus zu Raphaels

phaels Zeiten entdecket wurden, werden nunmehr auf 60 Blättern aufs genaueste nach den Originalen illuminiret herausgegeben.

März.

Seine Heiligkeit werden den schönen vom Herrn Grafen Giraud erkauften Bacchus, der sich auf einen Silen steuret, in das Clementinische Museum im Vatican setzen lassen.

Aus der Schweiz.

Basel. Aus einem Schreiben Herrn Jakob Christoph Becks, S. T. D. und ersten Bibliothekars daselbst, vom 29 Febr. 1776.

„ In dem XVI. Jahrhunderte lebte bey uns „ ein sehr gelehrter Professor der Rechte, Na„ mens Bonifacius Amerbach, welcher nebst „ einer zahlreichen juristischen und historischen „ Bibliothek auch alte und neue Münzen, „ Alterthümer, Werke der Kunst, Malereyen, „ Handrisse, Holz- und Kupferstiche älte„ rer und gleichzeitiger Meister ꝛc. sammlete. „ Diese Sammlung vermehrte dessen Sohn Ba„ silius, ebenfalls ein gelehrter Jurist. Sie „ können von diesen beyden Männern indessen „ eine Nachricht in dem vormals allhier gedruck-

„ ten

„ten historischen Lexicon lesen, bis mein Gelehr-
„tes Basel, welches mit nächstem unter die
„Presse kömmt, dieselbe verlassen wird. Von
„derselben Erben ist alles durch die allhiesige
„Obrigkeit erkauft, und der öffentlichen Biblio-
„thek zugeschlagen worden. Bey dieser befindet
„es sich nun in einem besondern ansehnlichen Ge-
„bäude seit 1660. Die Gemälde von Holbein,
„und andern, wie auch Bücher, Münzen ꝛc.
„wurden alsobald in Ordnung gebracht und
„zur Besichtigung aufgestellt. Allein die in
„einzelnen Blättern bestehende Handrisse, Holz-
„und Kupferstiche, deren etliche 1000 sind, die
„alle vor 1560 gesammelt worden, blieben in
„den Schiebladen eines großen Kastens verschlos-
„sen. Sie wurden zwar öfters besichtiget, aber
„niemals geordnet. Erst vor ungefehr 50 Jah-
„ren hat ein hiesiger Maler, Namens Huber,
„eine Menge Handrisse von Holbein theils
„hinter Glaß gemacht, theils in einen großen
„Band gebracht. Nachdem aber im Jahr 1760
„u. folg. das Gebäude der öffentlichen Bibliothek
„ausgezieret, und mit verschiedenen schönen Zim-
„mern ist vermehrt worden, gab mir dieses An-
„laß alles besser, als es gewesen, einzurichten.
„Dabey gedachte ich auch an obgemeldten Kasten,
„und ließ nicht nach, mit Hülfe einiger gelehrten
„Kenner aus den allhiesigen Professoren, in-

„son-

„sonderheit des Herrn Prof. d' Annone, bis „alles, so sich darinnen von einigem Werthe be„fand, in Ordnung gebracht war. Hiedurch „bekamen wir also das sehr schöne und vollstän„dige Exemplar der ersten Ausgabe der Armen„Bibel, einen neuen Band von Holbeins „Handrissen, acht Bände Handzeichnungen von „den ältesten und besten theils bekannten, theils „unbekannten Meistern, darunter auch ein Stück „von A. Dürer ist, mit der Feder auf einem „halben Bogen, einen Affentanz vorstellend, „dessen anderes Blatt ein eigenhändiges Schrei„ben desselben darüber enthält. Ferner bekamen „wir eine beträchtliche Anzahl Bände von sehr „alten Holzschnitten und Kupferstichen, welche „man nunmehr den Liebhabern auf unserem „Büchersaale aufweisen kann."

Aus Deutschland.

Nürnberg. Herr Prestel wird nächstens diese fünf Zeichnungen aus der Praunischen Kunstsammlung liefern: 1. Die Himmelfahrt Mariens, zu einem Altarblatte, von Guido Reni. 2. Maria Magdalena in einem Buche lesend, von Correggio; getuscht. 3. ein Studium zur Schule von Athen, von Raphael; 4. ein mythologisches Stück von Giulio Roma-

no;

no; beyde sind mit der Feder gerissen. 5. eine ausgeführte Zeichnung Raphaels zu seinem Bethlehemitischen Kindermorde. Es sind vortrefliche Stücke.

II.

Kunstbücher.

I.

Notizie intorno alla Vita e alle Opere de' Pittori, Scultori e Intagliatori della Città di Bassano, raccolte ed estese da *Giambatista Verci.* In Venezia, 1775. 8. 328 Seiten. (4 Lire)

Der Verfasser ist ein Edler der Stadt Bassano. Er hat vor 3 Jahren Notizie storicocritiche degli Scrittori Bassanesi in die *Nuova Raccolta d' Opuscoli scientifici, T. 23 u. 24* einrücken lassen.

Schon in alten Zeiten hatte die Stadt Bassano den Namen picciola Venezia, sowohl wegen ihrer Handlung, als auch wegen ihrer Reichthümer und Menge ihrer Einwohner. In den bildenden Künsten hat sie berühmte Männer aufzuweisen, z. E. Giacomo da Ponte, und seine

seine Söhne Francesco und Leandro in der Malerey, Orazio Marinali in der Bildhauerkunst, Giovanni Volpato im Kupferstechen, und Bartolomeo Ferracino in den mechanischen Künsten.

Zerbin Lugo, der 1735 starb, und eine geschriebene Nachricht von den Kirchen in Bassano hinterließ, hat verschiedene der ältesten Gemälde bemerket. Im Chore der Franciscanerkirche waren noch zu Anfange dieses Jahrhunderts Gemälde vom Guido von Bologna, 1177, dessen auch Malvasia*) gedenket, vorhanden. Als die Minoriten 1720 diese Kirche dem Krankenspitale räumen mußten, übertünchten sie diese Gemälde, welche die Thaten Ezzelins (Balbo) des Stammlers, auf dem Kreuzzuge unter Friedrich Barbarossa gegen den Soltan Saladdin vorstellten. Zerbin Lugo ließ zum Glück noch kurz vorher eines abzeichnen, wo in einem Seesturme Ezzelin nebst vielen Personen vor der heiligen Jungfrau kniet. **)

Diesen

*) Felsina Pittrice, P. I, p. 8.

**) Era rimasto a' miei giorni il Coro della Chiesa dipinto ed intatto, ove si vedeva una Nave agitata dalla tempestà del mare, e quasi naufragante, nella quale erano peregrini, e Cavalieri, che si votavano alla B.

Vergi-

Diesen Carton besitzt anjetzt Herr Daniel Bernardi. Auch in dreyen Handschriften geschieht von diesen Malereyen Meldung. *) Im XIIIten Jahrhundert malte Martinello die Bildnisse des heil. Franciscus 1209 und Antonius 1230. Als der grausame Ezzelin 1259 starb, lag doch die Kunst nicht ganz darnieder, die freylich zu den betrübten Zeiten dieses Tyrannen äuserst vernachläßiget wurde. 1290 kommen die Maler Marco und Agostino vor.

Im XIV Jahrhundert wurde Bassano reicher an Innwohnern und Handlung. Der gothische Geschmack breitete sich über alle Kunstwerke aus, und ich sehe, daß die besten Malereyen bey den Minoriten waren, die sie aber bey Räumung ihres Klosters wegen des vielen darauf angebrachten

Vergine, ch' era dipinta nel Cielo: ed è credibile che nel ritorno da Terra Santa incontrasse Eccelino fortuna di mare, e che facesse il voto. *Mario Sale.*

*) *Zerbin Lugo* Chiese di Bassano Vol. in fol. MS. pag. 99.

Francesco Chiappani Iscrizioni Bassanesi MS. pag. 132.

Mario Sale Storia d' Eccelino. MS. Anitzt ist diese Handschrift im Besitze des Herrn Valentin Novelletti, eines Freundes Herrn Verci.

ten Goldes in Stücken schlugen. Es wäre gut, wenn dieser Orden nur blos alten Gemälden verderblich gewesen, und nicht auch der Umsturz des wichtigsten und nützlichsten Ordens durch eines seiner ehemaligen Mitglieder wäre bewerkstelliget worden.

Funfzehntes Jahrhundert. In der Kirche St. Bernhardins von Siena sind auf dem Altare von St. Rochus zween Heilige 1471 vom Andrea Mantegna. Ferner ebendaselbst eine andere Tafel von Dario da Trivigi gemalt, der noch zu diesem Jahrhunderte gehöret, und nicht in das folgende, wie Guarienti vermuthete. Denn Squarcione sein und Mantegna's Lehrmeister, starb schon 1474. Er verfertigte auch 1469 auf Befehl der Republik Venedig, das Bildniß der Catterina Cornara, der Gemahlinn Jakobs, Königs in Cypern.*)

Nach einem kurzen Abrisse, wie die Malerey in Italien sich nach und nach aus der Barbarey erhob, beschreibet Herr Verci nunmehr die einzelnen vorzüglichsten Künstler seiner Vaterstadt vom Jahre 1500 an.

Fran-

*) Istoria di Catterina Cornera, Regina di Cipro, scritta da *Antonio Colbertaldo*. MS. p. 67. Es ist Schade, daß dergleichen Schriften ungedruckt liegen bleiben.

Francesco und Bartolommeo Nasocchi. 1501. Was ihren Stücken an Zeichnung abgieng, das ersetzten sie durch gute Kopfstellungen und Farbengebung. Man findet noch Gemälde von ihnen von 1534. Insonderheit ist eines in der St. Bartholomäuskirche sehr gut, und hat sich vollkommen erhalten. Sie lebten noch 1540.

Giuseppe Nosocchio malte 1529 auf nassen Kalch eine Madonna, die erst 1721 anfieng Wunder zu thun. Das folgende Jahr machte man dieses Gemälde von der Mauer loß und setzte es in eine Kirche. Die Nonne Isabella Picini stach es in Kupfer. Eines seiner besten Frescogemälde stellet den Seegen Isaaks, und ein anderes die königliche Gunstbezeigung Pharaons gegen Joseph vor. Nun kommt die berühmte Künstlerfamilie da Ponte, die ihren Ursprung aus Vicenza hatte.

Francesco da Ponte. Dieser machte sich durch verschiedene vortrefliche Stücke berühmt. Er folgte der Manier des Bellini, und starb um 1530. Sein Sohn war der weltbekannte

Giacomo da Ponte, insgemein Bassano il vecchio genannt. Er gehöret zu den großen Männern, die wie Raphael, Michelange-

angelo, Corregio und Tizian, ihre Meister weit hinter sich zurück ließen, und blos der Natur getreu, das alte Steife und Gezwungene mit einer neuen Manier glücklich vertauschten. Er ward 1510 gebohren, lernte anfangs bey seinem Vater, der ihn bald nach Venedig sandt, wo er sich dergestalt bey Tizian beliebt machte, daß er ihm öfters Gemälde ausführen ließ, die er selbst angefangen hatte. Es ist sehr daran zu zweifeln, daß er nach Rom gekommen sey. Nach seiner Zurückkunft nach Bassano blieb er daselbst, und schlug die vortheilhaftesten Anträge der größten Fürsten aus. Er war ein frommer Mann, der in keinem seiner Gemälde sich an den guten Sitten versündigte. Er starb 1592, als ein 82jähriger Greis mit dem Wunsche, nur deswegen länger zu leben, weil er jetzt erst die Schwürigkeiten der Kunst einsehen gelernet habe. Dieser große Maler hat eigentlich viererley Manieren, die Herr Verci ausführlich beschreibt. Die erste folgt genau der Natur, die zweyte ist stärker im Ausdrucke der Muskeln; Schatten und Licht sind vortreflich mit einander vereiniget. Die dritte studierte er nach Parmegiano, sie ist glänzend, voll Geist und Leben. Die vierte ist die beste, er verließ allen ängstlichen Fleiß. Freye, richtigste Tinten, die mit großem Verstande aufge-

sind, und Glanz in seinen Gewändern gaben zum Sprichworte Anlaß: Disegno del *Tintoretto*, colorito del *Bassano*. Es fehlte ihm niemals an Erfindungen. In Thieren glückte es ihm vor allen Malern seiner Zeit. Seine Lieblingsstücke waren Sündfluthen, geistliche Historien, Jahrszeiten ꝛc. S. 91 lieset man das nach seinem Tode über die noch vorgefundenen Gemälde verfertigte Inventarium. Es waren bey zweyhundert Stükke. Nun folgt ein Verzeichniß der Gemälde von ihm in verschiedenen Städten Europens. Er hatte vier Söhne hinterlassen.

Leandro da Ponte. Lebte sehr prächtig, malte vornämlich geistliche und mythologische Stücke. Giulio und Luca Martinelli, Antonio Scajario († 1651) malten sämtlich in der Manier des alten Bassano, dem Giambatista Volpato geb. 1663. gest. 1706 im Ruhme am nächsten kommt.

Von Bildhauern kommen nur 4 vor. Es sind sehr mittelmäßige. Orazio Marinali; die Gebrüder Francesco und Angelo gleiches Namens, und Bernardo Tabacco. Unter den Kupferstechern ist Giovanni Volpato der beste. Er ist ein Schüler Bartolozzi und

Wag-

Wagners. Im J. 1762 verfertigte er das Bildniß des berühmten Morgagni in Padua, welches seinem Werke de sedibus et causis morborum vorgesetzet ist. Er nannte sich auf seinen Blättern Giovanni Renard, unter welchem Namen ihn auch Gandellini aufgezeichnet hat. *) Im J. 1769 wurde er nach Parma berufen. Anitzt ist er in Rom, wo er die Loggie und andere Stücke Raphaels in Kupfer sticht. Im J. 1773 verfertigte er das Bildniß Clemens *XIV* zu Pferde.

2.

L' Art de Peinture sur Verre, & de la Vitrerie, par feu Mr. *le Vieil.* A Paris, 1774. 250 Folioseiten, mit 13 Kupfertafeln. Es sind drey Abschnitte. Ich recensire hier nur den historischen.

Herr Peter le Vieil, der Verfasser dieses schönen Werkes, ward am 8 Febr. 1708 in Paris gebohren. Sein Vater war ein berühmter Glasmaler. Er that sich 1734 durch Wiederherstellung der schönen Gläser der Kirche von St.

*) Notizie storiche degl' Intagliatori T. III, p. 150.

Etienne du Mont, da wo das Abendmahl gereichet wird, ferner von St. Victor und anderer Kirchen hervor. Als Meister in seiner Kunst, verband er mit derselben alle historische Kenntnisse, so daß niemand zu einem solchen Werke geschickter hätte seyn können. Er starb am 23 Febr. 1772, da er es eben glücklich vollendet hatte.

Der Ursprung des Glases wird von den Alten schon in das tausendste Jahr vor Christi Geburt gesetzet; aber die Geschichte von den syrischen Kaufleuten, die Plinius erzählet, scheint dem berühmten Merret ein bloßes Mährchen zu seyn. *) Kein Glasmacher ist im Stande Kali, oder eine andere Pflanze in der bloßen Luft zu brennen, daß sie zum Glasmachen tauge, selbst das stärkste Feuer eines Kalchofens ist dazu nicht hinlänglich.

Die Glashütten zu Alexandrien brachten vortrefliche durchsichtige, halbdurchsichtige, und dichte, Gläser, nebst den schönsten Nachahmungen der Edelgesteine hervor. Plinius glaubte, daß erst unter dem Nero Glashütten in Rom aufgerichtet worden. Wir lesen im Seneca, daß

*) Notae ad *Neri* Artem uitriar. pag. 258.

daß man daselbst zu seinen Zeiten Kieselsteine durch starkes Feuer in Smaragdfarbe verwandelte. Ein gewißer Demokritus war der Erfinder dieser Kunst. Das römische Glas war wenig durchsichtig, und hatte grünlichte Adern. Man sieht noch Stücken davon in verschiedenen Kabinetten. Weißes krystallähnliches Glas, das von Ausländern kam, wurde von den Grossen und Reichen außerordentlich theuer bezahlt.

Die Römer bedienten sich in ihren Zimmern und Badstuben öfters des Fraueneises, anstatt der Fensterscheiben. Man malet noch jetzt in Italien darauf, und diese Art der Malerey wird Lavoro di Scagliuola genennet. Jagemanns geograph. Beschreibung von Toscana, S. 31. Die wenigen Fenstergläser, die man im Herkulan fand, sind sehr dicht.

In der vor etlichen Jahren in Champagne, zwischen St. Dizier und Joinville entdeckten Stadt (vielleicht Castellodunum in regione Remorum?) fanden sich viele Arten von Glas, auch gefärbtes. Bruchstücke von gläsernen Gefäßen, nebst zweyen Trümmern eines gemalten Trinkglases sind unter den Alterthümern zu Netherhall in England bey Herrn Humphry Sen-

house Esq. zu sehen. *) Ein noch ganzes römisches Trinkglas zeigte mir 1762 Herr Carmi in Chelsea bey London. Es ist $5\frac{1}{2}$ Zoll hoch, aus einem Stücke Bergkrystall gearbeitet und vortreflich geschnitten. Oben ist ein Medusenkopf. Der Besitzer hat es accurat in Kupfer stechen lassen, und verehrte mir einen Abdruck. Er hielt es für 100 Guineen.

Im dritten Jahrhunderte bekamen die Kirchen Glasfenster; es ist aber noch ungewiß, ob sie gemalt waren, oder nicht. Der älteste Schriftsteller, der uns das erstere glauben machen könnte, ist Gregorius von Tours. Dieser erzählet, daß ein Kirchenräuber eine reiche Kirche in einer Vorstadt von Paris habe bestehlen wollen, wäre aber durch die Wachsamkeit der Kirchner verhindert worden mehr als die Fenstergläser zu entwenden. Bloße ungemalte Gläser würden dem Diebe wenig geholfen haben.

Es scheint nicht, daß in Italien die Kirchen vor dem achten Jahrhunderte mit Gläsern gezieret wurden. Um diese Zeit ließ Papst Leo III gefärbte Glasfenster in die Late-

*) *Th. Pennant's* Voyage to the Hebrides, p. 55.

Laterankirche setzen. Dieser Gebrauch gefärbter Gläser gab der Glasmalerey *) den Ursprung.

In Frankreich weis man jetzt kein älteres Denkmaal von gemalten Gläsern, als die, so den größten Theil der Kirchenfenster der königlichen Abtey von St. Denis ausmachen. Sie scheinen noch vom vorigen Gebäude dieses Tempels aufbewahret zu seyn, das ist, vom sechsten, welches der Abt Suger, ein Günstling Ludwigs des Dicken, vor dem J. 1140 aufführen ließ. Die Glaskünstler waren Deutsche und Engländer. Im siebenten Jahrhunderte gab Frankreich den Engländern Glasmacher und Glaser, und fünf Säcula hernach rief Suger englische Meister herüber, weil diese Nation es in den Glaskünsten sehr weit gebracht hatte. Er ließ sogar viele Saphir zu Pulver stoßen und unter das Glas mischen, um ihm die schöne Lasurfarbe zu geben.

Im 13ten Jahrhunderte waren die gemalten Kirchenfenster in ganz Europa gemein; im 14ten verbesserte sich die Glasmalerey je richtiger

*) Denn die Glasmalerey der Alten bestund in verschiedenen zarten gefärbten Glasfäden, die aneinander gesetzet, und nachher im Feuer zusammen geschmelzet wurden.

die Zeichnung wurde. Die Figuren der Fenster von St. Severin zu Paris sind eine von den besten aus diesen Zeiten.

Gegen das Ende des 14ten Jahrhunderts erfand Johann von Brügge die Schmelzmalerey. Dieses war für die Glasmalerey eine wichtige Erfindung. Sie erhielt im Anfange des 16ten die große Vollkommenheit, die man unter andern in Gouda bewundert. In Paris war Johann Cousin berühmt. Seine schönsten Stücke sieht man in der Pfarrkirche von St. Gervais. *) Die herrlichsten Meisterstücke eines Gontier, Linard, und Madrain, die zu Ende des 16ten Jahrhunderts lebten, kann man in der Stadt Troyes in Champagne, und in ihrer Gegend antreffen. Daselbst waren auch die Vorfahren des Herrn Cochin sehr im Flor. Von den vortreflichen Fenstern der Kirche zu Bron

*) Lucas van Leyden malte auch vortreflich in Glas, um eben diese Zeit. Hubert Golzius besaß eine solche Malerey von seiner Hand, welche die tanzenden Töchter Israels vorstellte, wie sie David entgegen giengen, da er das Haupt Goliaths dem Saul überbrachte Johann Saenredam hat dieses Stück in Kupfer gestochen. Von den nürnbergischen Glasmalern dieser Zeit, werde ich in der ältesten Malergeschichte Nürnbergs handeln.

Brou, nahe bey Bourg - en - Bresse, hat der P. Rousselet 1767 eine vollständige Beschreibung hinterlassen.

Im 17ten Jahrhunderte verloren die Glasmalereyen ihren Werth durch ihre Menge. Peter Tacheron malte im J. 1622. die zehn grossen Fenster des Saales des Schießhauses zu Soissons. Sie sind so wohl in Ansehung der Zeichnung, als der Farbengebung, Meisterstücke, und stellen verschiedene Gegenstände aus Ovids Verwandlungen vor. Ludwig XIV besah sie 1663 eine ganze Stunde, und verlangte vier Felder davon, um sie in sein Cabinet setzen zu lassen.

3.

W i e n.

Der Weiß Kunig. Eine Erzehlung von den Thaten Kaiser Maximilian des Ersten. Von Marx Treitzsaurwein auf dessen Angeben zusammen getragen, nebst den von Hannsen Burgmair dazu verfertigten Holzschnitten. Herausgegeben aus dem Manuscripte der kaiserl. königl. Hofbibliothek. Wien, auf Kosten Joseph Kurzböckens

böckens ꝛc. 1775. 307 Seiten Text, mit 237 Holzschnitten. (15 fl.)

Der erste Verfasser dieser Aufsätze, die schon damals Räthsel waren, war unstreitig der Kaiser selbst. Es ist seine Erziehungs- Reichs- und Kriegsgeschichte, die er schon 1512 in der Stille des einsamen Kabinettes zu Ende gebracht hatte.

Im J. 1514 bekam der geheime Secretair des Monarchen, Marx Treitzsauerwein, den Auftrag von Ihm, das Werk in Ordnung zu bringen. Und so kam das große Manuscript zu stande, das hernach im Bücherschatze zu Ambras in Tyrol verwahret wurde *). Von da aus kam es in die k. k. Hofbibliothek, wo es unter den Handschriften, Hist. Prof. N. XVI begriffen ist. An dieses hat man sich bey dieser Ausgabe gehalten.

Schon damals verursachte die geheimnißvolle Einkleidung des Vortrages Schwürigkeiten, welche eine neue Bemühung veranlaßten. Es ward

*) Die Figuren dazu wurden von Hannsen Burgmayr und andern Meistern in Holz geschnitten.

ward ein ordentliches Fragebuch *) errichtet, um zu wissen, wie jede zweifelhafte Stelle auszulegen wäre. Zur Erörterung der so vielfältigen Zweifel schrieb man an die vorläufigen Abschriften **) verschiedene Glossen hinzu, die aber grossen Theils in Muthmassungen, und manchen irrigen Auslegungen bestunden: alles berufte sich endlich auf den Kaiser; dieser konnte sich, wichtiger Geschäfte und Alters halber eben nicht mehr so genau mit dieser Sache abgeben.

Noch im sechszehnten Jahrhunderte unterzog sich einer so ruhmwürdigen Bemühung der grose östereichische Philolog Reichard Strein, Freyherr zu Schwarzenau. Er sammlete locos communes zur Auslegung des Buches vom weisen Könige.

Diese Anmerkungen geriethen in die Hände Herrn Georg Christophs von Schallenberg, der auch über dieses 1631 in Wien das Glück hatte, eine Sammlung von den meisten zur Geschichte des weisen Königs gehörigen Bildern zu überkommen, welche theils aus den Abdrücken der Holz-

*) Cod. Bibl. Caes. MS. Hist. prof. N. XVIII.

**) Ebendas. N. XIX, wie auch CXLIV und CLV.

Holzschnitte, theils aus den ersten Handzeichnungen bestund. Der Codex, in welchem die Sammlung mit den schallenbergischen Scholien eingetragen ist, befindet sich nunmehr in den Händen Herrn Paul Antons von Gundel, k. k. wirklichen Hofraths, geheimen Reichs-Hofreferendarius, und des St. Stephans Ordens Ritters. Die Auslegung mancher Stücke ist darinn von der eignen Hand Kaisers Maximilians aufgezeichnet.

Durch eine glückliche Entdeckung kamen die Holzstöcke selbst zu Grätz zum Vorschein, und die Sorgfalt eines großen Kenners entriß sie dem Untergange. Sie sind nun in der kaiserlichen Hofbibliotheck.

Auf diese Weise, und durch alle diese Hülfsmittel unterstützt, fand sich der Herausgeber im Stande, etwas so viel möglich vollkommenes zu liefern.

Der Secretarius Maximilians, Marcus Treizsauerwein von Ehrentreiz *), sagt

*) Sein Grab befindet sich zu Neustadt in der Domkirche mit folgender Aufschrift:

Anno Dom. 1527 am 6 Tag *Septemb.* ist gestorben und alda begraben der Edlgestreng Ritter

sagt zu Ende der Vorrede an Karln V: „ So „ ist das puech in drey tail gestelt, das Erst tail „ wie der alt weiß Kunig (K. Friedrich III) „ mit sein Gemahl vermahlt worden ist vnd wel„ chermassen Er vnd sein Gemahl die höchste kron „ zu Rom emphangen haben, Der annder tail „ des Jungen weisen kunigs Jugendt von seiner „ lerung schicklichkait erfarung vnd heirat, Der „ trit tail von des Jungen weisen kunigs heer„ feueren kriege vnd streiten, Allsdann solichs „ mit schrifft vnd gemäl nach verstendiger ord„ nung begriffen ist vnd anzaigt wirdt, damit „ thue Ich mich Ewrn kunigclichen gnade vnd „ derselben Brueder kunig Fertinandus als mei„ nen genedigisten herrn, mit aller vndertenigkait „ bevehln. „

Hier sind die Rubriken der Kapitel.

„ I. Jetzo facht sich an, das Buech vonn „ dem Alten Weysen kunig, Am ersten, wie er „ ain Botschaft ausschickt, vmb einen gemachel. „ Anno 1450.

„ II. Wie des alten Weisen kunigs Bot„ schaft, zu dem kunig (Alphonsus V von Por„ tugal

„ tugal) kamen, dabey die Jung kunigin was,
„ vnd wie die Botschaft empfangen wardt, vnnd
„ Sy Jr werbung teten.

„ III. Wie derselb kunig, auf der Botschaft
„ Werbung, Rat hielt, vnnd wie der hierat be-
„ schlossen, vnd was frewdt, gehalten wardt.
„ 1451.

„ IV. Wie der Alt weyß Kunig, aus sei-
„ nem kunigreich, auf Rom zog, daselbst die
„ Obrist kunigclich Cron zu emphahen, Unnd
„ sich mit seinem Gemachel vermäheln zu lassen.
„ 1452.

„ V. Wie die Jung kunigin Leonora, aus
„ dem kunigreich Portugal, auf dem Mör weg
„ fuer, vnd wie Sy zu Jrem Gemahel, dem
„ alten weisen kunig kumen ist. „

VI. Einzug in Rom.

VII. Wie sie der Papst beyde empfieng, VIII einsegnete, und IX krönte. X. Fernere Solennitäten. XI. Reise nach Neapel, Rückkehr über Venedig und Tyrol nach Wien. XII. Die Kaiserinn ist gesegnetes Leibes. XIII. Der Prinz ward zu Neustadt gebohren, getauft,

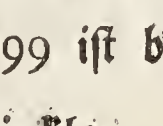
und

und XIV. XV eingesegnet. XVI. Erziehung und Spielcameraden. XVII. Lehrmeister. XVIII. Im Schreiben. XIX. In den sieben freyen Künsten. XX. In der Politik. XXI. Im Sternsehen. XXII. In der Schwarzkunst, die Maximilian bald als eitel und gottlos verwirft. XXIII. In der Geschichtkunde. XXIV. In der Arzneykunst. XXV. In Canzleysachen. XXVI. Von des jungen Weyßen kunigs mütigkeit. XXVII. Lernet Wendisch und Böhmisch reden, XXVIII. malen, XXIX. die Baukunst. XXX. Zimmerwerk. XXXI. Musik. XXXII. Sein Geschmack in Speisen. „Dieser kunig hat Jme „albegen drew essen, auf sein tafl setzen las„sen, Jezuzeiten vier oder funff essen, vnd „hat erst ab der tafl die speiß auf seinem tä„ler prot zusammengenomen, die zusamen ge„dient, vnd in dem Mundt wol gesmeckt ha„ben, vnd also geessen." XXXIII. Gastungen und Maskeraden. XXXIV. Münzkenntniß. XXXV. Bergwerkwissenschaft. XXXVI. Handbogenschießen. XXXVII. Arm-

brust. XXXVIII. Reygerbaizen. XXXIX. Jagdlust. XL. Fischerey. XLI. Vögelfang. XLII. Fechtkunst. XLIII. Zu Roß und zu Fuß. XLIV. Im Harnisch. XLV. Im Lanzenbrechen. XLVI. Reuten. XLVII. Harnischmachen. XLVIII. Artillerie. XLIX. Wagenburg. Damals ein wichtiger Theil der Kriegskunst. XLX. Karl der Kühne neidet Friedrich III. L. Sie unterreden sich zu Trier, aber ohne Nutzen 1473. LI. Karl bekriegt den Kaiser. LII. Wird von Frankreich angegriffen und kommt um. LIII. Trauer seiner Gemahlinn und einzigen Tochter. LIV. Sie wird Maximilian angetragen. LV. Der es ad referendum nimmt. LVI. Zieht gegen Corvin, König von Ungarn. LVII. schlägt ihn. LVIII. Reiset zur Princessin von Burgund. LIX. wird mit ihr vermählet. 1477. LX. Lustbarkeiten. LXI. Sie lernet deutsch und Er französisch. LXII. und flämisch. LXIII. auch englisch. LXIV. spanisch, LXV. italiänisch. LXVI. spricht sieben Sprachen. LXVII. Krieg mit Ludwigen XI, König

in

in Frankreich, den er schlägt. LXVIII. Neuer Feldzug der Franzosen. LXIX. Maximilian zieht gegen sie. LXX. Ludwig macht Friede, hält ihn aber nicht, à la mode de France. LXXI. Maximilian wird ein Prinz gebohren, Philipp, am 23 Jun. 1478. LXXII. Die Franzosen bekommen eine Schlappe LXXIII. um die andere. LXXIV. Maximilian fällt in Frankreich ein. 1479. LXXV. Es wird Friede gemacht. 1480. ꝛc. Es würde zu weitläuftig seyn, aus allen folgenden Kapiteln den Inhalt eines Werkes anzugeben, das jeder Professor der deutschen Geschichte besitzen sollte. Die Anmerkungen sind sehr instructiv. Dieses Buch und der Theuerdanck erklären einander häufig.

Die Holzschnitte sind Meisterstücke. Fast auf den meisten steht Hanns Burgmayrs Zeichen H. B. Num. 199 ist bezeichnet  d. i. Hanns Springinklee, Formschneider und Briefmaler zu Nürnberg, der bey Dürern

rern im Hause wohnte. Er starb um 1540. Num. 200 hat das Zeichen Hanns Scheufeleins HS aber ohne das Schäufelchen. N. 237 ist F. F. bezeichnet. Auf einem besondern halben Bogen sind die Seiten des Textes bemerket, auf welche sich diese Holzschnitte beziehen.

Litteratur.

I.

Beschluß der Leidensgeschichte Jesu in aymarischer Sprache.

Kalta nia kantatipana, Iudionacana amauttanacapa Cayfasana utapara tantasiraquina, bupa pura arusnacassinsca, Poncio Pilato sata Romanquiri Emperadorana Virèyaparu, hivañaru sañà pataqui, irpayatavina collana Iesusa; ilàqui hivpa, sañapataquisca, holloja falso testigonaca apussa manca, acaja Diosamancapanti,

Diluculo jam illucescente, Judæorum Doctores sui Caïphæ in domo suâ se jungebant quoque se inter colloquentesque, ad Pontium Pilatum dictum Romæ existentis imperatoris proregẽ sui ad mortem condemnandi causâ, duxerunt divinum Jesum; brevi ut moriatur, dicendi causâque, multi falsi testes dominũ nostrũ versùs, iste Deum versùs blas-

32 33
ti, nia Emperadora-
34
mancaſa pantaraqui-
35
hua, marcapituri, mar-
36 37
cahuajllirihua, ſaſſa, cu-
38 39
namanafalſo teſtimoniona-
40 41
ca lutithapiniqui tumpata-
42 43 44
vina. Maacſa collana Ieſu
45 46 47
ſaja aca taquefalſo teſtimo-
48 49 50
nionacaru hani maya aru-
51 52
ta, Pilatoſana muſpañ-
53
pataqui, aruſtavinti,
54 55 56
Pilatoſa huparu ſaña-
57 58
cama: haniti nayaru
59 60 61
aruſta? haniti yatita,
62 63
hivañama, haccañama-
64 65
ſa ampura hanquisja?
66 67
ucapachapilla apuſſaja
68 69 70
arſuna, ſaſſina: hani
71 72
hivañaharſa, haccaña

32 33
blasphemat, jam impera-
34
torem verſusq; blaſphe-
35
mat quoq;, impoſtor,
36 37
rebellis eſt, dicentes,
38 39
quæcunq; falſa teſtimo-
40 41
nia mentiendo dabant.
42 43 44
Verùm divinus Jeſus ad
45 46 47
hæc omnia falſa teſti-
48 49 50
monia nè unicum ver-
51 52
bum, Pilati ad ſtuporem
53
ſuum, reſpondebat, ad
54 55 56
Pilati ad eum interroga-
57 58
tionẽ uſq;: non mihi lo-
59 60 61
queris? non ſcis,
62 63
mortem tuam, vitam
64 65
tuamq; in manu meâ ſta-
66 67
re? tunc enim Domi-
68 69
nus noſter locutus eſt, di-
70 71
cens: non in morte

hanſa meâq;

73 74
hanſa cuna atipaña-
75 76
ma utjaſpanti , hani
77 78
halajpachanquiſi ſayqui-
79 80 81
pa Auquihua aca ati-
82
paña churiricatamána
83
ucaja: ucalaycu human
84 85
amparacmaru catuyirina-
86
cabaja hukampi hacha
87 88
huchanipjehua: yatimal-
89 90
la : nayaja Reyathua :
91 92
maaſca Reynohaja ha-
93 94 95
nihua aca pachanqui-
96 97 98
ti : aca munduru yur-
99 100
ta , taque haquenaca-
101
ru checa cancaña yi-
102
tichañataqui.

72 73
meâq;, in vitâ meâq; ali-
74 75
qua poteſtas tua eſſet,
76 77
niſi in cœlo exiſtens æ-
78 79 80
ternus Pater meus hanc
81 82
poteſtatem tibi dediſſet:
83 84
propterea in tuî manus
85
tuas traditores mei ma-
86 87
jus peccatum habent:
88 89 90
ſcias ergo: ego Rex
91 92
ſum : verùm regnum
93 94
meum non hoc in
95 96
Sæculo eſt: hunc in
97 98
mundum natus ſum ,
99 100
omnes homines ve-
101 102
ritatem docturus.

1 2 3
Pilatoſaja Ieſuſana aru-
4 5
ſivipa iſapaſſina, ancaru

1 2 3
Pilatus Ieſu reſpon-
4 5
ſum ſuum audiens, foras

6 7
miſtuna, *tama tama Iu-*
8 9 10
dionacaru ſaſſina: *chay*,
11 12 13 14
nayaja hunihua aca haque-
15 16 17
na cuna huchapſa haqui-
18 19
tihi, *hivañaru ſañaha-*
20
taqui; *Herodeſaru ir-*
21 22 23
papjama, *ſaſſin*, *ucaru*
24 25
irpayana. *Herodeſas-*
26
ca, *nayracatahana ma-*
27 28 29
ya milagro luraraapito-
30 31
ni, *ſaſſa*, *Apuſſaru cu*
32 33
namana hisquichuquirina.
34 35 36
Maaſca Apuſſaja amu-
37
caquina, *amuquipanſca*,
38 39 40
Herodeſa taque arquiri-
41 42
nacpampi, *aca Hucucu*,
43 44
loqque, *chuymahapal-*
45 46
laquihua, *ſaſſina*, *piſiru*
47 48 49
hacçutavina, *maya hanko*,

6 7
exivit, congregatis Iu-
8 9 10
dæis dicens: ecce!
11 12 13 14
ego non hoc in homi-
15 16 17
ne aliquam culpam in-
18 19
venio, ad mortem eum
20
damnare; ad Herodem
21 22 23
ducite eum, dicens, illuc
24 25
ducere eum fecit. Hero-
26
desq;, in præſentia meâ
27 28 29
quod miraculum faciet,
30 31
dicens, dominum no-
32 33
ſtrum ille interrogavit.
34 35
Verùm Dominus noſter
36 37 38
tacuit, tacensque, He-
39 40
rodes omnibus cum mi-
41 42
niſtris ſuis, iſte ſimplex,
43 44
fatuus, mente captus
45 46 47
eſt, dicens, eum ſpre-
48 49
vit, quadam albâ, ve-

hua- tuſta,

50 51 52
huarira, laruhuaaſiña iſimpi
53 54
iſitayaſſinſca Pilatoſaru
55 56
irpjaruyatavina. Colla-
57 58 59
na Ieſuſay! ſayquipa Au-
60
quimana amautta cancа-
61 62
ñapay! quithinsca hichuru,
63 64 65 66
cama uchama hanko, laru-
67 68
huaaſiña iſimpi iſitayapjta-
69 70
ma? quithinaca Herode-
71 72
ſampichica uchama huaſi-
73
taraqui anocarachapjta-
74 75
ma? tallami Chriſtianona-
76 77 78
caja humampi uchama ſa-
79 80
puruna lurapje, ancha col-
81
lana, ancha amautta ya-
82 83
tichavima chunchuſutiviſa
84 85
haque cama haccañapa-
86
laycu piſiru haccuſſina.

50 51 52
tuſtâ, ridiculâ veſte
53 54
eum veſtire faciensq; ad
55 56
Pilatum remiſit. Divi-
57 58 59
ne Ieſu! æterni patris
60 61
tui ſapientia ſua! qui-
62 63
nam ad hunc diem usque
64 65 66 67
ita albâ ridiculâ veſte
68 69
te veſtiunt? quinam
70 71
cum Herode ſimul ita
72 73
iterum te ſpernunt?
74 75 76
perverſi Chriſtiani te-
77 78 79
cum ita quotidie fa-
80
ciunt, ſanctiſſimam,
81 82
ſapientiſſimam doctri-
83
nam tuam gentilium
84 85 86
more peccatis ſuis ſper-
nendo.

1 2
Pilatoſaja *Apuſſana*
3 4
ſantocancavipa *yatiſſina*,
5 6 7
antutaha, *ſaſſinſca*, *ucan-*
8 9
quiri tama tama Iudiona-
10 11
caru achama aruſina:
12 13 14
niapi yatipjta, *marancu-*
15 16
na aca paſcua pachana
17 18 19
mayni chinocata haque
20 21
mayſiñamacama antuta-
22 23
ñiri: *hichoſca mayni*
24 25
marcapituri, *haquehiva-*
26 27
yiri, *ancha niancca chuy-*
28
maniri, *Barrabas ſutini*,
29 30
huatuutanqui: *mayniſ-*
31 32 33
ca Ieſuſa ſutinica acan
34 35 36
caraquihua: *aca panitha*
37 38
cauquichapi antutarapi-
39
mama? *Barrabaſati*,
40 41
Ieſuſacha? *ſipanſca*, *ta-*

1 2
Pilatus Domini noſtri
3 4
innocentiam cognoſcens,
5 6
eum abſolvam; dicens-
7 8
que, præſentes omnes
9 10 11
Iudæos ita eſt allocutus:
12 13 14
jam ſcitis, anno quoli-
15 16
bet hoc paſchali tempo-
17 18 19
re unum vinctum homi-
20
nem juxta petitionem
21
veſtram ſoleo dimittere:
22 23 24
nuncq; unus homo ſedi-
25 26
tioſus, homicida, peſſi-
27
mum cor habens, Barra-
28 30
bas nomine, in carcere
30 31 32
eſt; aliusque Jeſus nomi-
33 34 35
ne hic etiam ſtat: ex hiſce
36 37 38
duobus quem dimittam
39
vobis? Barrabam ne,
40 41
Jeſumve? dicensq;, om-

quepa- nes

42 43
quepacha, Achachinaca-
44 45
na aruchuratpa ha, ha-
46 47
ni acati, Barrabasa
48 49
quihua antutarapita, saſ-
50 51
ſina, huararipjana. Jeſu-
52 53
ſatha camacharaquina?
54 55 56
Pilatoſa niarapi hisquitti-
57 58
panſca, Iudionacaja, uca
59 60 61
Jeſuſa cruzaru chacocatata
62 63 64 65
canepa, hivpa, hacha cun-
66 67
campi ſaraquitavina. Chri-
68
ſtianonacay! Iudionaca-
69 70 71
hua, Jeſuſa hivpa, ſi:
72 73
humanacaſti camaſara-
74 75
quita? hivaniti, hani-
76 77
cha? collana Taycaſs
78
Mariana puchanacpay!
79 80 81
Jeſuſa huaylluta yoccapa
82 83
hivaniti? huchajtarana-
cay!

42 43
nes ſcimus, juxta Se-
44
niorum promiſſum ſuum,
45 46 47
non hunc, Barrabam ſo-
48 49
lum dimitte nobis, dicen-
50 51
tes, clamitabant. De Je-
52 53 54
ſu quid faciam? Pilatus
55 56
iterum interrogansque,
57 58 59 60
judæi, hic Jeſus cru-
61 62 63
ci affixus ſit, mo-
64 65
riatur, magnâ voce
66 67
clamitant. Chriſtiani!
68 69 70
Iudæi, Jeſus moria-
71 72
tur, dicunt: vosque
73 74
quid dicitis? moria-
75 76
turne, nec non? ſan-
77
ctiſſimæ matris noſtræ
78 79
Mariæ Filii! Jeſus di-
80 81 82
lectus filius ſuus mo-
83
riatur? peccatores!

84 85
cay! quiſpirima Jeſuſa
86 87 88
hivaniti? aja Jeſuſay!
89 90 91
mutucaquima, amu chuy-
92 93
maqui hivama: aca hu-
94 95
chajtara nacapilla chaçha-
96 97
ſa, huarmiſa, Barra-
98 99
baſaqui, hiva huchaqui
100 101 102
haccaſcapa, ſi, huma-
103 104
ruſca, Jeſuſay! hivas
105 106
hivpa, viñaya ſara-
ctama.

84 85
Redemptor veſter Jeſus
86 87
moriatur? manſuete
88 89
Jeſu! tace tantum, ta-
90 91
cente corde tantum
95 93 94
morere: iſti peccatores
95 96
enim virq; mulierque,
97 98
Barrabas ſolus, morta-
99 100
le peccatum ſolum vivat,
101 102 103
dicunt, tuque, ô Je-
104
ſu! morte moriaris,
105 106
ſemper clamitant tibi.

1 2
Ucjaru Pilatoſaja,
3 4
Iudionacana amaru chuy-
5 6
mapa llampunocayañata-
7 8
qui, chuymapana uc'ha-
9 10
ma hamuttana, ſaſſina:
11 12 13 14
hichahua aca Jeſuſa azoti-
15
yaha, azotiyaſſinsca an-

1 2
Poſtmodum Pilatus,
3 4
Iudæorum exacerbatum
5 6
cor ſuum ſuavefaciendi
7 8
causâ, in corde ſuo ita
9 10 11
cogitavit, dicens: jam
12 13 14
hunc Jeſum flagella-
15
ri faciam, flagellatum-

tuta- que

16 17
tutachiha: Iudionacapilla
18 19 20
ſauca azotita ulljaſſina,
21 22
llampuchaſchini, uſupa-
23 24
yachlneja. Ancha uca-
25 26
pacha ſajta azotiri
27 28
mañaſonaca Apuſſaru ha-
29 30
lacataſſina, collana am-
31 32
paranacapſa cayunaçapſa
33 34 35
paya viſcampi cintina cin-
36 37
tipa calatiquiraru yapi-
38
catapjana, yapicataſ-
39
ſinsca, ancha cinti mo-
40 41
ko mokoni Korulipichina-
42 43
campi, ſauca moko mo-
44 45
kochapini labua azoti-
46 47
naçampi, yauri Sil-
48
luſilluni viſcanacampiſa
49 50 51
Jeſu Chriſto Apuſſana
52 53
ſumajtara hanchipa fil-

16 17
que dimittam fortè: Iu-
18
dæi enim vehementer
19 20
flagellatum videntes,
21
manſueſcent forte, mi-
22
ſericordiâ tangentur for-
23 24 25 26
tè. Statim tunc ſex fla-
27
gellantes carnifices ad
28
Dominum noſtrum ad-
29 30 31
volantes, divinas manus
32
ſuasque pedes ſuosque
33 34 35
duabus funibus vehe-
36
mentiſſime ad lapideam
37
columnam ligaverunt,
38 39
ligatumque, fortiſſimos
40 41
nodos habentibus ex co-
42
rio funiculis, plurimas
43 44
ſpinas habentibus ligneis
45 46 47
flagellis, ferreas ſtellu-
48
las habentibus funiculis-

luſillu- que

54 55 56
luſillutha azotiña calla-
57
raſſina, ſunaqueçama pu-
58 59
riyapjana, ſunaquetha
60 61 62
ſilluſillucama taque cha-
63
mapampi açhataſſinsca,
64 65 66
azoti asqui quiutaſſina;
67 68 69
tuñavi azotipjana: hau-
70
catancunana vilaja Ki-
71 72
ña huacollathahama phal-
73 74
lana, hayaruſca chal-
75
lancuſſina, challaj chal-
76 77
lajtana: azoti ekotaſ-
78 79
ſinsca, apuſſana han
80
chipampi lipicatatapa-
81
cha ekotaraquina; San-
82 83 84
to vilapoſca taque han-
85 86
chithſa, taque circa-
87
circathſa phujuthaha-
88 89
ma ayvecana, calati-

quiraſa,

49 50 51
que Jeſu Chriſti Domini
52 53
noſtri teneram carnem
54 55
ſuam â pedum plantâ fla-
56 57
geliare incipientes, ad
58
capitis verticẽ usq; per-
59
venerunt, â vertice capi-
60 61
tis ad plantas pedũ omni
62 63 64
vi ſævientesque, flagel-
65 66
lum optimè elevantes
67 68
vehementer eum flagel-
69
laverunt: in quolibet ictu
70 71 72
ſanguis ùt fons fluxit,
73 74 75
proculque manans ma-
76 77
navit: flagellum educen-
78
tesque, Domini noſtri
79 80
carnem ſuam fruſtatim
81 82
educebant quoque; San-
83
ctus ſanguisque toto ex
84 85
corpore, omnibus ex

venis-

90
quiraſa , uraqueſa vi-
91 92 93
lacamaqui tucuna. Dios
94 95
Tatay ! aca maynijta
96 97
yoccama llaquipayama ,
98 99
azotiñacaru , hucáquipa,
100 101 102 103
ſaſſina : nia piſca pa-
104 105
taca , nia huaranca
106 107 108 109
azotiru puri , nia yauri
110 111
ſillujilluni azotinaca ay-
112 113
çhapa carintaſſina , cha-
114 115 116
çanacacama puri , nia
117 118
chacanacapa taquepacha
119 120
jullaſiraquihua. Halaj-
121
pahanquiri Angelanacay !
122 123 124
collana Jeſuſa huaracu-
125 126
ſiña azotita çayuſillu-
127 128
tha ppequeña ſunaqueca-
129 130 131
ma maya chojripiniqui ,
132 133 134
niahua azotinaca paya

86 87
venisque fontis more
88 89
promanavit, lapideam
90
columnamque terramq;
91 92 93
ſanguineam fecit. ôDeus
94 95
Pater! hujus unigeniti
96 97 98
filii tui miſerere, flagel-
99
latoribus, ſufficit, di-
100 101 102
cens: jam ad quinque
103 104 105
centum, jam ad mille
106 107 108 109
ictus venit, jam ferreas
110 111
ſtellulas habentia fla-
112 113
gella carnem ſuam ſcin-
114 115
dendo, ad oſſa usque per-
116 117
venenunt, jam oſſa ſua
118 119
omnia & ſingula viden-
120
tur quoquè. In cœlo exis-
121 122
tentes Angeli! divinus
123 124
Jeſus vehementiſſimè
125 126
flagellatus à pedum plan-

135 136
huarañcaru puri: llàqui-
137 138 139
payapjama, uca Iudiona-
140 141
caru, hucáquipa, ſap-
142
jama. Maria Matay!
143 144
Dios Auquimpi, An-
145
gelaniancampiſa hani
146 147
iſapirihua tucu; Jeſus
148 149 150
huahuamaſca nia quim-
151 152
ſa huaranca azotiruhua
153 154
puri, aychapſca hua-
155 156
ke huake yauri ſilluſil-
157 158 159
luni azotina vicanoca-
160 161
ta nihua uraquena hac-
162 163
cuſi: huma quiquima
164 165
azotirinacaru macataſſi-
166 167
na, huahuaha pampa-
168
charapita, hucaquiipa-
169 170
na, ſama. Jeſu Chri-
171
ſto apuhay! luntata-

127 128
ta ad capitis verticem us-
129 130 131
que unum vulnus omni-
132 133 134
no eſt, jam ictus ad duo
135 136
millia pervenerunt: mi-
137 138
ſeremini, ad ipſos
139 140
Iudæos, ſufficit, quæſo,
141 142
dicite. Maria mater!
143 144
Deus pater, Angelique
145 146 147
non audientes ſe fece-
148
runt; Jeſus filius tuusq;
149 150 151 152
jam ad ter mille ictus ve-
153 154 155
nit, caro ſuaque fruſtatim
156 157
fruſtatim ferreas ſtellu-
158 159
las habente flagello ſciſſa
160 161 162
in terra ſparſim jacet: tu
163 164
ipſamet flagellatoribus
165 166
imminens, filio meo quæ-
167 168 169
ſo, parcite, ſufficiat, dic.
170 171
Jeſu Chriſte Domine mi!

cama- latro-

172 173
camanatati ? haque hi-
174 175
vayiritati, uc'hama azo-
176 177
tita cancañmataqui ? nia-
178 179 180
hua puſi huaranca azotiru
181 182 183
puri: haniti, hucáquipa,
184 185 186
ſasma ? hanihua, huahua-
187
nacay! huchajtaranacana
188 189
azotinacapa halloja hallo-
190 191 192
ja hua, ucalayçu, hani hu-
193 194 195
caquiniti, ſi: machiri-
196 197
naca hallojahua, luntata
198 199
ſirinaca hallojahua, nianc-
200 201
ca ſarnaquerinaca halloja-
202
raquipi, hivahuchanacam
203 204
pi huçhachaſirinaca hal-
205 206
loja puni hua, ucalaycu
207 208 209
hallojaraqui azotitpana,
210 211
ſi. Huchajtaranacay!
212 213 14
aca Ieſuſamana aruſivipa

172 173
latrone es ? occiſorne es,
174 175 176
ita flagellatus exiſtendo
177 178 179
tu ? jam ad quater mille
180 181 182
ictus pervenit: annon,
183 184 185
ſufficiat, dices ? non,
186 187
Filii ! peccatorum fla-
188 189
gella ſua multa multa
190 191 192
ſunt, propterea, non
193 194 195
ſufficiat, dicit: ebrii
196 197
multi ſunt, fures mul-
198 199 200
ti ſunt, malè ambulan-
201
tes multi etiam ſunt,
202
mortalibus peccatis pec-
203 204 205
catores multi omnino
206 207
ſunt, propterea multo-
208 209
ties etiam flagellor, di-
210 211 212
cit. Peccatores! hoc
213 214
Ieſus veſtri reſponſum
215 216
ſuum num audiſtis ? pec-

215 216
isapapjtati ? huchanaca-
217 218
ma hallojipana, Iesu Chri-
219 220 221
sto Apussa halloja azotita-
222 223
raquihua. Hani Dioslay-
224 225
cu hukampi huchanacam-
226 227
pi Iesusama azotipjamti,
228 229 230
pajta azotitaypina hivas-
231 232
pana, azinacapilla nia
233 234 235
pisca huaranca hua.

217
cata vestra multa cum
218
sint, Iesus Christus Do-
219 220
minus noster multoties
221 222
flagellatus etiam est. Ne
223 224 225
per Deum amplius pec-
226 227
catis Iesum vestrum fla-
228 229
gelletis, ne forte inter
230 231
flagella moriatur, ictus
232 233 234
enim jam quinque millia
235
sunt.

1 2 3
Collana Iesusa uc'hama
4 5
cintina cintipa azotita-
6 7
tha, tallami soldadonaca-
8 9 10
jamaya chupica huariraſa
11 12 13
isimpi istayasissina, ancha
14 15
ari chapi chapini pillu,
16 17 18
loke Reyataqui hama,
19 20
lurapjana, luraſſinſca,

1 2 3
Divino Iesu ita ve-
4 5
hementissimè flagellato,
6 7 8
perversi milites qua-
9 10
dam rubrâ lacerâque
11 12
cum veste faciendo eum
13
vestire, acutissimas spi-
14 15
nas habentem coronam,
16 17 18
stulto pro rege quasi,

Apus- fece-

21 22
Apuſſana ppequeñaparu
23 24 25
taque chamampi cacan-
26 27
tapjana ancha hacha
28 29
mutuñapampi, ppeque-
30
ñapathaſa, nayrunac-
31
pathſa, hinchunacpath-
32 33
ſa denaſapaſa ſauca
34 35 36 37
vila maya ppujutha ha-
38 39
ma miſtuyaſſina. Viña-
40 41 42
ya canquiri Reyay! qui-
43 44
thihua ancha hacha glo-
45 46
riana ancha hacha chu-
47 48
pinſa pillupampi thejſi
49 50 51
muyu haquenaca pillu-
52 53
tayta, camiſaraqui uç'-
54 55
hama taqqueſtñana, mu-
56 57 58
tuñanſa pillupampi pillu-
59 60
tayata cancata? cana
61 62 63
haquenaçana hani muna-

19 20
fecerunt, faciendoque,
21 22
Domini noſtri in caput
23 24
ſuum omni vi illam ei
25 26
impoſuerunt valde ma-
27 28
gno cum dolore ſuo,
29
de capite ſuoque, de
30 31
oculis ſuisque, de auri-
32
bus ſuisque, de naſo
33 34
ſuoque plurimum ſan-
35 36
guinem quodam de fonte
37 38
quaſi faciendo ſalire.
39 40 41
Semper exiſtens Rex!
42 43 44 45
qui ſummæ gloriæ ſum-
46 47
ma honorisque glo-
48 49 50
ria ſua totius orbis homi-
51 52
nes coronas, quomodo
53 54 55
ergò hoc modo con-
56
temptus dolorisque co-
57 58 59
rona ſua coronatus es?

64 65
ſiñani cancañapa, cuna
66 67 68
amaru cancañapſa Dios-
69 70
amanca acaja? cami-
71
ſaraqui, Chriſtianona-
72 73 74
cay! aca chapi pilluna
75 76 77
chapinacapa hani chuy-
78
manacama kapantapjeti?
79 80
camiſaraqui hani ppe-
81 82 83
queñamatha halloja uma,
84 85
nayranacmathſa hachaña
86 87
phujunaca miſtuyapjeti,
88 89
halajpachana acapachan-
90 91
ſa Reyapa chapi pil-
92 93 94
lumpi pillutayapta ull-
95
jaſſina? Ieſu Chriſto
96 97
Apuſſana collana pil-
98 99 100
lupay! nayahua hani
101 102
hajsarasmanti, nayahua
103 104 105
hani uñismanti, maas-

60 61 62
quod hominum nullius
63 64
omninò amoris eſſe
65 66
ſuum, quod exacerba-
67 68
tum eſſe ſuumque Deum
69 70
verſùs eſt hoc? quomo-
71
do ergò, ô Chriſtiani!
72 73 74
hujus ſpineæ coronæ ſpi-
75 76 77
næ ſuæ non corda veſtra
78 79
penetrant? quomodo er-
80 81
go non de capite veſtro
82 83 84
multam aquam, de ocu-
85
lis veſtrisque, lachry-
86 87
marum fontes eliciuntur,
88 89 90
cæli, terræque Regem
91 92
ſuum ſpineâ coronâ co-
93 94
ronatum cernendo? ô
95 96
IeſuChriſti Domini noſtri
97 98 99
divina corona ſua! ego
100 101 102 103
non te timeſco, ego non

106 107
ca taque chuymaham-
108 109.
pi, taque alma ham-
110 111
pisa yupayahasma, vi-
112 113
ñayasa Diosahana pillu-
114 115
pa hama yupaychamama.

1 2
Quithipi, huahuana-
3 4 5
cay! Iesu Christo Apussa
6 7
uc'hama vilacamaqui ull-
8 9 10
jassina, hani llaquipaya-
11 12
spana? quithi, cala-
13 14
sa yaurisa canquipana,
15 16
hani hachaspana? Iu-
17 18 19
dionacaqui, calathsa yau-
20 21
rithsa hukampi amaru
22 23
chuymanissina, chapi pil-
24 25 26
luna pillutayata Iesusa
27 28 29
hani llaquipayiti, maas-
30 31
ca llaquipaya pachana

104 105 106
te fastidio, verùm toto
107 108 109
corde meo, totâ anima
110 111
meaque te veneror sem-
112 113
perque Dei mei coronæ
113 115
suæ modo venerabor.

1 2 3
Quis, ô Filii! Iesum
3 5
Christum Dominum N.
6 7
ita sanguine obductum
8 9 10
videndo, non dolore tan-
11 12
gatur? quis, lapisve,
13 14
ferrumve quamvis sit,
15 16 17
non fleat? Iudæi soli la-
18 19 20
pideque ferroque magis
21 22 23
durum cor tenendo, spi-
24 25 26
neâ coronâ coronati Iesu
27 28 29
non miserentur, verùm
30 31 32
miserendi loco Iesu Chri-
33 34
sti manu suæ quemdam

32 33
Ieſu Chriſtona amparapa
34 35 36 37
maya kauña labua aaja-
38 39
rayuna; nia aajarutaths-
40
ca ſapa ſapa pacha ca-
41 42
yunacaparu quilpitacavi-
43 44
na, yatichirey! ſaſpaa,
45 46
quithipi hajlliſtu? Re-
47 48 49
yay! ſaſpaa, quithipi
50 51 52
thuſachiſtu? Apuy! Jaſ-
53 54
paa, quithipi nuantiri-
55 56
ſtu? laruſiñampi ſaſſina.
57 58 59 60
Collana Reyay! cuna maa
61 62 63
hamu halajpachanquiri
64 65
Angelanacana, acapa-
66 67
chan quiri haquenacanta
68 69
yupaychata cancata! An-
70 71 72
gelanaca pilla checa Dios-
72 74 75
apahama, checa Rega-
76 77 78
pa hama raqui yupay-

35 36 37
arundineum baculum in-
38 39
ſeruerunt, jam inſertoque
40 41
omnes et ſinguli genua
42 43
ſua flectebant, Magiſter!
44 45 46
dic, quis te percuſſit?
47 48 49 50
Rex! dic, quis te con-
51 52
ſpuit? Domine! dic,
53 54 55
quis te vellicavit? cum
56 57 58
riſu dicentes. Divine Rex!
59 60 61
quo diverſo modo in
62 63
cœlo exiſtentibus ab
64 65 66
Angelis, in terra exi-
67
ſtentibus ab hominibus-
68 69
que adoratus es! Ange-
70 71 72 73
li enim veri Dei ſui mo-
74 75 76
re, veri regis ſui more
77 78 79
etiam te adorant; ve-
80 81
rum peccatores homi-
82 83
nes peccatis ſuis quo-

chay- tidie

79
chaptama ; maaſca hu-
80 81
chajtara haquenacaja hu-
82 83
chaniacpampi ſapuruna
84 85 86
llulla Dioſahama, tullpa
87 88 89
Reyahamaraqui piſiru ha-
90 91
ccupjtama. Nayahua,
92 93 94
Dioſay ! Huritata chuy-
95 96
mampi yupaychasma, ta-
97 98
que almampiſa hampatis-
99 100
ma, ſaſſina ! hampatja-
101
mama Iudionacana, chun-
102
chu ſutiviſa haquenaçanſa
103 104 105
checa Dioſapay ! ham-
106
papjamama Angelanaca-
107 108
na, haquenacanſa checa
109 110
Apupay ! hampatjamama
111 112
halajpachana acapachan-
113 114 115
ſa checa Reyapay ! ques-
116
piyaraquita, Tatahay !

84 85
tidie falſi Dei more,
86 87 88
ficti Regis more etiam
89 90 91
parvi te æſtimant. Ego,
92 93 94
ô Deus ! firmo corde
95 96 97
te adoro, totâ anima-
98 99
que te veneror, di-
100
cendo ! ſaluto te Iu-
101 102
dæorum, gentilium
103
hominumque ô vere
104 105
Deus ſuus ! ſaluto te
106 107
Angelorum hominum-
108 109
que ô vere Domine
110 111
ſuus ! Saluto te, cœ-
112 113
li, terræque ô vere
114 115
Rex ſuus ! Salva me,
116 117
ô Pater mi ! ad divi-
118
num regnum tuum re-
119 120
cipe me, ô Deus mi !
121 122 123
tecum ſimul ſemper

117 118 119
collana Reynomaru catu-
120 121
queta, Dioſahay! hu-
122 123
mampi chica viñaya cu-
124 125 126
ſiñahataqui, collana gra-
127 128
ciama churita, mojſa
129
mojſa Ieſuſahay!

1 2
Ucatha Pilatoſaja
3 4 5
Apuſſa huaraçuſiña nian-
6
cachata, chojriçhataſa
7 8
ulljaſſina, Iudionacana
9 10
amaru chuymanacapa
11
llampunocayañataqui, cha-
12 13 14
pichapi pilluni, kaña
15 16 17
lahua thujruni, chupica
18 19 20
merke iſimpi iſitayata
21 22
Iudionacana nayranacpa-
23 24
ru irpſuyana; acanqui-
25
panſca taquepacharu ul-

124 125
gaudendi ergo divi-
126
nam gratiam tuam da
127 128
mihi, ô dulcis dulcis Ie-
129
ſu mi!

1 2
Poſtmodum Pilatus
3 4
Dominum noſtrum ſum-
5
mopere maletractatum
6 7
vulneratumque videns,
8 9 10
Iudæorum amara cor-
11
da ſua manſuefaciendi
12 13
cauſâ, cum ſpineâ coro-
14 15
nâ, cum arundineo lig-
16 17
neo baculo, cum rubrâ
18 19 20 21
veteri veſte veſtitum, Iu-
22
dæorum ante oculos ſuos
23 24
adduxit; ibi ſtandoque

26 27
lachayatavina, ſaſſina:
28 29 30 31
aca hua: aca haque ull-
32
japjama. Chriſtianona-
33 34 35
cay! aca quiquipa ha-
36 37 38
que, aca Ieſuſa uc'ha-
39
ma cintinacintipa nian-
40 41
cachata, chojrichata,
42 43 44
piſiru haceuta hichuruna
45 46
huaſitaraqui ullachayap-
47
jasmana: ulljapjama:
48 49 50
acahua Ieſuſa maja, hu-
51 52
chananacama laycu azo-
53
tinacampi huaracuſiña
54 55 56
uſuchata, chapi pillum-
57 58
pi pillutayata, chupica
59 60 61
merke iſimpi, Kana
62 63 64
ſaumpiſa tullpa Reya
65 66 67
hama piſiru haccuta,
68 69
vilacamaqui tucuta. Ull-

25 26
omnibus et ſingulis mon-
27
ſtravit eum, dicens:
28 29 30
hic ſtat: hunc hominem
31 32
videte. O Chriſtiani!
33 34 35
hunc ipſum hominem,
36 37 38
hunc Ieſum hoc modo
39 40
vehementiſſime maletra-
41 42
ctatum, vulneratum, par-
43 44 45
vi æſtimatum hodie ite-
46 47
rum monſtro vobis: vi-
48 49
dete: iſte eſt Ieſus ve-
50
ſter, peccatorum veſtro-
51 52 53
rum cauſa flagellis ſum-
54 55
mopere vulneratus, ſpi-
56 57
neâ coronâ coronatus,
58 59 60 61
rubrâ vili veſte, arundi-
62 63 64
neo baculo ſtulti Regis
65 66 67
more parvi æſtimatus,
68
totus ſanguineus fa-

70 71 72
japjama: acahua Ieſu-
73 74
ſamaja, quithihua hu-
75 76 77
aajcha haque hama uñás-
78
quichi ucáſa, maaſca
79 80 81
haquetha hukampihua:
82 83 84
hupa pilla halojpachan-
85 86 87
quiri Diosna maynijta
88 89
yoccapa, Angelanacana
90 91
haquenacanſa Reyapa,
92 93 94
taque thejſimuyuna ques-
95 96
piripa canqui, quithi-
97 98
hua haquenacana ancha
99 100 101
hacha munañapa laycu
102 103
uc'hama niancaçhata,
104 105 106
uc'hama piſiru haccuta
107 108
cancaña munana, ha-
109 110 111
quenacana ancha hacha,
112 113 114
ancha holloja huchana-
115
capa pagaraña taqui,

69 70 71
ctus. Videte: iſte eſt
72 73 74
Ieſus veſter, qui pau-
75 76
peris hominis more
77 78
quamvis appareat, ve-
79 80 81
rum homine plus eſt:
82 83 84 85
ipſe enim in cœlo exi-
86 87
ſtentis Dei unicus fi-
88 89
lius ſuus, Angelorum
90 91
hominumque Rex ſuus,
92 93 94
totius orbitæ Salvator
95 96 97
ſuus eſt, qui hominum
98 99 100
valde magni amoris ſui
101 102 103
cauſa hoc modo male
104
tractatus, hoc modo
105 106 107
parvi æſtimatus eſſe vo-
108 109 110
luit, hominum valde
111 112 113 114
magna, valde multa pec-
115
cata ſua ſolvendi cauſa,
116 117 118
inferni æternâ pœnâ

man- ſuâ

116 117
mancapachana viñaya
118 119 120
mutuñapathsa thejsi muyu
121 122
haquenaca quespiyaña-
123 124 125 126
taqui raqui. Ancha chaj-
127 128
richata Iesujay! haque-
129 130
tha hukampi haquey!
131 132 133 134
taque thejsi muyu haque
135 135
nacaja haquetha hukampi
136 137 138
haque vinaya yupaychapj
139 140
tama: nanacasca checa
141 142 143 144
Diosa hama, checa haque-
145 146
raquihamasa yupaychap-
147 148
jasmana, alitasiri chuy-
149 150
mampi mayssssna: paco-
151
manacamatha catucap-
jeta.

119 120 121
suâ totius orbitæ ho-
122 123
mines liberandi causa
124 125 126
etiam. Summè vulne-
127 128 129
rate Iesu! homine plus
130 131 132
homo! totius orbitæ
134 135 135
homines homine plus
136 137 138
hominem semper te ve-
139 140
nerentur: nosque ve-
141 142 143 144
ri Dei modo, veri ho-
145
minis modo quoque te
146 147 148
veneramur, humili cor-
149 150
de petendo: pro man-
151
cipiis tuis recipe nos.

1 2 3
Judionacaja collana Je-
4 5
susa uc'hama niancachata

1 2 3
Iudæi divinum Je-
4 5
sum ita male tractatum

ullja- viden-

6 7 8
ulljaſſina, camſana? uſu-
9
payatavinti? hanihua:
10 11 12
llallirpi taque chicpacha
13 14 15
hacha cuncampi ſapjana:
16 17 18
Apuy! cruzaru chacu-
19 20
catama, cruzaru chacu-
21 22
catama. Hani huchani-
23 24 25
ti, hucha viſa quihua,
26 27 28
Pilatoſa ſipanſca; huaſi
29 30
taraqui hukampi hacha
31 32 33
cuncampi ſapjana: irpa-
34 35
ça ma, irpaçama, cruza-
36 37
ru chacuçatama. Maas-
38 39
ca Pilatoſa huaſitaraqui
40 41 42
ſana: Reyamti cruzaru
43 44
chacucataha? hupana-
45 46
caſca, Romanquiri,
47 48
Ceſar ſata, ſapaquihua
49 50 51
Reyaſſaja, ſaſſina, aru

6 7
videndo, quid dicunt?
8
tangunturne dolore?
9 10 11
nequaquam: imo omnes
12 13 14 15
ſimul altâ voce cla-
16
mant: Domine! ad
17 18
crucem fige eum, ad
19 20
crucem fige eum.
21 22 23
Non culpam habet, cul-
24 25 26
pâ absque eſt, Pilatus
27 28 29
dicensque; iterum ma-
30 31 32
gis alta voce clamitant:
33 34 35
tolle, tolle, ad cru-
36 37
cem fige eum. Verum
38 39 40
Pilatus iterum dixit:
41 42
regem veſtrumne ad cru-
43 44
cem ſigam? ipſique,
45 46 47
Romæ exiſtens, Cæſar
48 49
dictus, ſolus eſt Rex
50
noſter, dicendo, re-

cuti- ſpon-

52 53
cutiyapjana. Maaſca
54 55
ſapjeta, huahuanacay!
56 57 58
haniti humanacaja uca
59 60 61
quiquipa ſapuruna Ieſuſa-
62 63 64
mampi hichacama lurapj-
65 66
ta? haniti Ieſuſamanca
67 68
huchachaſiſſina tallami Iu-
69 70 71
dionacampi viñaya ſapjta,
72 73 74 75
aca Ieſuſa irpacama, cru-
76 77
zaru chacucatama, hani-
78 79 80
hua aca Ieſuſa Dioſaha-
81
taqui, Reyahataquiſa
82 83 84
munthiti, nianca guſtu-
85 86
ha, hanchiha, ſupayu,
87 88 89 90
mundu, hihua hucha Dios.
91
ahataqui, Reyahata-
92 93
quiſa, muntha, ſaſſi-
94
na? ucapunihua; Ieſu
95 96
Chriſto Apuhay! halaj-

51 52
ſponſum detorquerunt.
53 54 55
Verum dicite, filii! an-
56 57 58 59 60
non vos id ipſum quoti-
61
die cum Ieſu veſtro ad
62 63 64
hoc usque facitis? an-
65 66 67
non Ieſum verſus pec-
68 69
cando cum perverſis Iu-
70 71
dæis ſemper dicitis,
72 73 74
hunc Ieſum tolle, ad
75 76 77 78
crucem fige, non hunc
79 80
Ieſum pro Deo meo, pro
81 82
Rege meoque volo, per-
83 84
verſum guſtum meum,
85 86
carnem meam, Diabolum,
87 88
mundum, mortale pec-
89 90
catum pro Deo meo, pro
91 92
Rege meoque volo, di-
93 94
cendo? ita omnino eſt;
95
Ieſu Chriſte Domine mi!

97
pachana, acapachanſa
98 99
Reyapay! nayahua, hu-
100 101
chajtara cancaſſina, hu-
102 103
chajtaranacampi viñaya
104 105 106 107
hiſta, cca Ieſuſa irpa-
108 109
cama, cruzaru chacuca-
110 111
tama, hanihua Reyaha-
112 113
taqui munthiti ſaſſina.
114 115 116
Maaſca Ieſuſay! hicha-
117 118
ruthpacha hiſta: huma-
119
quihua Dioſahataqui mu-
120 121 122 123
nusma: huma ſapa pilla
124 125 125
Reyahata, huma ſaparu
126 127
quihua acathnayraruſervi-
128 129
ña, haccaña muntha.

96 97 98
cœli terræque Rex ſuus!
99 100 101
ego peccator exiſtens,
102 103
cum peccatoribus ſem-
104 105 106
per dico, hunc Ieſum
107 108 109
tolle, ad crucem fige,
110 111
non pro Rege meo eum
112 113 114
volo, dicens, Verum
115 116 117
ô Ieſu! ab hac die di-
118 119
co: te ſolum pro Deo
120 121 122
meo volo: tu ſolus
123 124 125
enim Rex meus es, tibi
125 126 127
ſoli in poſterum ſervi-
128 129
re, vivere volo.

1 2
Pilatoſaja Iudionaca-
3 4 5
na ancha amaru chuyma-
6 7
nacapa ulljaſſina, ampa-

2 3
Pilatus, Iudæorum
3 4 5
valde exacerbata corda
6 7
ſua videns, manus ſuas

rana-

cum

8 9
ranacapa umampi hari-
10 11
cana, ſaſſina: aca hu-
12 13 14
chavita haquena vilapana
15 16
banihua huchanithiti:
17 18
cruzaru chacucatapjama,
19 20
cruzna hihuay apjaraqui-
21 22
ma: maaſca luravima
23 24
ullj apjama. Iudionacaſca
25 26 27
arucutiyana, ſaſſina: vi-
28 29
lapa, nanaca, huahua-
30
naçaſſaſa chiginchañata-
31 32
qui, ranac jaru, hua-
33 34 35
huanacaſſa jaruja purpa
36 37
na. Lic'hama ſaſſinsca,
38 39 40
ancha hacha cruzampi
41 42 43
collana Iejuja keujaruyap-
44 45 46
jana pani luntata nianca
47 48
haquenaca taypina Calva-
49 50 51
rioſata collotoqueru ir-

8 9
cum aquâ lavavit, di-
10 11 12
cens: hujus innocentis
13 14
hominis in ſanguine ſuo
15 16
non culpam habeo: ad
17 18
crucem figite eum, in
19 20 21
cruce occidite eum: ve-
21 22
rum factum veſtrum vi-
23 24
dete vos. Judæique re-
25 26
ſponderunt, dicentes:
27 28 29
ſanguis ſuus, nobis filios
30
noſtrisque nocendi cau-
31 32 33
ſa, nos ſupra, filios
34 35
noſtros ſupraque veniat.
36 37
Hoc modo dicentesque,
38 39 40 41
valde magnâ cruce di-
42 43
vinum Ieſum oneraront,
44 45 46
duorum latronum per-
47
verſorum hominum in
48 49
medio Calvarium dictum

52 53 54
paſſina. Quithi, huahua-
55 56
nacay! asqui amjaſſini,
57 58 59 60
cuna carì, cuna chajmi-
61 62 63
ſiña collana Ieſuſa aca
64 65
ſaravipana mutuna? chaj-
66 67 68 69
mijiña laycu pilla, cru-
70 71 72
na hatti cancavipa lay-
73 74 75
curaqui, pacallco cuti
76 77 78
ancha hacha mutuñampi
79 80
uraqueru, calacalaruſa
81 82 83
tinquitavina, taque tha-
84 85
qui, taque callenâcaſa
86 87
Pilatoſana utapatha mi-
88 89
ſtuvipatha pacha calva-
90 91 92
rio colloru purivipaca-
93 94
ma, chojrinacpatha Jau-
95 96
ca vila huaraſſina, col-
97 98 99
lana vilapampi phojta-
100 101
yana, taque Jarna-

50 51 52
montem verſus ducendo.
53 54 55 56
Quis, filii! benè medita-
57 58
bitur, quam laſſitudi-
59 60
nem, quam defatiga-
61 62
tionem divinus Ieſus
63 64 65
hoc in itinere ſuo ſu-
66
ſtinuit? defatigationis
67 68 69 70
cauſa enim, crucis pon-
71 72 73
derosi eſſe ſui cauſa quo-
74 75
que, ſeptem vicibus
76 77 78
valde magno dolore
79 80
ad terram, ad lapides-
81 82
que prolapſus eſt, om-
83 84
nem viam, omnes pla-
85 86 87
teasque Pilati â Domo
88 89
ſua exitus ſui tempore
90
calvarium in montem
91 92
adventum ſuum usque,
93 94
ex vulneribus plurimum

102
cavipſſa , tacjatavipſa
103 104
collana cayunacapana
105 106 107
unañchavipa vila phoc-
108
caquihua unañchaſſina :
109 110
Halajpachanquiri Au-
111 112 113
quey ! cunas lurta , may-
114 115
nijta yoccama uc'hama
116 117 118
cruzaquepjarutha ulljas-
119 120
ſina ? Angelanacay ! ca
121 122
miſaraqui hani halajpa-
123 124
chata acapacharu , aca
125 126 127
collana Reyamana hu-
128 129
chaviſa cancavipa aru-
130
chuquiri hutapjtati ? ca-
131 132 133
miſaraqui collana vila-
134 135
pa thaquinacana , col-
136 137
lenacanſa aptapiri , ha-
138 139
ni halanipjtati ? cami-
140 141 142
ſaraqu iaca hacha , aca

95 96
ſanguinem fundendo ,
97 98 99
divino ſanguine ſuo re-
100 101
plevit , omnes greſſus
102
ſuos , paſſus ſuosque di-
103 104
vinorum pedum ſuorum
105 106 107
veſtigia ſua ſanguine re-
108
pleta , monſtrando : In
109 110
cœlo exiſtens Pater !
111 112 113
quid facis , unigenitum
114 115 116
filium tuum ita cruce
117 118 119
ſub videndo ? Angeli !
120 121 122
cur non de cœlo
123 124
ad hanc terram , hujus
125 126 127
divini Regis veſtri in-
128 129
nocens eſſe ſuum præ-
130 131
conaturi advenitis ? cur
132 133
etiam divinum ſangui-
134 135
nem in viis , compitis-
136 137
que collecturi non ad-

143 144 145
hatti cruza apañpa-
146
taqui, vilaçamaqui Re-
147 148 149
yamã, Dioſamaſa ha-
150 151
ni yanapjtati? Mojſa
152 153 154 155
Ieſuſay! nayaru aca an-
156 157 158
cha hatti cruzama chu-
159
rita, calvario colloru
160 161 162
apañahataqui: naya pil-
163 164
la huchachaſtha: cuna-
165 166
laycuraquihalla huma ſa-
167 168 169
paqui hucahanacaha lay-
170 171
cu aca cruza calvario
172 173 174
colloru apaña munta?

1
Calvario colloru pu-
2 3 4
riſſina, collana Ieſuſa

138 139
volatis? cur quoque
140 141 142
hanc grandem, hanc
143 144
ponderoſam crucem
145 146
portare ſanguine reple-
147
tum regem veſtrum
148 149
Deum veſtrumque non
150 151 152
adjuvatis? Dulcis Ieſu!
153 154 155 156
mihi hanc valde gravem
157 158
crucem tuam da, calva-
159 160
rium in montem portan-
161 162
do eam: ego enim
163 164 165
peccavi: quare ergo
166 167 168
tu ſolus peccatorum
169 170 171
meorum cauſa hanc cru-
172
cem calvarium in mon-
173 174
tem portare vis?

1
Calvarium ad montem
2 3 4
veniendo, divinus Ieſus

uma- ſitien-

5
umathuhuanijaſſinta, *Iu-*
6 7 8
dionacaja ancha haru
9 10 11
chilcampi chajrututa vi-
12
no, *umañpataqui*, *chu-*
13
rapjana: *Ieſu Chriſto*
14 15 16 17
Apuſſaſca aca ancha ha-
18 19 20
ru vino malltaſſina, *ha-*
21 22
nihua umaña munanti.
23 24 25
Mojſa Ieſuſay! *quithi*
26 27 28
haquenacáſa ſapuruna an-
29 30 31
ça haru chilcampi chaj-
32
rututa vino huaſitaraqui
33 34
umayapjtama? *machiri-*
35 36
nacahua ſapuruna ancha
37 38 39
haru vinumpi collana
40 41
mallkama lagramaſa mu-
42 43
tuyapje, *caycacutihua*
44 45
çhuymachacañacama ma-
46 47
chañampi huma manca

5 6 7
ſitiendoque, Iudæi val-
8 9 10
de amara myrrha mi-
11 12
ſtum vinum, ad biben-
13
dum, ei dederunt: Ie-
14
ſus Chriſtus Dominus
15 16 17
N. hoc valde amarum
18 19 20
vinum guſtans, non
21 22 23
bibere voluit. Dulcis
24 25 26 27
Ieſu! qui homines quo-
28 29 30
tidie valde amara myrr-
31 32
ha miſto vino iterum
33 34 35
te potant? ebrii quo-
36 37 38
tidie valde amaro vi-
39 40
no divinum guttur
41
tuum, linguam tuam-
42 43
que torquent, quoties-
44
cunque ad rationem
45
perdendam usque ebrie-
46 47 48
tate te verſus pec-

48 49
huchachaſipje. Hucacpa-
50 51
na! marapacha machi-
52 53
rinacay! hucacpana: ha-
54 55 56
ni collana Ieſuſana mojſa
57 58 59
malltapa lagrapſa hu-
60 61
kampi haruchapjamti.

1
Ieſu Chriſto Apuſſa
2 3
cruzaru chacocataña ta-
4 5
qui, tallami Iudionaca-
6 7
ja iſiſuyapjana, iſiſuya-
8 9
ta cancaſſinsca, cruza-
10 11
patjaru haccoçatapjana:
12 13
taque mokamokonacapſa,
14 15
chaçanacapſa viscana-
16 17
campi huaracuſiña hua-
17
yutataſſinsca quimſa ha-
18 19 20
cha yauri clavonacam-
21 22
pi collana amparanaca-

49 50
cant. Sufficit! toto
51 52
anno ebrii! ſufficit:
53 54 55 56
non divini Ieſu dulce
57 58
guttur ſuum linguam
59 60
ſuamque amplius ama-
61
ram facite.

1
Ieſum Chriſtum D.
2 3
N. in crucem ad cla-
4 5
vandum, perverſi Iu-
6
dæi cum veſtibus exu-
7
unt, veſtibus exutus
8 9
exiſtensque, crucem-
10 11
ſupra eum extenderunt:
12 13
omnes nervos ſuos,
14 15
membra ſuaque funi-
16 17
bus vehementer exten-
17 18
dendoque tribus magnis
19 20 21
ferreis clavis divinas

23 24
pa cayunacapſa cruzaru
25 26
chacontapjana. Mojſa
27 28 29 30
Ieſuſay! quithi aca mar-
31 32
tilloru, aca clavonaca-
33 34 35
ruſa uca amaru cancaña,
36 37 38
uca chamani cançañaſa
39 40 41
churana, collana ampa.
42
ranacama cayunacmáſa
43 44
hununtañataqui? ampa-
45 46
ranacahana nianca llam-
47 48
caſiñapapunihua, cayu-
49 50
nacahana tallami ſarna-
51 52 53
capipa punihua aça yau-
54 55
ri clavonacaru martillo-
56 57 58
ruſa uca amaru canca-
59 60 61
ña, uca chamani can-
62 63
cañaſa churana, colla-
64 65
na amparanacama cayu-
66
nacmáſa hununtañataqui,

22 23
manus ſuas pedes ſuos-
24 25
que ad crucem clava-
26 27 28
runt. Dulcis Ieſu! quis
29 30 31 32
huic malleo, his cla-
33 34
visque illud exacerba-
35 36 37
tum eſſe, iſtud forte
38 39 40
eſſeque dedit, divinas
41 42
manus tuas pedes tuos-
43
que ad perforandum?
44 45
manuum noſtrarum ma-
46 47
lum tangere ſine
48
dubio, pedum no-
49 50
ſtrorum malum ambula-
51 52
re ſuum ſine dubio his
53 54 55
ferreis clavis malleoque
56 57 58
iſtud exarcerbatum eſſe,
59 60 61
iſtud forte eſſeque de-
62 63 64
dit, divinas manus tuas
65 66
pedes tuosque ad per-

67 68
cruſaru chacontañataqui-
69
raqui.

67
forandum, ad crucem
68 69
clavandum quoque.

1 2 3
Collana Ieſuſa cruzaru
4 5
chacocatatha, tallami
6 7
mañaſonacaja cruza ay-
8
tupjana, Ieſu Chriſto
9 10 11
Apuſſana collana hanchi-
12 13
pana ancha hacha mu-
14 15 16
tuñapampi maya haçha
17 18 19
ppiaru maacama haccon-
20
tapjana. Chriſtiano al-
21 22
manacay! hichaballa
23 24
chuymanacama collana
25 26 27
Ieſuſamampi chica ala
28 29
jaru aptupjama, cru-
30
zarusca chacocatapjara-
31 32
quima, Ieſu Chriſto ques-
33 34
pirimana ancha hacha

1 2 3
Divino Ieſu ad cru-
4 5
cem clavato, perverſi
6 7 8
carnifices, crucem ele-
9
varunt, Ieſu Chriſti Do-
10 11
mini N. divini corporis
12 13
ſui valde magno cum
14 15
dolore ſuo in quoddam
16 17
magnum voramen uno
18 19
impulſu eam miſerunt.
20 21
Chriſtianæ animæ! nunc
22 23 24
ergo corda veſtra divi-
25 26
no cum Ieſu veſtro ſi-
27 28
mul ſurſum levate, in
29 30
crucemque ea figite
31
etiam, Ieſu Chriſti
32 33
Salvatoris veſtri valde

35 36 37
mutuñapa llaquiſita chuy-
35 36
mampi ulljaſſina. Col-
37
lana ppequeñapataqui
38 39 40
cauquiru altaña hanihua
41 42 43
utjiti : Collana ampa-
44 45
ranacapa hanchipana hat-
46 47 48
tipa laycu yauri clavo-
49 50
nacampi chayjaſipje : col-
51 52
lana cayunacapana choj-
53
rinacapa cintinacintipa
54 55
hiſtarapje : llaquijtara
56 57 58
hanchipana tajpacha cir-
59 60
canacapa vila phuju-
61 62
naça huarapje , cruza-
63
pachaſa , uraquéſa vi-
63 64 65
lacamaqui tucuſſina , aca
66 67 68
collana quespirima hucha-
69 70
nacama laycu uc'hama
71 72
mutuyata , chojrichatá-

34 35
magnum dolorem ſuum
36 37 35
afflicto corde conſide-
36 37
rando. Divinum ca-
38 39
put ſuum ubi reclinare,
40 41 42
non habetur : divinæ
43 44
manus ſuæ corporis ſui
45 46 47
gravitatis ſuæ cauſa fer-
48 49
reis clavis ſe findunt :
50 51
divinorum pedum ſuo-
52 53
rum vulnera ſua vehe-
54
mentiſſime ſe aperiunt:
55 56 57
afflicti corporis ſui om-
58 59
nes venæ ſuæ ſangui-
60 61
neos fontes fundunt,
62 63
crucemque, terramque
63 64
ſanguineam reddendo ;
65 66 67
hunc divinum Salvato-
68
rem veſtrum peccato-
69
rum veſtrorum cauſa

73 74
ſa ulljaſſinsca , chuyma-
75 76
nacama , aca Dios-
77 78
amanca huchachaſivima-
79 80 81
tha ancha hacha lla.
82
quiſiñampi chiijaſipjama.

70 71 72
ita punitum , vulnera-
73
tumque videntesque ,
74 75
corda veſtra , hunc
76 77 78
Deum verſus ob pec-
79
care veſtrum , valde
80 81 82
magna contritione ſcin-
dite.

1
Ieſu Chriſto Apuſſa
2 3 4
pani luntatanaca taypi-
5 6 7
na uc'hama cruzna ayu-
8 9
tata cancaſſina , ucan-
10 11
quiri Iudionacáſa , ſol-
12
dadonacáſa ppequeñana-
13 14
capa pauſiſſina , hupa
15 16 17
manca cunamana aruſip-
18
jana , cunamana pan-
19 20
tapjaraquima. Maaſca
21 22 23
collana Ieſuſa tallani

1
Ieſus Chriſtus Domi-
2 3
nus N. duorum latro-
4 5 6
num in medio ita in cru-
7 8
ce elevatus exiſtens ,
9 10 11
ibi ſtantes Iudæique mi-
12 13
litesque capita ſua mo-
14 15
vendo , ipſum verſus
16 17
quæcunque dixerunt ,
18 19
quæcunque blasphema-
20
runt etiam. Verum di-
21 22 23
vinus Ieſus perverſas

pan- blas-

24 25
pantañanacapa isapaſſina,
26 27
nayranacapa halajpa-
28 29
charu aſſuyana, aja
30 31 32
chuymampi ſaſſina: ſay-
33 34
quipa Auquihay! aca
35 36
niancachirinacahana hu-
37
chanacapa pampaçhama:
38 39 40 41
hani pilla, cunihua la-
42 43
rapje, uca yatipjeti.
44 45 46
Moiſa Ieſuſay! hicha-
47 48
hua taque thejſi muyuru
49 50 51
canachata ancha muna-
52 53
ſiri Dioſa cancatamja:
54 55 56
aca munaſiñamana nina
57 58 59
papilla halajpaçha ca-
60 61
ma acacati, niancachi-
62
rinacmataqui huchanaca-
63 64
pana pampachañapa ſay-
65 66
quipa Auquimatha may-

24 25
blasphemias audiendo,
26 27
oculos ſuos ad cœlum
28 29 30
levavit, manſueto cor-
31 32
de dicendo: æterne
33 34
Pater mi! horum ini-
35
micorum meorum pec-
36 37 38
cata ſua dimitte: non
39 40 41
enim, quod faciunt,
42 43 44 45
id ſciunt. Dulcis Ieſu!
46 47 48 49
nunc toti orbi declaras
50 51 52
valde amabile divinum
53 54 55
eſſe tuum: hujus amo-
56 57
ris tui ignis ſuus enim
58 59 60
ad cœlum usque aſcen-
61 62
dit, inimicis tuis pec-
63
catorum ſuorum veniam
64 65
ſuam ab æterno patre
66 67
tuo petendo: frigida
68 69 70
corda noſtra hoc amo-

67 68
ſiſſina : thaya chuyma-
69 70
nacaſſa aca mumaſiña-
71 72
mampi nactayama , nian-
73
cachirinacaſſa uc'hama-
74 75
raqui amahuañſſataqui.

71 72
re tuo accende , inimi-
73
cos noſtros hoc modo
74 75
etiam amare nos poſſe.

1 2
Mayniri luntata ha-
3 4
que , quithihua Ieſuſam-
5 6 7
pi checa toquena maya
8 9 10
cruzanaraqui yapcatata
11 12
cancana , Iudionacana
13 14
pantañanacapa iſapaſſi-
15 16 17
na , uc'hamaraqui Ieſu-
18 19
ſamanca pantana , ſaſſi-
20 21 22
na : Diosna yoccapa can-
23 24
quichta ucaja , huma qui-
25
quima nanacampiſa ku-
26 27
narachama . Maaſca
28 29
mayniri luntata haque

1 2 3
Unus latro , qui
4 5 6
cum Ieſu ſiniſtro in la-
7 8 9
tere una in cruce etiam
10 11 12
ligatus fuit , Iudæorum
13 14
blasphemias ſuas au-
15
diendo , eodem modo
16 17
quoque Ieſum verſus
18 19
blasphemavit , dicens:
20 21 22
Dei filius ſuus ſi forte
23 24 25
es , te ipſum nobis-
26 27
cumque ſalva. Verum
28 29 30 31
alter latro , qui dex-
32 33
tero in latere una in

30 31 32
quithihua cüpi toquena
33 34 35
maya cruzna yapcatata
36 37 38
cancaraquina, aca nian-
39 40
ça haquetaqui huaracu-
41 42
ſiña Kapiſiſſina, ſana:
43 44 45 46
humaja haniraquiti Dios-
47 48 49
na thipuſiñapa hajſar-
50 51
ta hihuañama corpana
52 53 54
ulljaſiſſina? hiuſſanaca-
55 56
pilla huchanacaſſalaycu
57 58
checathpuni hihuañaru
59 60 61
ſata cancapjtana; maas-
62 63 64
ca aca huajcha haqueja
65 66
taque huchavijapunihua:
67 68 69
uc'hama ſaſſinsca, colla-
70 71
na Ieſuſaru ullaquiptana,
72 73 74
ancha ſaaſiri chuymampi
75 76 77
ſaraquina: Apuhay! nayu
78
amtuquitahatahua, cu-

34 35 36
cruce ligatus quoque
37 38 39
fuit, huic malo homi-
40 41
ni vehementer iraſcen-
42 43 44
do, dixit: tu ne
45 46 47
etiam Dei judicium
48 49 50
ſuum times, mortis
51 52
tuæ in articulo te vi-
53 54
dendo? nos enim pec-
55 56
catorum noſtrorum cau-
57 58
ſa digniſſime ad mor-
59 60
tem damnati ſumus; ve-
61 62 63 64
rum hic pauper homo
65 66
ſine omni culpa eſt:
67 68 69
ita dicensque, divi-
70 71
num Ieſum aſpexit,
72 73 74
valde ardenti corde
75 76
dixit quoque: domine
77 78
mi! mei recordaberis,
79
miſereberis quoque,

79
yapàyaraquitahatahua,
80 81
halajpacha Reynomaru
82 83
puriſſina. Apuſſasca aru
84 85 86
cutiyana, ſaſſina: che-
87 88
capunihua hiſasma, aca
89 90 91
quiquipa uruna nayampi-
92 93
chica halajpacha Reyno-
94 95
haru ſarahata. Huchaj-
96 97
taranacay! aca huchaj-
98
tara haquena collana cu-
99 100 101
ravipa, checa llaquiſiñap-
102 103
ſa arcapjama, huchana-
104
camana pampachañapa,
105 106
halajpachana Reynopſa
107 108 109
hihuañamapachana hu-
110
pahama Ieſu Chriſto ques-
111
pirimatha hacjatañmata-
qui.

80 81
ad cæleſte regnum
82
tuum veniendo. Do-
83
minus Noſterque re-
84 85 86
ſpondit, dicens: ve-
87 88 89
rè dico tibi, hoc ipſo
90 91 92
die mecum ad cœleſte
93 94
regnum meum ibis.
95 96 97
Peccatores! hujus pec-
98
catoris ſanctum fa-
99 100
ctum ſuum, veram
101 102
pœnitentiamque imita-
103
mini, peccatorum ve-
104
ſtrorum veniam ſuam,
105 106
cœleſte regnumque
107 108
mortis veſtræ tempore,
109
ut ipſe â Ieſu Chriſto
110 111
Salvatore veſtro impe-
trare vos poſſe.

1 2 3
Apuſſana cruzapa ha-
4 5
kana collana Taycapa
6 7
munata yatichatapampi
8 9 10
cancana; Ieſuſaſca col-
11 12
lana Taycapa munata
13 14
yatichatapſa ulljaſſina,
15 16 17
collana Taycaparu ſana:
18 19 20
huaylluta Tacahay! ucan-
21 22 23
quihua yoccamaja. Mu-
24
nata yatichataparuſca
25 26 27 28
ſaſſin raqui ſana: muna-
29 30
ta yatichatahay! ucan
31 32 33
raqui hua Taycamaja.
34 35 36
San luanasca maaqui col-
37
lana Virgen Maria Tay-
38 39
capatha catocana. Col-
40
lana Virgen Mariay!
41 42
hichuruthpacha Tacaha-
43 44
tha catucáſaſma, alita-

1 2
Domini noſtri cruce
3 4 5
ſua ſub divina mater
6 7
ſua dilecto cum disci-
8 9
pulo ſuo erat; Ieſus-
10 11
que divinam Matrem
12 13
ſuam dilectum diſcipu-
14
lum ſuumque videns,
15 16
ad divinam Matrem
17 18
ſuam dixit: Dilecta
19 20 21
Mater mea! ibi eſt
22 23
filius tuus. Ad dile-
24
ctum discipulum ſuum-
25 26
que dicendo etiam di-
27 28 29
xit: dilecte discipule
30 31 32 33
mi! ibi etiam eſt Ma-
34
ter tua. Sanctus Io-
35 36
annesque illico divinam
37
Virginem Mariam pro
38
Matre ſua recepit. Di-

ſiri vina

45 46
ſiri chuymampi humatha
47 48
mayſiſſina, huahuama-
49 50
tha catucaraquita. Am-
51 52
tuſimalla, mojſa Seño
53 54 55
ray! collana Ieſuſa huay-
56 57
llutа yoccamaja naja
58 59
huahuamatha catuñama
60 61
hihuañapa pachana ca-
62
machátama.

39 40
vina Virgo Maria! ab
41 42
hoc die pro Matre mea
43 44 45
te recipio, humili cor-
46 47
de â te petendo, pro
48 49
filio tuo me recipe quo-
50
que. Memento ergo,
52 52 53
dulcis Domina! divi-
54 55 56
nus Ieſus dilectus filius
57 58
tuus me pro filio tuo
59 60
recipere tuum mortis
61 62
ſuæ tempore tibi man-
davit.

1 2 3
Collana Ieſuſa uc'ha-
4 5
ma maya hora cruzan-
6 7 8
caſſina, intija hiviri
9 10
hama chamactama: Ie-
11 12 13
ſuſasca cinti quejaſiſſina,
14 15 16
ancha hacha cuncampi

1 2 3
Divinus Ieſus hoc
4 5
modo una hora in cru-
6 7 8
ce exiſtens, ſol morien-
9 10
tis more obſcurescit:
11 12 13
Ieſusque valde ſe affli-
14 15
gendo, valde magna

ſana: voce

17 18 19
ſana: ſayquipa Auqui
20 21
hay! cunalayeu uc'hama
22 23
haytariſta? maaſca Ie-
24 25 26
ſuſay! hani ſayquipa
27 28
Auquimatha quejaſimti:
29 30
aca mundu haquenaca-
31
tha quejaſima: Mundu
32 33
haquenacay! ſapjeta,
34 35
camachipanſa nianca gu-
36 37 38
ſtunacama phoccaña lay-
39 40 41
cu ſapuruna naya mojſa
42 43 44
quespirima, naya huma-
45 46 47
naca ancha muniri Dios-
48 49
ama haytarapjta? hu-
50
chajtaranacay! cayca-
1 2
cuti, nianca guſtunaca-
3 4
ma phoccanataqui, hi-
5 6 7
hua huchampi Dioſaman-
8
ca huchachaſipjta, Ie-

16 17 18
voce dixit: æterne
19 20
Pater mi! quare hoc
21 22
modo dereliquiſti me?
23 24 25
Sed ô Ieſu! non de
26 27 28
æterno Patre tuo que-
29
rere: de hujus mundi
30 31
hominibus querere:
32 33
Mundi homines! dici-
34 35
te, quare malos gu-
36 37
ſtus veſtros adimplendi
38 39 40 41
cauſa quotidie me dul-
42
cem Salvatorem ve-
43 44 45
ſtrum, me vos valde
46 47
amantem Deum veſtrum
48 49
derelinquitis? pecca-
50 1
tores! quoties, ma-
2
los guſtus veſtros ad-
3 4
implendi cauſa, mortali
5 6 7
peccato Deum verſus

9
ſu Chriſto quespirima
10 11
haytarapjta. Collana Ie-
12 13 14
ſuſa, collana quellca
15 16
phoccaſiñapataqui, hua-
17
ſitaraqui ſana: uma-
18 19
thua huanjitu. Mayni
20 21 22
ſoldado uca iſapaſſinsca,
23 24 25
chilcampi ancha harucha-
26 27 28
ta binagreru maya chun-
29 30 31
cayo chiltana, aca chil-
32 33 34
tata chuncayo maya ſoc-
35 36
coſampi Apuſſana laca-
37 38
paru aycataſſina. Apuſ-
39 40 41
ſaſti aca ancha haru
42 43
binagre çhuncayotha
44 45 46
chamſuſſina, ſana: mu-
47 48
tuvihana taque cunacau-
49 50
qui çollana quellcana
51 52 53
quellcata yaanacapa nia-

8
peccatis, Ieſum Chri-
9
ſtum Salvatorem ve-
10
ſtrum derelinquitis.
11 12 13
Divinus Ieſus, divinam
14 15
Scripturam adimplendi
16 17
cauſa, iterum dixit:
18 19 20 21
Sitio. Vnus miles hoc
22 23 24
audiensque, myrrha val-
25
de amare factum in
26 27 28
acetum unam ſpongiam
29 30 31
intinxit, hanc intin-
32 33 34
ctam ſpongiam una arun-
35 36
dine Domini N. ad os
37
ſuum porrigendo. Do-
38 39
minus noſterque hoc
40 41 42
valde amarum acetum
43 44
de ſpongia ſugendo,
45 46
dixit: paſſionis meæ
47 48
omnes quæcunque di-

54 55
hua phoccata canqui.
56 57 58
Taque thejſi muyuna ques-
59 60
piripay! collana gracia-
61 62
ma churapjeta, collana
63 64
munañamana taque cu-
65 66 67
nacauqui yaanacapa phoc-
68
cañſſataqui: uc'hama lu-
69 70 71
raſſinpilla, collana gra-
72 73 74
tiamampi asqui hihua-
75
ñaru puripjañani.

1
Ucatha Ieſu Chriſto
2 3 4
Aupuſſaja ancha hacha
5 6 7 8
cuncampi ſaſſinraquiſana:
9 10 11
ſayquipa Auquihay! col-
12 13
lana amparanacmaru Al-
14 15
maha catuyaſta: uc'ha-

49 50 51
vina in ſcriptura ſcri-
52 53
ptæ res ſuæ nunc ad-
54 55 56
impletæ ſunt, totius
57 58
orbis ſalvator ſuus!
59 60
divinam gratiam tuam
61 62
da nobis, divinæ vo-
63 64
luntatis tuæ omnes
65 66
quascunque res ſuas
67
adimplere nos poſſe:
68 69 70
ita faciendo enim, di-
71 72 73
vina gratia tua ad bo-
74 75
nam mortem veniemus.

1
Poſtmodum Ieſus
2
Chriſtus Dominus N.
3 4 5 6
valde magna voce di-
7 8
cendo etiam dixit:
9 10 11
æterne Pater mi! divi-
12 13
nas in manus tuas ani-

16 17
ma ſaſſinsca, collana
18 19
ppequeñapa alitaſina, hi-
20 21
huaraquina. Chriſtiano-
22 23
nacay! collana quespi-
24 25
rima ullſjapjama; nia
26 27 28
hivjehua; collana ppe-
29 30 31
queñapa altatahua; in-
32 33 34
titha hukampi ſumiri nay-
35
ranacapa hiſtitapitahua;
36 37 38
ancha mojſa lacapa
39 40
anſatatatahua; collana
41 42
ahanupſa thaytatahua;
43 44 45
taque collana hanchi-
46 47
pa ancunaçapſa tunuta-
48 49
tahua. Maaſca Chri-
60
ſtianonacay! quithi Ieſu
61 62
Chriſto Apuſſa uc'hama
63 64 65
chojrichi? quithi aca
66 67
cruzaru chacucati? qui-

14 15
mam meam trado: ita
16. 17 18
dicendoque divinum ca-
19
put ſuum inclinavit,
20
mortuus etiam eſt.
21 22 23
Chriſtiani! divinum Sal-
24
vatorem veſtrum aſpici-
25 26
te, jam mortuus eſt;
27 28 29
divinum caput ſuum in-
30 31 32
clinatum eſt; ſole ma-
33 34
gis pulchri oculi ſui
35 36 37
clauſi ſunt; valde dul-
38 39
ce os ſuum apertum eſt;
40 41 42
divina facies ſua fri-
43 44
gescit; omnis divina
45 46
caro ſua, membra ſua-
47 48
que rigent. Verum
49 60
Chriſtiani! quis Ieſum
61
Chriſtum Dominum No-
62 63 64
ſtrũ ita vulneravit? quis

thira- hanc

68 69
thiraqui hihuayi ? hu-
70 71 72
manacahua ancha ha-
73 74
cha, ancha halloja hi-
75 76 77
hua huchanacampi aca
78 79 80
taque lurapjta; humana-
81 82
cahua collana Iesusama
83 84
huchajtara cancañamam-
85 86 87
pi aca cruzaru chacu-
88
catapjta, hihuayaracta.
89 90 91
Checa llaquiſiñampi hal-
92 93 94
la aca collana cruzaru
95 96
macatapjama, taque
97 98
chuymampi, taque al-
99 100 101
mampi ſaſſina, mojſa
102
Ieſu Chriſto, Apuhay !
103 104
luririhay ! quespirihay !
105 106 107
nayahua tallami Iudio-
108 109
nacatha hukampi nianca
110 111 112
cancaſſina, ancha hacha,

65 66
hanc in crucem eum
67 68 69
fixit ? quis etiam eum
70 71
occidit ? vos valde
72 73 74
magnis, valde multis
75 76
mortalibus peccatis ve-
77 78 79
ſtris hoc totum feciſtis;
80 81 82
vos divinum Ieſum ve-
83 84
ſtrum peccatorio eſſe
85 86
veſtro hanc in crucem
87 88
clavaſtis, occidiſtis et-
89 90
iam. Vera contritio-
91 92 93
ne igitur hanc divinam
94 95
ad crucem accedite,
96 97 98 99
toto corde, tota ani-
100 101
ma dicendo, dulcis
102
Ieſu Chriſte, Domine
103
mi ! Creator mi ! Sal-
104 105 106
vator mi ! ego perver-
107 108 109
ſis Iudæis magis malus

113 114 115
ancha halloja hihua hu-
116 117
chanacahampi uc'hama
118 119
chojrichasna, nayahua
120 121 122
aca cruzaru chaçucá-
123 124
tasma, nayahua aca
125 126
cruzna hihuáyasma: na-
127 128 129
yapilla nianca amjasiña-
130 131
nacahampi uc'hama col-
132 133
lana ppequeñama aca
134 135
chapichapi pillumpi pil-
136 137 138
lutaytha; naya pilla
139 140
tallami hamppatiñanaca-
141 142
hampi collana ahanu-
143
ma thuschuctha, thaj-
144 145 146
llirictha; naya pilla
147 148
kañu llamçasiñanacaham-
149
pi, gustunacahampisa
150 151 152
collana hanchima chojric-
153 154
tha, vilacamaqui tucu-

110 111 112
exiſtendo, valde ma-
113 114 115
gnis, valde multis mor-
116
talibus peccatis meis
117 118 119
ita te vulneravi, ego
120 121 122
hanc in crucem te cla-
123 124 125
vavi, ego hac in cru-
126 127
ce te occidi: ego
128 129
enim malis cogitationi-
130 131
bus meis ita divinum
132 133 134
caput tuum hac ſpi-
135 136
nea corona coronavi;
137 138 139
ego enim perverſis
140 141
oſculis meis divinam
142 143
faciem tuam conſpui,
144 145 146
fœdavi; ego enim tur-
147 148
pibus tactibus meis,
149
voluptatibus meisque
150 151
divinam carnem tuam
152 153
vulneravi, ſanguineam

tha; red-

155 156
tha; naya pilla mara-
157 158 159
pacha machata canca-
160 161
ñahampi collana laca-
162 163
ma lagramáſa ſaucana-
164 165
ſauçapa haruchtha; na-
166 167 168
ya pilla nianca ſari-
169
nacañahampi, huaranca
170 171 172
huaranca hihua hucha-
173 174
nacahampiſa aca cruz-
175 176
na hihuáyasma. Maas-
177 178 179
ca Ieſuſay! taque çhuy-
180 181
mahampi, taque alma-
182
hampiſa quichuſthua,
183 184
llaquiſthua, ancha ha-
185 186 187
cha, ancha halloja
188 189
hihua, huchanacaham-
190 191
pi huma Diosaha uc'-
192 193
hama chojrichavihatha,
194 195 196
huma queſpiriha uc'ha-

154 155 156
reddidi; ego enim to-
157 158 159
to anno ebrioſo eſſe
160 161
meo divinum os tuum
162 163
linguam tuamque ve-
164
hementiſſime amaram
165 166 167
feci; ego enim male
168 169
ambulare meo, mil-
170 171
le mille mortalibus
172 173
peccatis meisque hac
174 175
in cruce te occidi.
175 177 178
Verum ô Ieſu! toto
179 180
corde meo, tota ani-
181 182
ma meaque doleo,
183 184 185
affligor, valde magnis,
186 187 188
valde multis mortali-
189 190
bus peccatis meis te
191 192
Deum meum ita de
193 194
vulneraſſe meo, te
195 196
Salvatorem meum ita

197 198
ma cruzna hihuayavi-
199 200
hatha huanihahua, Apu-
201
hay! tussahahua, ha-
202 203
nipunihua hukampi hi-
204 205
hua huchanacampi hu-
206 207 208
ma Diosaha huasitara-
209 210
qui chojrichahati, hua-
211
sitaraqui hihuayahati.
212 213
Pampachaquita, ques-
214 215
pirihay! collana gracia-
216
ma churita. Amen.

197 198
in cruce de occidisse
199
meo; emendabo me,
200 201
Domine mi! conver-
202
tam me, nullo modo
203 204 205
amplius mortalibus pec-
206 207
catis te Deum meum
208 209 210
iterum vulnerabo, ite-
211 212
rum occidam. Condo-
213
na mihi, Salvator mi!
214 215
divinam gratiam tuam
216
da mihi, Amen.

II.

Von dem Alter der Kinderpocken.

Aus der babylonischen Gemara.

Freind *) hat behauptet, daß die Araber unter dem Omar, und also um 640, die Blattern nach Aegypten gebracht hätten. Der Epitomator des historischen Buches Masuds, **) die güldene Wiese genannt, von dem der sel. Reiske nicht gar viel hielt, sagt, daß die Aethiopier die Pocken in eben dem Jahre nach Arabien gebracht, in welchem Muhammed gebohren worden, d. i. im Jahre Christi 572. Marius, Bischof von Avanches (Auenticum) hat zwar den Namen variolae im J. 568 gebraucht; aber die mit diesem Uebel verknüpfte Ruhr, der er erwähnet, scheinet sich nicht zu den Pocken zu schicken. Die Stelle steht in dessen Chronico ab a. 455-581 beym du Chesne, T. I, p. 210; und in Bouquets Script. rer. franc. T. 2, p. 13. Wenn sie auch wirklich die Pocken beträfe, wie

*) In Epist. de Purgantibus.

**) *Herbelot* Biblioth. orient. p. 564. Er lebte im 336sten J. der Flucht Muhammeds (947).

Herr Schlözer vermuthete, *) so würde doch folgende Stelle aus der Gemara die Kinderblattern viel älter machen. Ich habe sie meinem mir stets verehrungswerthen Lehrer, Herrn Professor Nagel, zu danken. Hier sind seine eigene Worte:

„Diese Stelle im Talmud, die, wie ich „glaube, von den Kinderblattern handelt, „steht in der babyloniſchen Gemara, „Auoda ſara, fol. 28, in fine col. 1.

אמר רב ספרא האי עינבתא פרוונקא דמלאכא
דמותא היא מאי אסותא טיצנא בדובשא
או כרפסא בטיליא אדהכי והכי ליתי עינבתא
בת מינא וניגדר עילוי חיורתי לחיורתי
ואוכמתי לאוכמתי:

Raf *Saphra* dicit: iſtas puſtulas eſſe nuntium angeli mortis: (Quodnam uero eſt earum remedium? ruta cum melle, aut apium, cum uino auſtero;) quando ſcilicet puſtulae eius ſpeciei proueniunt, et adiungitur (deinde) alba albae, ac (tandem) nigra nigrae.

„Raf

*) Unſchädlichkeit der Pocken in Rußland; in der Vorrede.

„ Raf Saphra redet also von ausbre-
„ chenden Blattern, die nachher weiß, und auf
„ die letzte schwarz werden, und in so fern sie
„ schwarz, auch wol confluentes werden, ein
„ Vorbote des Todes sind. Und dieses sind
„ wohl die Kinderpocken.

„ Die angegebene Cur stünde freylich besser
„ am Ende der Worte. Allein so ist es gar oft
„ in der verwirrten Gemara. Die Vollendung
„ der Gemara wird von den meisten Juden und
„ Christen in das Jahr 500 nach Christi Geburt
„ gesetzt. Raf Saphra aber gehöret noch in
„ das dritte Säculum hinauf. Denn er gieng
„ mit dem Rabbi Gamaliel, dem dritten, um;
„ dieser aber war ein Sohn Rabbi Jehuda des
„ Heiligen, der im Jahr C. 120 gebohren ward.
„ Schöttgen hat längst eine gute Chronologie
„ der Rabbinen gewünschet. Allein wer hat Zeit?
„ Wer macht sie? Wer druckt sie? „

III.

Einige Litteraturnachrichten aus Briefen.

Aus einem Schreiben Herrn Camillo Paderni, zu Portici. 1774.

Jo mi lusingavo poterle dare contezza et esatto raguaglio sopra a' manoscritti del famoso *Gaspa-ro Scioppio*, stante che sapendo qual fosse stata la grande amicizia del Barone *Ronca* con il fù *Va-letta*,*) et essendo stato l' ultimo ancor mio Ami-co e Membro di cotesta nostra Reale Accademia, si come lo è il *Ronca* ancora, potesse questo darmi qualche raguaglio distinto. Io gli scrissi da Portici et ebbi in risposta che nulla sapeva di tali scritti, ne tampoco poteva informarsi par che il figlio del sudetto fù *Valetta* si ritrova a Sorrento, ma che si aspettava, è che al suo arrivo in Napoli mi avereb-be favorito. Vedendo allongar il tempo stimai be-ne portarmi in Napoli, e fare colà altra diligenza, sapendo

*) *On a joint à la bibliotheque des Peres de l' Oratoire celle de Joseph Valetta, Avocat Napolitain, qui contenoit environ* 15000 *volumes, outre un grand nombre de manuscrits, et singuliérement ceux de Joseph Scaliger, de Heinsius, et Scioppius.* De la Lande Voyage en Italie, T. 6, p. 150. Man sieht aber, daß sich dieser Reisende, wenigstens in Ansehung Scioppens, geirret habe.

ſapendo che un altro Membro di coteſta Reale Accademia, Don *Niccolò Ignarra* era ſtretto amico del Bibliotecario di S. Filippo Neri, al quale pregaj che mi aveſſe favorito di ottenere un diſtinto raguaglio de' Manoſcritti di *Scioppio* che eſiſtevano in detta Biblioteca: fece l' amico le dovute premure, ma ebbe riſpoſta che in quella Biblioteca non vi erano tali ſcritti. Più queſti giorni paſſati ho ricevuto Lettera di Napoli del Barone *Ronca*, il quale mi fà ſapere che eſſendo venuto in Napoli il Figlio del fù *Valetta*, a inteſo dal medeſimo, che non ſolamente egli non tiene preſſo di ſe niuno di tali ſcritti, ma ne pure ſà qual deſtino abbiano avuti, onde ſe Ella mi può dare qualche altro lume, potrò fare ulteriori diligenze.

Auszug eines Schreibens aus Wien vom 12ten Jänner, 1776.

„Von den Popowitſchiſchen Schriften, „welche ſich im Thereſianum befinden, wird nächſtens eine Nachricht im Drucke erſcheinen; von „denen, die andern zugekommen ſeyn mögen, habe „ich keine Wiſſenſchaft. Im Thereſianum liegt „nur 1. ſein Idioticon Auſtriacum, 2. ſein „Lexicon orthographicum, 3. die Anlage zu „einem Verſuche der Mundarten Deutſchlandes, „zu einer ausführlichen deutſchen Sprachkunſt, „und zu einer Grammatick der unterſteyermärki-

„ſchen

„schen Wenden, samt einem Unterrichte von Ver-
„fassung deutscher Briefe; ferner einige kleine
„Sammlungen von Vocabulis Architectu-
„rae ciuilis, von uocibus peregrinis, von
„synonymis germanicis, die alle aus wenigen
„Bogen bestehen. Die ersten drey Stücke *) nann-
„te der selige Popowitsch seine Etymologice;
„nicht als wenn sie hauptsächlich mit starken ety-
„mologischen Untersuchungen durchwebet wären;
„sondern weil sie es hätten werden sollen, wenn er
„noch, wie er es sich versprach, 20 Jahre gelebet
„hätte. Die letzten zehn oder zwölf Jahre beschäf-
„tigte er sich beynahe nur mit Versuchen von Pflan-
„zen und Insecten, worüber uns doch von ihm
„nichts anders schriftliches bisher zu Gesichte kam,
„als was gelegentlich in die obbemeldten Werke,
„besonders in die Vereinigung der Mundarten,
„eingestreuet ist. Herr Prof. Denis hat an ihrer
„Herausgabe keinen Antheil.

London, den 8 März, d. J. Sie werden aus den Zeitungen das Unglück der Buchdruckerey der Herren Cox und Bigg in der Savoy am Strande, gelesen haben. Die ganze Auflage von Doct. *Zachary Pearce's*, late Bishop of Rochester, Commentary upon the four Gospels, and the Acts of the Apostles &c. war bereits bis auf

*) Diese würden so wohl Herrn Adelung, als Herrn Fulda sehr nützliche Dienste leisten können.

auf einen Bogen abgedruckt - - und ist auch mit verbrannt. Zu allem Glücke befanden sich die Probebogen nebst der Handschrift selbst in den Händen des Herausgebers.

Muß es nicht jedem warmen Freunde oder Kenner wahrer Gelehrsamkeit Freude und Wonne seyn, wenn er höret, daß der gelehrteste und größte Sprachenkenner in Europa, der berühmte achzigjährige Dominicaner, P. Bonifacius Finetti, noch lebt, den ich 1760 in Venedig besuchte, und mit ihm von meiner Bibliotheca glottica uniuersali sprach? Er gab 1756 Trattato della Lingua ebraica e sue affini *), als eine Probe eines allgemeinen Werkes heraus, das er über die Sprachen schreiben wollte. Für Halbgelehrte, davon Venedig wimmelt, ist dieses freylich kein Buch. Man vernachläßigte den würdigen Mann, Neider hatte er schon ohnehin bey seinen Ordensbrüdern genug. Er zog von Venedig weg, und lebt seit 1773 im Dominicanerkloster zu Fara bey Gradisca im Friaulischen. Von ihm hat man noch folgende Werke:

De Principiis Iuris Naturae et Gentium. 2. Quartbände. Venetiis ap. Bettinelli. In den Actis Eruditorum, wurde dieses Buch unbillig beurtheilet.

Differ-

*) Er lies die Alphabete dieser verwandten Sprachen sehr schön in Kupfer stechen, aus denen Herr Büttner in Göttingen die Idee zu seiner ersten Sprachtafel nahm, welche aber an Deutlichkeit der finettischen weit nachstehet.

Dissertazione apologetica sullo stato ferino de' primi uomini; Venez. in 2 Bänden. Ich hielt ihn schon 2 Jahre für todt, erfuhr aber aus Brescia, daß er noch lebe, schrieb an ihn, und erhielt folgende Antwort:

Cum multos Germanos eruditos Venetiis uiderem, eorumque colloquio frui mihi contigerit, Tui, Vir Ill. peculiarem memoriam habere non possum. Memini quidem ab eorum aliquo iniectam mihi fuisse mentionem de aliquo Opere glottico, et quidem uniuersali, in Germania coepto. Gaudeo igitur, et impense gratulor, Te, Vir Eruditissime, esse eum, qui tantum opus, quod non nisi gratissimum Reipublicae esse potest, aggressus sit. Sciagraphiam si ad me miseris rem utique pergratam mihi facies. Quamquam enim tam prouecta sim aetate, tamen amorem ad linguarum studium numquam penitus amisi, tametsi alia studia, aliaeque curae me ab intentione prosequendi opus glotticum, cui Libello de Lingua ebraica praeluseram, omnimode abstraxerunt. Qua etiam de caussa nihil mihi hac de re in scriptis suppetit, quod possim Tecum communicare, ut communicarem libentissime, si suppeteret.

Quod mihi nestoream senectutem optes, gratias non habere non possum, est enim bonitatis in me Tuae argumentum. Ego uero uicissim Deum rogo, ut Te diu sospitem seruet, hac etiam peculiari de caussa, ut egregium utilissimumque opus, quod iam dudum cœpisti, perficere possis. Vtinam illud etiam mihi aliquando liceret uidere! Vale, et me tamquam amico utere. Scrib. Farae, d. 25 Februarii, 1776.

IV.

durch allda wachen muste, daß uns also von der Güte und Höflichkeit des catalonischen Schiffkapitains nichts zukommen konnte.

Den 4ten Jul. erhob sich bey Sonnenaufgang ein günstiger Wind, der uns bis Ceuta und Gibraltar glücklich forttrieb. Bey dem Eingange des gibraltarischen Seehafens hielt uns eine Meerstille etliche Stunden auf. Wir ergötzten uns unterdessen über die massen mit Betrachtung dieser zwo sehr schönen Vestungen. Die Stadt Ceuta ist zwar den Spaniern zugehörig, liegt aber bekannter massen in dem Königreiche Fez in der Provinz Habata in Africa, an dem Fuße des Berges Avila, und ist sehr wohl befestiget. Die Citadelle stehet auf der Spitze des an dem Meerufer liegenden Berges, und ihre Mauern laufen bis an das Ufer. Der Seehafen ist zwar schön, doch nicht fähig, daß große Schiffe sich hinein wagen könnten. Unser Kapitain sagte uns, daß er kaum 2 bis 3 Klaftern in der Tiefe habe. Es wohnet hier ein spanischer Bischoff, der aber ein geringes Einkommen hat, und deswegen nach 4 oder 5 Jahren, wenn ein anderer Bischoff in Spanien mit Tode abgehet, besser versorget wird. Gibraltar, so auf spanischer Seite liegt, und der Krone England zugehöret, ist noch viel stärker befestiget. Die Stadt ist klein, stehet an dem Fuße des Berges dieses Namens bey dem schönen Seehafen, wo beständig große englische Schiffe einlaufen. Rings herum auf den Ber-

gen und Anhöhen wird der Seehafen und die Stadt von starken Bollwerken und Citadellen beschützet. Bey dem Eingange der Meerenge dieses Namens ist der Berg von oben bis unten mit starken Gewölbern unterstützt, und durchbrochen. Die in schönster Ordnung stehende Kanonen strecken durch diese Felsenlöcher ihre Mündungen heraus, und machen allen feindlichen Schiffen den Paß sehr gefährlich.

Die umliegende Gegend war wegen der grünenden Berge, Gärten und Felder sehr angenehm anzuschauen. Wir gedachten noch selbige Nacht wiederum in das hohe Meer auszulaufen, allein es verwehrten uns die stürmischen Meereswellen die Ausfahrt.

Den 5ten Jul. Morgens früh, nachdem die Schiffleute ihr gewöhnliches Geschenke empfangen, versuchten wir abermal solches, aber umsonst, bis wir endlich Nachmittags um 2 Uhr in Begleitung noch 4 anderer großen Schiffe ausfuhren, und in die gibraltarische Meerenge eintraten. Wir bewunderten auf der Küste von Africa die maroccanischen Lustschlösser und schöne Gebäude, welche nahe an der Küste stunden; auf spanischer Seite aber ergötzten uns die schönen Städchen und Dorfschaften, bis wir gegen 6 Uhr Abends Tanger zu Gesichte bekamen. Es liegt diese Stadt im Königreiche Fetz in Africa in der Provinz Gabata am Ende der Meerenge gegen das große Weltmeer zu. Sie war ehedessen sehr befestiget,

festiget, und mit einem guten Hafen versehen, wo die meisten maroccanischen Seeräuber ihren Sitz hatten. Dieser war zwar durch zwo starke Citadelle tapfer beschützt; allein Stadt und Vestung wurden doch durch die von maroccanischen Seeräubern sehr beleidi ten Engländer erobert, geschleift, ihr schöner Seehafen unbrauchbar gemacht, und also wiederum verlassen. Nachher ist sowohl die Stadt und Vestung von den Maroccanern wieder erbauet worden, aber der Seehafen ist nicht mehr in guten Stand herzusetzen.

Nach zurückgelegter Stadt Tanger, und Spitze des Königreichs Marocco, befanden wir uns schon nach Sonnen Untergange in dem großen Weltmeere. Der Schiffkapitain befahl alle Segel, nur ein einziges ausgenommen, einzuziehen, und allezeit gegen das hohe Meer das Schiff zu richten, um nicht in Gefahr zu laufen, bey finsterer Nacht an einen verborgenen Felsen, deren in selbiger Gegend sehr viele sind, anzuprellen; da er aber im Schlafe begriffen war, wurde das Schiff unverhofft von dem starken Winde schon nahe an einen getrieben, welcher Gefahr dennoch andere Schiffleute, die sorgfältig wachen, bey Zeiten vorkamen.

Den 6ten nach Sonnenaufgange erblickten wir zu unserem größten Troste die große Handelsstadt Cadiz, in deren Seehafen wir Anker werfen

musten. Der Schiffkapitain legte alsobald seine Seekarte vor sich, in welcher die gefährliche Einfahrt sehr genau verzeichnet war, und richtete nach solcher den Lauf seines Schiffes mit aller Sorgfalt. Denn auf einer Seite hat dieser Eingang einen verborgenen Felsen, der von den Schiffleuten der Diamant genennet wird. Auf der andern aber befinden sich unterschiedliche Klippen, die doch etwas über das Meer erhoben sind, und von den Spaniern los puercos, die Schweinlein, genannt werden. Durch diese gefährliche Einfahrt kamen wir mit göttlicher Hülfe glücklich in den Seehafen, wo wir um 8 Uhr früh Anker wurfen. Dieser Hafen ist einer der größten, er hat im Umkreise 4 Stunden, und kann mehr als 300 große Schiffe fassen. Auf beyden Seiten sind zwey feste Schlösser, die ihn so wohl, als die da stehende Schiffe beschützen. Allhier kommen alle Waaren zusammen, welche die Spanier nach Indien, und von da zurückbringen. Die Stadt Cadiz im Königreiche Sevilla, ist zwar nicht sehr groß, aber wohl gebauet, und über die massen stark befestiget. Sie ist gegen die Meerseite mit geraden ausgehauenen Felsen verwahret; gegen die Landseite aber hat sie einen tiefen Graben, nebst zwo Bastionen, welche die ganze Breite der Insel an derselbigen Seite einnehmen. Sie ist einer der wichtigsten Plätze der ganzen spanischen Monarchie, und von sehr reichen Kaufleuten bewohnt, welche durch ganz Europa die schönsten

Waaren-

Waarenlager haben. Die deutschen Kaufleute bewohnen eine ganze sehr lange Gasse der Stadt. Sie handeln blos mit feinem böhmischen Glase, und augsburgischen Kupferstichen. Dieser Handel ist ihnen sehr einträglich, weil solche Waaren hier zu Lande hochgeschätzet und theuer verkaufet werden. Der hiesige Bischoff stehet unter dem Erzbischoffe von Sevilien. Die Insel Cadiz hänget gegen Osten durch eine schöne steinerne Brücke an das feste Land an. Sie wurde ehedessen von den Heiden die Insel der Göttin Juno genannt, und liegt zwischen der Meerenge von Gibraltar, und dem Einflusse des Guadalquivir, nicht weit von den Küsten des Königreichs Andalusien, von welchem sie durch einen Canal des Meers abgesondert wird. Sie ist überaus fruchtbar an Weide, mithin mit vielem Vieh wohl versehen. Sie hat nur 7 Stunden in der Länge, in der Breite aber kaum 3, an einigen Orten wird sie nicht über eine Stunde breit geschätzet. Man sieht daselbst 2 Thürme, als Ueberbleibsel eines alten Gebäudes, welche man die Säulen des Herkules nennet. Der Meerbusen, oder die Baye von Cadiz, ist ein kleines Stück von der Meerenge dieses Namens, und wird von vielen Schlössern, Bollwerken, und Schanzen, die alle mit vielem groben Geschütze auf das beste versehen sind, wohl verwahret; unter welchen die vornehmste Matagorda und Puntal sind, die am engsten Orte des Meerbusens gegen einander über

liegen, und alle beyde insgemein los Puntales genennet werden. Um diesen Meerbusen herum liegt auch das kleine Städtlein Puerto real, und die Stadt el Puerto de Santa Maria.

Sogleich nach unserer Ankunft in diesem Seehafen wurden wir von einigen Herren, die der Statthalter nach Gewohnheit abgeschickt hatte, in unserm Schiffe heimgesucht, die sich erkundigten, was der Schiffkapitain für Leute und Waaren führe, und wie lang er sich allda aufzuhalten gesinnet wäre. Nachdem sie alles untersucht hatten, kündigten sie uns den Befehl des Statthalters an, nach Seegewohnheit noch 3 Tage auf dem Schiffe zu verbleiben. Wir stellten ihnen vor, daß es uns an allen Nothwendigkeiten gebräche, worauf sie uns versicherten, daß sie alle nothwendige Sachen aus der Stadt in einem Nachen täglich uns wollten abfolgen lassen. Sie schickten uns alle Morgen den besten Wein, Brod, Fleisch, und andere Eßwaaren, samt den besten spanischen Früchten für den ganzen Tag, und zwar in allem Ueberflusse, bis wir den 10ten Julius nach erhaltener Erlaubniß um 8 Uhr früh auf einem grossen Nachen samt unsern Waaren nach der Stadt el Puerto de Santa Maria übergesetzet wurden, allwo uns die Unsrigen, die uns schon längst erwarteten, mit größter Liebe und Höflichkeit empfiengen. Diese Stadt ist zwar nicht eine von den größten, doch ist sie größer, als Cadiz, und liegt viel angenehmer in

schönster

schönster Ebene an dem Flusse Guadalete, der in den Meerbusen von Cadiz fällt. Sie ist zwar ein offener Ort ohne Mauern und Bollwerke, doch liegen allezeit viele spanische Fußgänger und Reuter da in Besazzung, wegen des Seehafens von Cadiz, der sehr nahe an der Stadt liegt. Nicht wenige von den Kaufleuten treiben allhier, wie zu Cadiz, ihre reiche Handelschaft. Sie ist wohl gebauet mit langen, breiten und gleichen Gassen, und hat sehr viele schöne und prächtige Gebäude, wie auch angenehme Spaziergänge.

Ich ruhete allhier im Julius und Augustmonate aus. Während dieser Zeit sah ich die zwey großen Feste des heiligen Apostels Jacob, und der heiligen Mutter Anna, höchst feyerlich begehen. Am Vorabende des erstern Festes wurden alle Glocken sowohl in dieser, als in der gerade gegen über liegenden Stadt Cadiz geläutet, sodann alle Stücke sowohl der Vestung, als der Citadellen und Schlösser, die um den Seehafen herumliegen, abgefeuert. Alle Schiffe steckten ihre Flaggen und Wimpeln auf, und brannten in schönster Ordnung gleichfalls ihre Stücke loß, welches Knallen das Echo von dem Meerufer und den umliegenden Bergen beantwortete.

Das andere Fest wurde nicht mit Lösen des Geschützes gefeyert, sondern um 8 Uhr Nachts wurde bey der kleinen Kapelle der heiligen Anna, so ausser

der Stadt an dem Flusse Guadalete und Seehafen stehet, ein sehr prächtiges und sehenswürdiges Feuerwerk abgebrannt. Es wurde eine Festung und ein Kriegsschiff vorgestellt, welche gegen einander schossen und bombardirten. Dieses künstliche Feuerwerk dauerte schier eine Stunde unter sehr vielen und schönsten Vorstellungen zu größter Ergötzung der Augen, dergleichen ich niemals gesehen, noch Zeitlebens in Deutschland mehr sehen werde. Nach dem Mittagessen pflegte ich mich mit andern auf unser Lustthürmchen zu begeben, wo die gewöhnliche Zeitvertreibungsstunden gehalten wurden. Wir erblickten einst von ferne drey große französische Schiffe mit ihren weissen Flaggen, die in den Seehafen einfahren wollten. Die zwey erstern segelten glücklich durch die zween verborgene Felsen hindurch, das letztere aber prellete entweder durch den Sturmwind, oder durch Unvorsichtigkeit des Schiffkapitains an die Felsen los puercos genannt, und blieb auf solchen stecken. Sie lösten alsobald drey Stuckschüsse nach einander, und begehrten durch dieses Zeichen von der Stadt eilends Hülfe, welche sie auch alsobald erhielten. Es wurden viele große Boote abgeschickt, welche alle Leute des verunglückten Schiffes retteten, aber nicht verhindern konnten, daß nicht die meisten Kauffmannswaaren zu Grunde giengen. Das angeprellte Schiff muste völlig unbrauchbar auf dem Felsen stehen bleiben, von welchem die Schiff-

leute

leute einige Tage hindurch so viel ablöseten, als ihnen möglich war. Auf eben diesem Lustthürmchen sah ich schier täglich um 3 Uhr Abends die Herren Franziscaner, der viele waren, und welche ausser der Stadt, doch nicht weit von solcher entfernet, in einem großen, und sehr annehmlich liegenden Kloster wohnen, in schönster Ordnung mit niedergeschlagenen Augen vorbeygehen. Ich fragte die Spanier, wohin sie denn alle Tage sich begeben? Sie antworteten, sie giengen spazieren, und ließen sich über den Fluß Guadalete in kleinen Nachen auf die trockene Sandbank übersetzen, allwo sie nach Landesgewohnheit sich in dem Meerwasser badeten. Ich wollte solches durchaus nicht glauben, und hielt es für eine spanische Lüge, mit welcher sie mich scherzweise aufreden wollten. Allein sie brachten mir alsobald ein Seherohr, durch welches ich an den Ort sehen mußte. Da sah ich dann ganz deutlich diese seraphische Engel schneeweiß, wie sie Gott erschaffen, auf der Insel herumlaufen, und einander scherzweise in das Meer jagen, wo sie sich mit Freuden badeten. Ich ärgerte mich über die massen darüber; allein die Spanier lachten mich nur aus, und sagten, es wäre dieses hier zu Lande zu Sommerszeit wegen der großen Hitze gewöhnlich, um die Gesundheit zu erhalten. Ich aber mußte ihnen aufrichtig bekennen, daß mir weder solcher Gebrauch, noch solches Gesundheitsmittel gefallen könnte.

Weil ich mich noch ein ganzes Jahr und zwey Monate in Spanien, wegen vieler Geschäfte meines Schaffners, aufhalten mußte, wurde ich von ihm mit noch drey andern Deutschen nach Granada geschickt, um allda mein Studieren fortzusetzen. Bey dieser Gelegenheit habe ich das meiste von dem Königreiche Andalusien gesehen. Diese Landschaft hat zu ihren Grenzen gegen Osten Murcia, gegen Westen Portugal, gegen Süden Gibraltar und Granada, gegen Norden Neu-Castilien. Sie ist 90 Meilen lang, und 60 breit, und wird in 4 Theile abgetheilet, nämlich in das Gebiete von Cordova und Sevilien, in das Herzogthum Medina Sidonia, und in die Insel von Cadiz. Sie ist etwas gebirgicht, aber die fruchtbarste und gesündeste unter allen spanischen Provinzen. Die Pferde, die da gezogen werden, werden in ganz Europa hochgeschätzet. Sie hat auch allerhand Bergwerke von Gold und Silber, in welchen aber nicht gegraben wird, weil schon viel Silber aus Indien nach Spanien gebracht wird; blos die Bergwerke von Queckstlber werden hier gearbeitet, welches in das Königreich Mexico abgeführet wird, um mit solchem das Silber, so man allda gräbt, herauszuziehen.

Ich reißte über Xerez nach Granada. Xerez liegt an dem Flusse Guadalete, und ist groß und volkreich. Ihre Pferdezucht ist sehr berühmt; aber noch besser ist der Wein, welcher allda in allem Ueberflusse wächset.

wächset. Der beste ist derjenige, dessen Farbe wie Wasser, oder wie ein heller Brandwein aussieht. Die schöne Karthause allda ist wegen ihrer sehr prächtigen Kirche würdig gesehen zu werden. Von Xerez kam ich durch viele schöne Dorfschaften und Marktflecken, nach Ossuna. Sie ist die Hauptstadt des Herzogthums dieses Namens, zwar klein, und hat nicht viel Sehenswürdiges, doch hat sie eine Universität, aber sehr wenige Studenten. Von hier machte ich mich frühzeitig auf, und speißte zu Mittage in einem Gasthause, das ganz allein bey dem Eingange einer Einöde stehet, und wo noch etwas Wasser zu finden ist. Diese Wüste liegt in einer schönen Ebene, und ist nichts anders, als ein dicker Wald von Rosmarin, welcher allda an den meisten Orten fast mannshoch wächst. Dieser wohlriechende Wald hat mehrere Meilen im Umfange. Man braucht 8 bis 9 Stunden ihn durchzureisen, weil er die Hauptstrasse nach Granada ist. Es kann diese schöne und angenehme Wüsteney nicht bewohnet werden, weil nirgend frische Brunnenquellen, noch andere fließende Wässerlein darinn zu finden sind. Dennoch ist sie mit vielen schönen Dorfschaften und Marktflecken umgeben, welche ihre Schaafe, Ziegen und Rindvieh allda weyden lassen. Von dem vortreflichen Geschmacke des Fleisches kann allein derjenige urtheilen, der von selbigem genossen hat, denn es hat völlig den guten Geruch des Rosmarins. Ich reisete durch

diese

diese Rosmarineinöde von 5 Uhr Abends bis Morgens um 4 Uhr, weil man wegen der großen Sonnenhitze, welche zur Sommerszeit kaum auszuhalten ist, des Nachts reiset. Ich kann nicht beschreiben, wie angenehm uns dieser Weg war, absonderlich des Abends bey Sonnenuntergange, und früh morgens bey Sonnenaufgange, weil zur selbigen Zeit der meiste Rosmarin in der schönsten Blüthe stund, und den angenehmsten Geruch die ganze Nacht, die sehr heiter war, zur Lust und Vergnügen menschlicher Sinnen von sich gab.

Nach zuruckgelegter Einöde nahm ich in dem ersten Gasthause des Königreiches Granada das Mittagmahl ein. Noch an selbigem Tage kam ich in der Hauptstadt Granada an. Sie hat sehr gesunde Luft, und die besten Brunnquellen. Die neue Stadt hat große, lange und breite Gassen, die mit den schönsten Gebäuden und Palästen prangen, in welchen der spanische Adel wohnet. Die Domkirche ist ein schönes, großes, prächtiges, von puren Quatersteinen aufgerichtetes Gebäude, in welcher auch die schöne Kapelle der königlichen Gruft sehenswürdig ist. In einer vornehmen Pfarrkirche wird ein wunderthätiges Gnadenbild der schmerzhaften Mutter Gottes von den Spaniern verehret. Der Spital der barmherzigen Brüder, in welchem der heilige Johannes de Deo seinen Orden gestifftet hat, ist groß, und wohl für die arme Kranke eingerichtet. Die Kirche

dieses

dieses Klosters oder Spitals, in welcher der Leichnam des frommen Stiffters begraben liegt, ist mit ihren zwey Thürmen eine Zierde der Stadt. Außer diesem ist noch ein anderer königlicher Spital allhier, welcher auf dem Triumphplatze stehet. Dieser ist sehr groß, und werden viele Arme allda von dem königlichen reichen Almosen und Einkünften ernähret. Der Triumphplatz liegt ausser der Stadt, doch also, daß er noch mit derselben vereiniget bleibet. Es ist ein großes Viereck, auf beyden Seiten mit schönen Häusern, auf der andern mit dem schon gemeldten königlichen Spitale und Capucinerkloster umgeben, auf der vierten aber, wo man auf die schönen umliegenden Felder und Gärten von Granada siehet, stehet er offen. In der Mitte befindet sich eine grosse steinerne Säule, auf welcher ein schönes in Stein fein ausgearbeitetes Mutter Gottes Bild stehet, so mit einem großen von Eisen durchbrochenen Gitter umgeben ist. Er wird der Triumphplatz genennet, weil allda der letzte Sieg gegen die Mohren, die sich in dieser Stadt viele Jahre fest gesetzt hatten, von den Spaniern erhalten wurde. Das Jesuiterkloster stehet bey dem prächtigen Universitätshause. Es ist ein großes, und schönes Gebäude, in welchem sich eine herrliche Apotheke befindet, aus welcher die ganze Stadt mit den besten und gerechtesten Arzneymitteln versehen wird. Die Jesuiterkirche ist groß, und wohl gebauet, und gleichet viel der bambergischen.

bergischen. Hier wurde das Fest des heiligen Franci cus von Borgia sehr prächtig von dem spanischen hohen Adel gehalten, welcher sich dabey in eigener Person einfindet. Sowohl in dieser, als in andern Kirchen werden an allen hohen Festtagen viele Nachtigallen und Canarienvögel in ihren Häuschen aufgehangen, die absonderlich unter der Musik auch ihre angenehmen Stimmen hören lassen. Am Osterabende lässet man viele wohlgezierte Vögelein mit langen von Papier künstlich ausgeschnittenen Schwänzchen von oben in die Kirche herunter unter dem Gloria in excelsis abfliegen, welche von dem Volke unter einem großen Getöse gefangen werden. Ein solches Vögelein wird so hoch geschätzt, daß der spanische Adel eine Duplone dem bezahlet, der es gefangen hat, um dem Frauenzimmer mit solchem eine Verehrung zu machen. Was dieser lächerliche Gebrauch bedeuten soll, habe ich von keinem Spanier eigentlich heraus bringen können. Die schöne, große und im ganzen Königreiche berühmte Carthause stehet ausser der Stadt an einem kleinen Hügel, wo sie einen sehr großen und schönen Garten haben, der mit hohen Mauern umgeben ist. Ihre Kirche ist überaus schön wegen der vielfärbigen Steine, aus welchen die Altäre und Kirchensäulen verfertiget worden. Die Herren Carthäuser haben selbst die Steingrube, aus welcher dieser vornehme und schöne Stein gebrochen wird, den man

auch

auch in Silber und Gold zu fassen pflegt. Er dienet den Spaniern zu schönen Tabacksdosen. In dem Speisesaale dieser Geistlichen sah ich in der Mitte ein sehr schönes großes Gemälde, auf welchem das letzte Abendmahl Christi des Herrn mit seinen Jüngern vorgestellet ist. Es kam mir aber sehr wunderlich vor, daß an statt des Osterlammes ein großer Fisch in der Schüssel liegt. Man wußte keine Ursache davon anzugeben. Vielleicht haben diese Herren vor allen Fleischspeisen einen solchen Abscheu, daß sie auch so gar in ihrem Speisesaale nicht ohne Eckel ein gebratenes Osterlamm anschauen können. Auf dem nächst an der Stadt liegenden Berge stehet noch der alte Palast, wo die Soltane von Granada etliche Jahrhunderte gewohnet haben. Der Berg ist in etwas befestiget, und wird noch mit spanischen Soldaten bewacht. Der Palast ist zwar schon sehr alt, aber doch wegen des Alterthums würdig zu sehen. Man sieht noch die schönen Springbrunnen und Bäder, in welchen sich sowohldie arabischen Könige, als ihre Familie zu baden pflegten. Der große Speisesaal, der noch ganz schön und unverletzt da stehet, ist wahrhaftig ein Kunststück der arabischen Baukunst. *) Von da übersieht man

*) So wohl in diesem Palaste Alhambra, als in dem zu Sevilla, und in der großen Moschee zu Cordova, von welcher die jetzige Kathedralkirche die Hälfte ausmacht, sieht

man aus den Fenstern die ganze Stadt, und die umliegende schöne und angenehme Ebene mit gröster Ergötzung der Augen. Gleich an diesem mauriſchen Palaste wollte Karl V auch seinen königlichen Wohnsitz aufrichten. Der neue Palast, so mit dem mauriſchen vereinigt, ist sehr prächtig von dem feinsten Marmor aufgeführt. Ringsherum bey den untersten Fensterstöcken liegt zwischen den weißen ein schwarzer Marmorstein, in welchem das ganze Leben des Kaisers so kunstreich eingehauen ist, daß es von einem Künstler nicht besser und feiner könnte in Wachs eingetragen werden. Dieser neue Palast stehet schon zwey Stockwerke hoch; da aber währendem Arbeiten an diesem prächtigen Gebäude etliche kleine Erschütterungen der Erde vermerket wurden, stellten einige Neider, die dem Adel und den Innwohnern zu Granada das Glück und die Ehre, die königliche Residenzstadt zu werden, nicht gönnen wollten, dem Kayser die beständige Lebensgefahr wegen der Erdbeben vor, die sich mit der Zeit noch stärker könnten verspüren lassen. Dieses bewog den Monarchen, von seinem Vorhaben abzustehen, und das schöne und kostbare Werk

sieht man noch an den Wänden der Säle und Zimmer schöne arabische Aufschriften, die Herr Miguel Casiri, S. T. D. und königlicher Bibliothekar, mit Anmerkungen erläutert herausgeben wird, wie er mir bereits 1769 schrieb. S. Las Antiguedades y Excellencias de Granada; por *Francisco Bermudes de Pedaza*. En Madrid, 1608. 4. M.

Werk zu unterbrechen. Alle diejenigen, welche es sehen, verfluchen billig diesen spanischen Neid, und sagen: Der Neid des Teufels hat Adam und Eva aus dem Paradiese in das Elend verjagt, und der Neid des spanischen Adels hat die spanischen Könige aus dem schönen, angenehmen und gesunden Granada in das kothige, stinkende und ungesunde Madrid verwiesen. Oben auf dem nämlichen Berge befindet sich auch noch ein anders sehr angenehmes Lusthaus mit einem von unten bis oben an die Spitze des Hügels wohl angelegten Lustgärtchen, wo unterschiedliche schöne Springbrunnen rauschen, die auf beyden Seiten mit steinernen Sitzen umgeben sind, und von vielen dicht aneinander in schöner Ordnung gesetzten Granatäpfelbäumen überschattet werden, wodurch sowohl die Spazirende, als Ausruhende von den Sonnenstrahlen befreyet sind. Der Weg, der sowohl auf den Berg, als auf den andern Hügel führet, ist schön gepflastert, und hat auf beyden Seiten ordentlich gepflanzte hohe Bäume. Diese sind voll lieblich singender Vögel, welche allda das ganze Jahr hindurch ihren Wohnsitz haben, und die Ohren der Spazirenden mit ihren angenehmen Stimmen ergötzen.

Das Frohnleichnamsfest wird so wohl in dieser, als in andern spanischen Hauptstädten sehr prächtig begangen. Um den ganzen Markt herum, wo vier kostbar gezierte Altäre stehen,

werden schöne Triumphbogen gebauet, welche jährlich neu gemahlet werden, und die artigsten Sinnbilder mit spanischen und lateinischen Versen von diesem hochheiligsten Geheimnisse vorstellen. Auf dem ganzen Markte, welcher groß und viereckigt, und in der Mitte der Stadt stehet, wird ein Kunstgarten von den schönsten Blumen und Staudengewächsen angeleget, so daß man glauben sollte, als wäre er allezeit allda gestanden. Am Vorabende werden um 8 Uhr Nachts alle Glocken der Kirchen geläutet, auch alles große Geschütz so wohl auf der Festung, als um die Stadt herum, dreymal in schönster Ordnung abgefeuert. Nach diesem werden sehr künstliche Feuerwerke angezündet, die länger als eine Stunde, zur größten Ergötzung der Augen dauern. Am folgenden Tage wird der Umgang nur allein auf dem Markte, unter den aufgerichteten Triumphbögen gehalten, der einem Deutschen freylich lächerlich vorkommt. Denn vor dem hochwürdigen Gute tanzen viele Personen in Possenkleidern daher, nach dem Beyspiele des Königs Davids vor der Bundeslade. Die nahe an der Stadt schön angelegten Spaziergänge, in welchen so wohl der Adel, als andere Inwohner der Stadt, sich bey Abendszeit zwischen den schattigten und grünenden Alleen ergötzen, könnten nicht schöner seyn. Die umliegenden Gärten sind mit grünen Staudenhecken und Bäumen umgeben, durch welche viele angenehm rau-

schende

schende Bächlein fließen, wo viele Nachtigallen mit ihrem schönen Gesange, besonders des Abends und Morgens das menschliche Gehör erlustigen. Ich habe mich mehrmalen mit einem Deutschen, der ein Meister auf der Queerflöte war, dahin begeben. Kaum ließ sich dieser hören, so umgaben uns alsobald diese fliegende Sängerinnen, die ihre Stimmen der Flöte zum Trotze erhoben.

Die Herren Jesuiten hatten in diesen Gegenden drey grosse und schöne Meyerhöfe. Der erste la Casa de Luis Gonzaga genannt, liegt nur eine Viertelstunde von der Stadt, nach welchem ich mich mit noch vielen andern wöchentlich einmal frühmorgens zu begeben pflegte. Der Weg dahin ist über die Massen angenehm. Von der Stadt aus, gehet man über den Triumphplatz, nach welchem eine liebliche Anhöhe folget, die auf beyden Seiten des Berges mit großen, dicken, in schönster Ordnung gesetzten Bäumen pranget. Oben stehet ein schönes Kloster der Alcantariner, das der heilige Petrus von Alcantara gestiftet. Hinter dem Kloster erhebt sich der Hügel etwas mehr, und ist dick mit Haselnußstauden besetzet, in welchen viele Nachtigallen ihren Wohnsitz haben. Unten bey dieser grünen Allee geht der Weg fort, und an dem Fuße des Berges rauschet ein Bächlein vorbey, welches sich nahe bey dem Meyerhofe von einem Felsen mit einem angenehmen Geräusche herunter

stürzet. Der Meyerhof ist groß, und gleichet einem Kloster; es sind allda viele Schlafzimmer, ein großer Eßsaal, und eine schöne Küche. Das Aussehen dieses Hofes ist überaus angenehm, und der umliegende Garten voll der besten spanischen Früchte. Der andere, el Valle de Jesus, oder das Jesusthal genannt, liegt eine Stunde von der Stadt zwischen hohen Bergen. Man gelanget unter dem Schatten der dick da stehenden Haselnußstauden, an einem vorbeyfließenden Bächlein dahin. In der Mitte des Weges, unter dem Schatten vieler fruchtbaren Bäume, ist eine Mühle, in welcher mir das Zimmer gezeiget wurde, in welchem der berühmte Jesuit Sanchez sein gelehrtes Buch von der Sittenlehre geschrieben hat. Der Meyerhof ist mit vielen Zimmern, und allen Bequemlichkeiten wohl versehen. In diesem hielten wir uns jährlich 15 Tage zur Vacanzzeit auf. Die umliegenden Gärten sind mit herrlichen Früchten im Ueberflusse versehen, und die Anhöhen mit vielen Oelbäumen besetzt, aus deren Früchten das beste Baumöl ausgepresset wird. Der dritte Meyerhof, San Ignacio, liegt etwas mehr als eine Stunde von der Stadt entfernt, aber in der schönsten Ebene. In diesem brachte ich nur einmal mit vielen andern einen Tag zu.

Beynahe anderthalb Stunden von Granada ist der berühmte Berg, el Monte santo oder el Monte

de

de los Martyres genannt, auf welchem, nach den Zeugnissen alter Schriften, der heilige Apostel Jacobus mit seinen Jüngern viele Jahre gewohnet haben soll. Auf diesem stehet ein schönes wohl gebautes Canonicatsstift mit einer schönen Kirche. Die Herren Canonici sind zwar Weltpriester, leben aber beysammen in einem Hause, das einem Kloster gleichet. Sie lehren, wie auf andern Universitäten, alle Wissenschaften, und haben viele Schüler, die alle allda in die Kost gehen. Diese Geistliche leben nach den Regeln oder Sätzen, die ihnen der berühmte Jesuit Sanchez auf erzbischöflichem Befehle vorgeschrieben. Gleich an dem geistlichen Hause und Kirche, stehet noch der Ort, wo der heilige Apostel mit seinen Jüngern gewohnt haben soll. Auch stehen noch die Feueröfen da, in welchen zur Zeit der Verfolgung, von den Heiden viele heilige Märtyrer und Blutzeugen Christi verbrant wurden, die mit eisernen Gittern wohl verwahrt sind, damit nichts von der heiligen Asche entfremdet werde. Die uralten Schriften liegen wohl vermauert unter großen runden Steinen in den Oertern, wo sie gefunden wurden, welche alle von einem unserer Bollandisten, der auf Ansuchung der dortigen Geistlichen, aus den Niederlanden dahin gereiset, zu größtem Erstaunen aller Gegenwärtigen, gelesen und ausgeleget wurden. Er nahm auch von allen eine Abschrift mit sich, mit dem Versprechen, daß alles sollte zum Druck

befördert werden, unter dem Festtage der Translation des heiligen Jacobs, so jährlich am 30 December einfällt.

Nach verflossenem Jahre wurde ich von meinem Vorgesetzten nach Cordova abgeschickt, die Priesterweihe zu empfangen, weil der Erzbischof zu Granada immer bettlägerig, mithin die Priesterweihe zu geben nicht im Stande war. Nachdem ich durch viele schöne Städtchen, Marktflecken und Dorfschaften gereiset, kam ich den dritten Tag zu Cordova an.

Nach verflossenen 2 Monaten, da ich die Priesterweihe empfangen hatte, kehrte ich wiederum über Montilla nach Granada zurück, las daselbst am Festtage des süßen Namens Jesu die erste heilige Messe, und verfügte mich hierauf wieder nach Cadiz, und nach dem Puerto de Santa Maria, um mich zur Abreise nach Indien in Bereitschaft zu halten.

Den 11ten October 1750 giengen wir das zweytemal zu Schiffe, unsere Reise nach Cartagena in Westindien fortzusetzen. Es waren unsrer 34 Jesuiten, 2 Geistliche aus dem Predigerorden, und 8 Kaufleute, deren einige nur nach Cartagena, andere aber mit uns bis nach Lima reiseten. Nebst den Bedienten, die uns aufwarteten, und den Schiffleuten, waren wir zusammen 96 Personen. Das

Schiff

Schiff war ein spanisches, so aber von den Engländern an die Spanier verkauft wurde. Es nannte sich la Virgen del Rosario, und führte 3 große Mastbäume, 4 große Anker, und 30 Stücke. Den 12 Oct. wurden die Anker gehoben, und früh um 7 Uhr fuhren wir aus dem Seehaven von Cadiz mit noch 2 andern Kriegsschiffen, deren ein jedes 80 Canonen zu unserer Beschützung führte, in das hohe Weltmeer hinaus. Das eine, ein spanisches, el Soberbio genannt, segelte nach Vera Cruz in Mexico. Das andere war ein englisches, el Principe Henriquez, welches uns zur Sicherheit gegen die marocanische Seeräuber bis an die canarischen Inseln begleiten mußte, wofür dem englischen Kapitain von den zween spanischen 2000 harte Thaler bezahlet wurden.

Anfangs hatten wir einen sehr günstigen Wind, so daß noch selbigen Tag die Stadt Cadiz und das spanische Gebirge, aus unsern Augen verschwand.

Den 13ten October begegneten uns drey grosse holländische Schiffe; wir wurden mit ihnen schier den ganzen Tag von einer Meerstille aufgehalten. Den 14ten erhub sich um 2 Uhr Nachts ein günstiger Wind, der aber gegen 2 Uhr Abends sich wieder in eine Meerstille verwandelte. Bey dieser Gelegenheit schickte uns der englische Schiffkapitain in einem kleinen Boote seinen Steuermann, der uns

unterrichtete, wie wir uns zu verhalten hätten, wenn sich etwann ein maroccanischer Seeräuber sehen lassen sollte. Gegen Abend um 6 Uhr fieng wieder der nämliche günstige Wind an, verschwand aber am folgenden Tage durch eine Meerstille. Unterdessen verkürzten uns die Schifleute mit schönen spanischen Tänzen die Zeit.

Den 16ten October bey anbrechender Morgenröthe erhob sich ein geringer Wind, der aber in kurzer Zeit in einen starken Sturm ausartete. Den 17ten folgte eine Meerstille, die doch gegen 10 Uhr früh ein geringer Wind verjagte. Den 18ten bey Sonnen-Aufgange bekamen wir einen günstigen Wind, der sich aber in kurzer Zeit in einen so widrigen Sturm verwandelte, daß die Schifleute an eine andere Reise gedenken mußten. Er hielt den ganzen Tag und die ganze Nacht unter beständigem Blitzen mit solchem Sausen und Brausen des Meers an, daß wir alle auf dem Boden sitzen, und nur mit etwas kaltem den Hunger stillen musten. Den 19ten wüthete er noch immer fort, und der finstere Himmel schütete aus seinen schwarzen und schweren Wolken häufige Platzregen auf das Schif herunter. Die tobende Meereswellen schlugen auf allen Seiten mit größtem Ungestümme, und fürchterlichen Getöse an das Schiff an, und das über die massen tobende Meer verursachte uns Schrecken und Schaudern. Dieses dauerte so fort bis den

22ten

22ten Oct. da der sich aufheiternde Himmel unsere niedergeschlagene Gemüther wieder in etwas aufrichtete. Es zeigten sich auch kleine Feuerflammen, die hin und her in der Luft schimmerten, als gewisse Vorboten der Ausheiterung des Himmels, die auch den 23sten Oct. zu unserm grösten Troste erfolgte. Aber am 24sten erhub sich Abends der widrige und stürmische Wind, der das Meer in vorige Wuth setzte. Am 25 wurde es fast alle Augenblicke ärger: denn die finstern und schwarzen Wolken des Himmels goßen einen beständigen Platzregen herab, und gegen Mitternacht wurde die Ungestümme des Meers so groß, daß wir uns schon verlohren gaben. Der ganze Himmel spie aus den düstern Wolken um und um Blitze und Donner, der stürmische Wind sauste mit erschröcklichem Toben. Hier eröfnete das Meer ganze Abgründe des Wassers, dort erhoben sich hohe Wasser-Berge, die sich mit beständigem Anprellen an das Schiff, mehrmalen in solches stürzten. Alle Segel, nur ein einziges halbes ausgenommen, wurden eingezogen; das Steuerruder widersetzte sich, wegen der Gewalt des ungestümen Meers, den Kräften der Steuermänner, und wollte sich nicht mehr von einer Seiten zur andern wenden lassen. Wir brachten in unserem Zimmer die Zeit mit fürchterlichem Stillschweigen im Gebete zu, gleich denen, die den Tod vor der Thüre erwarten. Gegen 2 Uhr des Nachts

fiengen die ungestümme Meerwellen an sich in etwas zu mindern, und auf den Mastbäumen kamen einige feurige Dünste, gleich einigen brennenden Fakeln zum Vorschein, welche die spanische Schiffleute Santelmo nennen. Diese feurige Dünste steigen aus dem Meere, und schwingen sich auf die Spitzen der Mastbäume, wo sie von einer zu der andern springen, und nach einer Zeit in der Luft verschwinden. So lange sie sich auf den Spitzen der Mastbäume aufhalten, ist es ein Zeichen, daß sich der Sturm bald endigen werde, steigen sie aber herab, und setzen sich auf das Verdeck, so wird gemeiniglich der Sturm noch stärker, und das Schiff geräth in Gefahr zu scheitern oder unter zu gehen. Da nun diese feurige Dünste auf den Spitzen der Mastbäume verblieben, und allda nach einiger Zeit verschwanden, stimmte der Schiffkapitain voll Freuden und Trost das Gegrüset seyst du Königin ꝛc. an, welches die andern Schiffleute dreymal biß an das Ende fortsangen. Hierauf schickte er alsobald einen in unser Zimmer mit der frölichen Nachricht, daß wir nichts mehr zu fürchten hätten. Den 27sten Oct näherten sich die drey Schiffe zusammen, und erzählten einander durch das Sprachrohr ihre ausgestandene Angst wegen des gefährlichen Sturms, ohne daß eines von dem andern abgesondert worden. Den 30sten Oct. bließ ein sehr günstiger Wind in unsre Segel, und gegen 4 Uhr

Abends

Abends steckte das englische Kriegsschiff seine Flaggen aus, zum Zeichen, daß man schon die kanarische Insel sähe, welches auch die zwey andern thaten, nachdem sie gleichfalls selbige erblickt hatten. Gegen Sonnenuntergang waren wir so nahe daran, daß wir sie bey heiterem Himmel mit bloßen Augen sehen konnten. Den 31sten Oct. befanden wir uns bey Sonnenaufgange nahe bey der ersten dieser Inseln, die schon genug bekannt sind.

Den ersten November warfen wir und das englische Kriegsschiff Anker vor Teneriffa; das spanische aber, el Soberbio genannt, setzte seine Reise nach Vera Cruz im Königreiche Mexico fort. Der Schiffkapitain nahm von uns mit 8 Stuckschüssen Abschied, auf welches erstlich der Engländer, nachmals wir, mit eben so viel antworteten. Die Insel Teneriffa ist eine der wichtigsten unter den canarischen. Sie ist sehr fruchtbar an Getraide, Zucker, und gutem starken Wein, der doch sehr süß, und mehr für das Frauenzimmer, als Mannsleute ist. Sie ist auch sehr wohl bevölkert. Ihren berühmten Berg Pico, der 2283 Feldmeßruthen hoch ist, siehet man auf dem Meere bey heiterem Wetter auf 60 Stunden weit. Es befinden sich auf derselbigen 2 große Städte Laguna und Oratava, deren die letztere einen guten Seehafen hat, der von einer starken Citadelle beschützt wird. Es wird allda der gröste Handel getrieben. Die Engländer haben

einen

einen Consul und verschiedene Factore daselbst. Laguna ist die Residenz des spanischen General Gouverneurs von allen canarischen Inseln. Sie ist wohl gebauet, und hat 2 Pfarrkirchen, 2 Nonnen- und 4 Mönchsklöster. In ihrer Gegend wächst der beste in der Welt so berühmte Malvasierwein. Die Insel hat auch einige andere kleine Städte, unter welchen die berühmste Santa Cruz ist, in deren schönem Seehafen wir Anker warfen, an das Land giengen, und uns 3 Tage lang auf der Insel umsahen. Am folgenden Tage nach unserer Ankunft warf auch das spanische Kriegsschiff Epiridion allhier Anker. Es war einen Tag nach uns von Cadiz abgefahren, und führte den Erzbischoff von Lima nach Peru. Wir bestiegen alsobald ein Boot, ihm unsere Aufwartung zu machen, und wurden sehr höflich von ihm empfangen. Es lag auch in diesem Hafen ein indianisches Schiff, la Limenia genannt, welches von Lima nach Cadiz mit Geld und Kaufmannswaaren absegelte. Es wurde aber 5 Tage zuvor bey den africanischen Küsten von 2 moroccanischen Seeräuberschiffen angegriffen. Die Schiffleute wehrten sich sehr tapfer, und da sie zuletzt zum Abfeuern keine eiserne Kugeln mehr hatten, luden sie ihre Stucke mit spanischen Thalern. Das beständige Canonieren wurde von 2 Portugesischen Kriegsschiffen gehöret, die gegen die maroccanischen Seeräuber streiften. Sie kamen eilends dem spanischen

Schiffe

Schiffe zu Hülffe; aber da dieses die Seeräuber vermerkten, liesen sie das angegriffene Schiff fahren, und eilten über Hals und Kopf nach ihren africanischen Küsten zurück. Das siegreiche peruanische Schiff flüchtete in diesen Seehafen von Teneriffa, um ausgebessert zu werden.

Den 5 November um 4 Uhr Abends hoben wir wieder die Anker, und erreichten am folgenden Nachmittage die 3 letztern canarischen Inseln Gomera, Hiero oder Ferro, und Palma.

Den 7ten November verlohren wir alle canarische Inseln aus den Augen, und am 8ten liefen wir in den Golfo de las Damas, oder in das Frauenzimmer-Meer ein. Dieses wird von den Seeleuten so genennet, weil allda niemal ein Sturm zu fürchten, indem täglich der günstige Ostwind bläset, der die Schiffleute nach Westindien in ihrer Schiffahrt treflich befördert. Die Rückfahrt aber von Indien nach Europa kann nicht über dieses Meer genommen werden, weil allda kein anderer, als nur der Ostwind bläset, der den Zurückreisenden völlig zuwider ist Daher müßen sie von Cartagena aus ihren Weg nach Havana durch den gefährlichen Canal von Bahama nehmen, um in den Golfo de las Yeguas, oder in das Stuttenmeer zu kommen, und allda einen günstigen Wind nach Europa zu suchen.

Den

Den 12ten traten wir in den Sonnenwendekreis des Krebses ein, dessen sehr überlästige Hitze wir genugsam empfanden, besonders von 9 Uhr früh biß 4 Uhr Abends, wenn uns eine Meerstille hemmte, oder sich kein frischer Wind erheben wollte. Hier verkündigten die Schiffleute unter dem Klange der Trompeten den Befehl ihres Königes Neptuns, den sie an dem mittlern Mastbaume aufhenkten. Es war ein lustiges Schauspiel. Um 1 Uhr Nachmittags verkleideten sich alle Matrosen als Soldaten, und zogen von dem vordern Theile des Schiffs in schönster militärischen Ordnung mit Trommel und Pfeifen, mit Flinten auf den Schultern, und Säbeln an der Seite gegen den hintern Schifftheil, wo der Thron ihres Meerkönigs Neptuns schon aufgerichtet stund, den sie in Figur eines halben Mondes umgaben. Hierauf ließ sich der Meerkönig, der oben auf dem Mastbaume in der Schildwachthütte verborgen lag, an einem Stricke herab, und ward sogleich von seinen Soldaten auf den Thron gesetzt. Der Schiffkapitain wurde am ersten mit seinen 3 Steuermännern vor Gericht gerufen, den er ganz zornig mit diesen Worten anredete. „Vermeßener „Mensch! wer hat dir die Erlaubniß gegeben, bis „in das innerste meines Reichs zu dringen, und „mich in meiner Ruhe zu stören? Weißt du nicht, „daß sich niemand ohne mein Wißen und Willen unterstehen darf, bis in diese Gegenden zu schiffen?„

Der

Der Schiffskapitain entschuldigte sich mit den Seinigen, so gut als er konnte; allein er bekam doch einen starken Verweiß von dem Meerkönige, wie auch alle andere, die nach und nach vor ihn gerufen wurden. Zuletzt legte er allen die Strafe auf. Der Kapitain, nebst andern Wohlhabenden mußte ohne Verzug 3 Maaß Wein, entweder in natura, oder in Geld, die andern vom Mittelstande 2 Maaß, die letztern, die nicht viel hatten, eine Maaß erlegen; wer nun diese Strafe nicht bezahlen konnte, wurde alsobald an einem Seile wohl angebunden, dreymal in das Meer hinein getaucht.

Den 18ten Nov. umgaben die sogenannten Voladores, oder fliegende Fische, *) unser Schiff rings herum, deren einige in dasselbe fielen. Denn wenn ihre Flügel in der Luft trocken werden, müssen sie wieder in das Meer herunter fallen. Sie sind nicht größer als ein Häring, ihre Flügelchen sind wie an den Fledermäußen. Die Fische sind sehr gut zu essen.

Den 3ten December feyerten wir mit Absingung eines hohen Amtes das Fest unsers Indianer-Apostels, des heiligen Xaviers, wobey alle Schiffleute mit Flinten aufzogen, und dreymal in schönster Ordnung Feuer gaben.

Den

*) Exocoetus uolitans *Linn.* Hirundo *Rondelet.* Miluus *Salviani, Bellonii &c. Willoughbeii* Hist piscium, p. 283. Tab. S. 6. Der Fisch flüchtet sich vor den Doraden. M.

Den 4ten umgab uns ein ganzes Kriegsheer sowohl von fliegenden, als schwimmenden Fischen. Den 5ten erhob sich ein starker Wind mit vielem Platzregen. Um unser Schiff herum schwamen viele Kräuter, die uns ein Anzeigen gaben, daß wir nicht weit vom festen Lande wären. Den 7ten Dec. wurde der Wind noch stärker, wir konnten nicht mehr, als 2 Segel gebrauchen. Viele Meerschweine umgaben das Schiff in großer Menge. Gegen 9 Uhr früh überzog sich der Himmel mit einer schwarzen und dicken Wolke, die viele Platzregen über uns herunter goß. Nicht weit von uns machte sie von oben an bis in das Meer eine Säule, die schlangenweise geflochten, und mit einem Windwirbel versehen war. Die Spanier nennen dergleichen Wassersäulen, oder Wasserhosen Bomba del Mar, Die dicke und schwarze Wolke, die gleichsam schwanger gieng, öfnete sich mit einem erschrecklichen Risse, nach welchem sich die schlangenweise geflochtene Säule bis in das Meer hinab senkte, wo sie wegen der Gewalt des Wirbels, den sie verursachte, einen weiten und großen Schlund machte, aus welchem sie gleich einer typhonischen Wassersäule *), unend-

*) Büffon statuiret zweyerley Gattungen der Wassersäulen, deren die eine aus einer von heftigen Winden zusammen gepreßten cylinderförmigen Wolke, die zwote aber, der Typhon, in dem Grunde der See entstehet, das

er

unendlich viel Wasser unter einem erschrecklichen Sausen und Braußen bis in die Wolken hinauf zog. Wie groß die Gewalt solcher Wassersäulen sey, kann daher abgenommen werden, weil das Meer unter dem größten Getöse, einen ungeheuren Wirbel formiret, der entsetzlich wüthet, tobet, und sich in die Höhe erhebt. Wenn etwann das Schiff durch den heftigen Wind gegen diese Wassersäule getrieben werden sollte, so ist kein besseres Mittel vorhanden, als daß alsobald etliche Stücke scharf mit Kugeln geladen, gegen sie abgefeuert werden, damit durch die Kugeln die Stütze, oder besser zu sagen, die Vereinigung der Wassersäule mit der Wolke durschnitten werde. Es fällt so gleich alles Wasser, gleich einem Wolkenbruche wiederum in das Meer herunter, ehe das Schiff dahin gelanget. Diese Wasserhose erschien auf der rechten Seiten unseres Schiffs, und war von uns so weit entfernet, als eine Stückkugel reichen kann; sie dauerte aber nicht länger, als eine halbe Viertelstunde, nach welcher Zeit die dicke und finstere Wolke sich anderswohin verzog, die Wassersäule aber alsobald vor unsern Augen verschwand.

Den

er einem unterirdischen Feuer zuschreibet. In den vermischten Beyträgen zur physikalischen Erdbeschreibung, I Band, wird S. 117 u. f. von diesen Wasserhosen gehandelt. M.

Den 8ten December liesen sich unterschiedliche fremde Vögel auf unsern Mastbäumen sehen, deren etliche von den Schiffleuten gefangen wurden. Den 9ten gegen Mittagszeit kamen uns die antillischen Inseln zu Gesichte, la Dominique und la Martinique, deren schmalen Canal wir gegen 5 Uhr Abends glücklich durchsegelten.

Den 13ten Dec entdeckten wir um 7 Uhr früh die 2 Inseln Curaçao und Oruba. Am 15ten erblickten wir von ferne in einem kleinen Meerbusen an der wilden Indianer Küste ein Schiff, welches ein Seeräuber zu seyn schien. Denn in diesen Gegenden pflegen die wilden Indianer sich mit dem Raubgesinde der Holländer zu vereinigen, um die spanischen Schiffe zu plündern. Der Kapitain befahl alsobald, alle Stücke scharf mit Kugeln zu laden, und alle Flinten und Säbel unter die Leute zur Gegenwehr auszutheilen. Da wir uns aber mehr näherten, sahen wir, daß das Seeräuberschiff auf einer Sandbank gescheidert, und sich völlig leer befand.

Gegen 9 Uhr früh am 15ten Dec. sind wir in den großen Fluß, den die Spanier el Rio grande nennen, eingefahren. Das Wasser war ganz trübe, welches sich mit dem Meerwasser auf etliche Stunden weit nicht vereiniget, und ist so tief, daß wir 5 oder 6 mal das Senkbley warfen, und dennoch

keinen

keinen Grund finden konnten, da wir doch kaum einen Büchsenschuß vom festen Lande entfernet waren. Dieser große Fluß in Terra firma, oder im Königreiche von Santa Fè, so auch Neugranada heisset, in Südamerica, entstehet aus zween Flüssen, nämlich aus dem Flusse Cauca, oder der heiligen Martha, und aus dem Flusse der heiligen Magdalena, deren der erste in der Provinz Popayan, der andere in Neugranada entspringet. Gegen 10 Uhr Mittags ist uns das ganze feste Land dieses Königreiches zu Gesichte gekommen, dessen Küste kaum 20 oder 30 Schritte von uns entfernet war. Sie ist fast dem Meere gleich. Diese schöne und große Ebene erstreckt sich auf 3 bis 4 Stunden, ehe die hohen americanischen Berge ihren Anfang nehmen. Es müssen daher die Schiffleute, absonderlich zur Nachtzeit, sorgfältig Acht haben, damit das Schiff wegen der Nähe des Ufers, nicht in Gefahr zu stranden gerathe.

Gegen 11 Uhr erblickten wir die Berge von Cartagena, und stunden schon um 2 Uhr Nachmittags gegen den Berg über, der von den Spaniern el Monte de la Popa genennet wird, auf welchem sich ein Kloster der Herren Augustiner befindet, nebst nebst einer schönen und großen Kirche, in welcher ein großes Gnadenbild der allerseligsten Jungfrau verehret wird, zu welchem absonderlich die Schiffleute ein großes Vertrauen tragen. Hier wurde vor

dem Altare des Schiffs von einem Priester das Salve Regina angestimmet, welches die andern bis zu Ende fortsangen, wobey zugleich 14 Stücke abgefeuert wurden. Nach diesem stimmte der Priester abermal das Te Deum laudamus an, welches Chorweise von den andern vollendet wurde. Hier umarmten wir uns alle auf dem Schiffe, und gratulirten einander mit Freudenthränen wegen glücklich vollbrachter Reise. Um 4 Uhr waren wir bis an den Eingang des äußern Seehafens, welchen die Spanier Boca chica, oder das Kleinmaul, nennen, gekommen, wo unser Schiff wegen des wenigen Wassers stehen blieb, bis das Meer bey gewöhnlicher Fluth wieder anlief. Dieser Eingang wird von zwo sehr festen Citadellen beschützt, welche auf den gegen einander über stehenden Halbinseln erbauet sind. Die Citadelle der linken Seite nennen die Spanier el Castillo de la tierra bomba, die andere auf der rechten el Castillo de la Paz. Von dannen sind noch 3 Stunden in die Stadt, *) weil sich der äusere Seehafen auf mehrere Meilen im Umkreise beläuft.

Den

*) Es lag ein Abriß der Bay von Cartagena bey der Handschrift; weil aber dergleichen schon oft heraus sind, auch die in Don Anton Ulloa Reise nach dem Königreiche Peru (Allgem. Hist. der Reisen. Leipz. 9ten Bands, Tab. VII) ausführlicher ist, so habe ich sie weggelassen. M.

Den 16ten December wurden wir von vielen Herren sowohl aus der Stadt, als aus den umliegenden Halbinseln besucht. Auf den Sandbänken dieser Halbinseln, wie auch an dem Meerbusen ist alles voll Meerschildkröten, die von den Schwarzen und Indianern mit einer langen Stange gefangen werden, die sie der Schildkröte unter den Bauch schieben, und sie umwenden. Sie müssen sich aber sehr in Acht nehmen, daß die Schildkröte keinen ihrer Finger mit dem Schnabel, der dem großen Geyerschnabel gleichet, erwische; denn sonst beißt sie in einem Augenblicke den Finger ab. Sie sind so groß, als ein mittelmäßiger Ovaltisch. Das Fleisch gleichet einem Rindfleische, und ist sehr gut zu essen, absonderlich wenn es in der obern Schaale der Schildkröte selbst über den Kohlen zubereitet wird.

An dem nämlichen Tage um 12 Uhr Mittags schickte der Obere der Jesuiten seinen Schaffner aus der Stadt mit einem großen Nachen, um uns aus dem Schiffe in die Stadt überzusetzen. Es war dieses nur ein einziger inwendig ausgehöhlter großer Baum, der oben gleich einem Dache, mit indianischem Rohre bedeckt war, uns gegen die Sonnenstrahlen zu beschützen. Man nennet sie Bonquen. Nachdem wir nun von unserem Schiffkapitain und andern Reisegefährten Abschied genommen, kamen wir gegen den Abend um 4 Uhr bis in die Halbin-

sel, die jenseits des Seehafens liegt. Wir küßten für Freude die Erde, und erlustigten uns mit Spazierengehen, wo wir die ersten indianischen Früchte kosteten. Nebst vielen Melonen, (Sandillas), die wir schon in Spanien nach Genügen gekostet hatten, wurden uns auch Platanos und Papayas aufgesezzet. Die Platanos-Bäume werden auf Feldern gepflanzet, die große hohe Beete haben, mit tiefen Furchen, damit zu Zeiten das Wasser könne eingeführet werden, weil der Baum, wenn er viele und gute Früchte geben soll, viel Feuchtigkeit erfordert. Sie werden Reihenweise in schönster Ordnung dicht aneinander gepflanzet, und geben einen überaus kühlen Schatten zum Spazierengehen, gleich einem dicken Walde. Der Baum wächset nicht höher, als ein mittelmäßiger Zwetschenbaum, und kann mit beyden Händen umfasset werden. Er ist so saftig und weich, daß er mit einem Messer leicht durchschnitten werden kann. Die Blätter wachsen oben in der Mitte des Stammes ringsherum, die meisten sind 2 bis 3 Ellen lang, und eine halbe breit, so, daß ein Mann sich mit 2 derselben hinten und vorne bedecken kann, Die Aeste wachsen zwischen den großen Blättern heraus, und sind so saftig und weich, wie der Stamm. Von der Mitte an bis zur Spitze des Astes, treibet er seine Früchte heraus, die großen Weintrauben gleichen, doch mit dem Unterschiede, daß anstatt der Weinbeere,

die

die Früchte einer Spannlangen und zweyen Daumen dicken Bratwurst gleichen, die Anfangs grün, nachher aber zeitig wachsgelb sind, da sie dann abgebrochen, die Schälfen aber nur mit dem Finger von oben bis unten, gleich einer Rübe, abgezogen werden. Das Inwendige ist einer gelben harten Butter ähnlich, und hat den angenehmsten Geschmack einer mit Specereyen eingemachten Frucht.

Der Papayas-Baum wächset auf wie ein grosser Pomeranzenbaum. Etwas höher, als die Mitte des Stammes bringet er seine Aeste hervor, die in schöner Ordnung rundherum stehen. Die Blätter gleichen sehr viel unsern wilden Castanien. Die Früchte wachsen nur oben aus dem Stamme heraus, wo die erstern Aeste anfangen. Es bringt der Baum nicht mehr als 5 oder 6 hervor, die an gemeldtem Orte wie ein Kranz um den Stamm herum hangen. Die Frucht gleichet einer großen, länglichten, und gelben Melone, deren Fleisch auch dem ihrigen gleich, aber viel weicher und angenehmer zu essen ist. Auf der nämlichen Halbinsel bewirthete man uns mit einem herrlichen Nachtmahle, unter einer mit indianischem Rohre geflochtenen Hütte. Uns Deutschen war das englische Bier, so man uns aufsetzte, sehr angenehm, und wir zogen es dem spanischen Weine vor. Diese Halbinsel wird meistentheils von den Schwarzen bewohnet, die alle Sclaven derjenigen sind, denen sie zugehörig

hörig ist. Sie bauen die Felder und Gärten an, laufen alle wegen der großen Sonnenhitze nackend herum, und haben nichts um den Leib, als einen kurzen Schurz, den sie um die Lenden herumbinden. Wir giengen um 2 Uhr Nachts bey hellem Mondscheine wieder in den Nachen zurück, unsere Reise nach der Stadt fortzusetzen, und kamen um 4 Uhr früh bey der Citadelle des heiligen Sebastians an, auf welcher wir den Tag erwarteten. Diese sowohl, als die andere gerade gegenüber auf der andern Halbinsel stehende, beschützen den innern Seehafen, wo sich die Schiffe befinden.

Den 17 December so bald früh die Stadtthore eröfnet wurden, empfiengen uns die Unsrige sehr höflich und liebreich. Wir machten alsobald, wie es gebräuchlich ist, bey dem Statthalter, und Bischoffe unsere Aufwartung, welche beyde uns auch folgenden Tag in unserer Wohnung heimsuchten. Den 26 Dec. kam unser Schiff an, auf welches gleich noch an selbigem Tage das andere spanische Schiff, Epiridion genannt, anlangte, in welchem der Erzbischof von Lima übergesetzt wurde, der hernach den 3ten Jänner 1751 allhier in der Domkirche zu einem Erzbischoffe geweihet ward, welcher sehr feyerlichen Ceremonie auch wir beywohnten.

Die

Die Stadt Cartagena ist der vornehmste Ort in der Audiencia de Santa Fè, oder im neuen Königreiche Granada. Sie ist auf einer Halbinsul erbauet, welche durch einen langen Damm mit dem festen Lande zusammen hänget. Die Vorstadt wird Xexemani genännt, die auch eine Halbinsul macht, und mit der Stadt durch eine Brücke verbunden ist. So wohl die Vorstadt, als die Stadt selbst sind mit unterschiedlichen Meerarmen umgeben, und mit grossen, hohen, und dicken Mauern, und festen Bollwerken eingefasset. Die Vorstadt wird durch eine Brücke mit dem festen Lande verknüpfet, wo das Schloß, oder die Citadelle des heiligen Lazarus auf einer Anhöhe stehet, die so wohl Stadt, als Vorstadt noch besser beschützet. *) Die Stadt hat gerade und breite Gaßen. Die Häuser sind theils mit Stein, theils mit Holz aufgebauet, deren Fenster nicht mit Glaßscheiben, sondern von durchsichtiger Leinwand gemacht sind. Es können die Fenster nicht wohl mit eißernen Gittern verwahret werden, weil die salzige Meerluft alles, was von Eisen ist, in kurzer Zeit anfrißt, und völlig unbrauchbar macht. Die Häuser haben auswendig eine dunkle Farbe, wegen der feuchten Meerluft. Nebst der Domkirche sind allhier 2 Pfarkirchen, ein Jesuiter

*) Ich habe manches übergangen, das man ausführlicher in Ulloa's Reise nach Peru lesen kann. M.

tercollegium 4 Manns- und 2 Nonnenklöster. Das Spital des heiligen Lazarus stehet auser der Stadt, wo Aussätzige, und mit der französischen Krankheit behaftete versorgt werden. Die andern arme Kranke aber befinden sich in dem Spitale der barmherzigen Brüder. Der Seehafen wird unter allen in America am meisten besucht, und die Einwohner bereichern sich durch die Handelschaft, absonderlich durch die Perlen, welche von der Insel Margarita, und andern benachbarten Inseln nach Cartagena gebracht, und daselbst zubereitet, und durchbohret werden. Die Hitze in dieser Landschaft, die das ganze Jahr Sommer hat, wo die Bäume niemal ihre grüne Blätter verlieren, ist sehr groß, welche doch zuweilen von der frischen Seeluft in etwas gemindert wird. Die Luft ist schier das ganze Jahr naßwarm, so daß die menschliche Körper fast den ganzen Tag hindurch mit häufigem Schweise rinnen, daher auch nicht zu bewundern, daß die Leute ganz bleich sind. Die Mannspersonen gehen zu Hause ohne Camisol nur im Hemde, Hosen, und Strümpfen herum. Wenn sie aber ausgehen, sind ihre Kleidungen von sehr dünnen und leichten Zeugen. Das weibliche Geschlecht von gutem Herkommen ist zu Hause ehrbar bekleidet, aber wegen der großen Hitze mit sehr dünnen und durchschimmernden Zeugen angethan, daher sie in ihren Zimmern allezeit die Fenster mit weißen aus feiner Leinwand gemachten Vorhängen

gen verschliesen, mithin sich allezeit in einer kleinen Dämmerung befinden. Werden sie aber bey Tage von Mannsleuten besucht, so wickeln sie den obern Leib in einen weißen Flor ein, und bleiben auf ihren Küssen sitzen, ohne sich weder aufzurichten, noch sich von einem Orte zu dem andern zu begeben. In der Kirche tragen sie über ihre dünne Kleidung einen feinen schwarzen Taffet. Ihre Finger stecken voll Ringe mit Brillanten. An dem Halse herum tragen sie ein reiches Gehänge von feinen grosen Perlen, oder von Gold mit Brillanten besetzt. Eben so sind auch ihre reiche und kostbare Ohrenringe und Armbänder. Das übrige von ihrem Schmukke hängen sie an hohen Festtagen ihren schwarzen Sclavinnen an, deren 4 oder 6 ihnen allezeit auf der Gasse als Kammerjungfern nachtreten, die sehr schön gleich schwarzen Göttinnen daher gehen. So wohl Manns, als Weibsleute hohen und niedrigen Standes rauchen hier zu Lande Taback wegen der feuchten und nassen Luft, die Gesundheit zu erhalten, aber nicht aus Tabackspfeifen, sondern sie nehmen die feinen Tabacksblätter, wickeln solche rund ein, machen aus selbigen ein festes Würstchen einen Finger lang und dick, welches inwendig eine kleine Höhlung hat, dieses zünden sie vorne an, und stecken die andere Seite in den Mund, und also rauchen sie den Taback, so lange sie wollen, nachmals löschen sie das Tabackswürstchen nach Belieben aus. Der Taback hat einen angenehmen Geruch. Die

Die heiligen Messen werden früh um 5 Uhr angefangen, welchen alle Standespersonen beywohnen. Wenn man um diese Zeit von oben in die Kirche hinab schauet, so funkeln die Brillanten, die das Frauenzimmer an ihren Ohren und Fingern wie auch an ihren Halsgehängen trägt, dermaßen, daß man meinen sollte, die ganze Kirche sey mit lauter Feuerfunken angefüllet. Die Priester, welche an Sonn- und Feyertägen das Amt etwas später singen müssen, haben die größte Beschwerniß, weil sie bey dem Altare für Hitze und beständigem Schwitzen am ganzen Leibe fast verschmachten möchten. Um 11 Uhr Vormittag wird auf dem Tische Rosoli, Mistella, oder eine Flasche von dem stärksten spanischen Weine mit Biscuit, oder mit etwas anders, so sich zum Trunke schickt, aufgesetzt, von welchen ein jeder nach Belieben etwas kostet, um den Magen wegen der großen Hitze zu stärken, welches die Einwohner hacer las once heissen. Nach diesem wird der Tisch alsobald zum Mittagessen zubereitet. Fast der ganze Nachmittag wird wegen der großen Hitze mit Wassertrinken zugebracht, welches nur Regenwasser ist, so in den Cisternen aufbehalten wird. Denn alle Brunnen führen gesalzenes Wasser. Der Unterschied der Farben in den Gesichtern hier zu Lande kommt von der Vermischung des Geblütes her. Die Weißen, wenn sie von Europa hieher kommen, werden Chapetones,

die

die Weibsleute Chapetonas genennet; sind sie aber von Weißen in Indien gebohren, heissen sie Criolios, und Criollas. Vermischt sich ein Weißer mit einer Schwarzen, so kommen die Kinder dunkelbraun auf die Welt, und man nennt sie Mulatos und Mulatas. Verheurathet sich ein Schwarzer oder Mulatte mit einer Indianerin, die mehr weiß, als brunet sind, so werden die Kinder Sambos und Sambas genennt. Zeuget aber ein Weißer mit einer Indianerin Kinder, und kommen selbige schon sehr weiß auf die Welt, so heißt man sie Mestizos und Mestizas, deren Gesichtsfarbe die gesundeste und lebhafteste ist. Aus den Mestizen kommen die Terceronen her, aus diesen die Quarteronen, aus diesen die Quinteronen, und endlich aus diesen letztern die Puchuelos und Puchuelas, welche schon unter das spanische Geblüt gerechnet werden. Die schwarzen und brüneten Leute versehen alle Handwerker, alle Bedienungen, und allen Feldbau. Die Kinder, die hier zu Lande gebohren werden, können schon nach 4 oder 5 Monaten laufen und reden, es ist sich also nicht zu verwundern, wenn sie mit 6 oder 7 Jahren schon zum heiligen Abendmahl geführet werden. Die umliegenden Berge, Wälder, und Felder sind mit einem beständigen Sommerrocke bekleidet, denn die Bäume verlieren niemal ihre grüne Blätter. Die Spatzirgänge sind zur Abendzeit über die maßen angenehm, doch müssen Fremde nicht allein gehen, weil in den

Wäl-

Wäldern viele wilde Aepfelbäume sind, die sie Manzanillas nennen. Sie machen zwar den angenehmsten Schatten, wenn aber jemand nur eine Viertelstunde unter einem solchen Baume ausruhet, fängt er nach und nach an, am ganzen Leibe also aufzuschwellen, daß kein Mittel mehr zu finden, die Geschwulst zu vertreiben. Die Menge der Vögel, die mit den schönsten Federn bekleidet sind, ist sehr groß. Papagayen, deren es unterschiedliche Arten gibt, werden von den Weibsleuten wohl im Reden unterrichtet, die sie sehr theuer verkaufen. Als wir uns ein ganzes Monat in Cartagena aufgehalten, giengen wir den 19ten Jänner 1751 wieder zu Schiffe, und seegelten den folgenden Tag früh mit einem so günstigen Winde, daß wir innerhalb 24 Stunden bey dem Eingange des Seehafens Portobello anlangten. Da wir allda unverhoft von einem Sturmwinde wieder in das hohe Meer hinausgetrieben wurden, befanden wir uns den andern Tag fast wieder in den Gegenden von Cartagena, wo wir 4 Tage mit den ungestümmen Meerwellen zu streiten hatten. Unser Schiffkapitain, ein Holländer, fürchtete, es möchte noch ein stärkerer Sturm entstehen, und flüchtete sich bey Zeiten in den Seebusen von Darien, der uns zwischen 3 Inseln wider das stürmische Meer beschützte. Diese 3 Inseln machen ein Viereck, denn eine ist mit der andern durch eine weiße und in etwas feste Sandbank vereinigt, durch wel-

welche auf einer Seite so viel Raum gefunden wird, daß ein Schiff durchsegeln und zwischen denselben Anker werfen kann. Wir stiegen alle auf diese kleine Inseln. Sie sind zwar unbewohnet, doch voll von Citronenbäumen. Die Citronen sind nicht größer, als ein kleines Hünerey, leisten aber den nämlichen Dienst, als die großen. An dem Ufer herum stehen viele Cocosnußbäume, die so groß werden, als unsere Weidenbäume bey den Bächen. Wo der Stamm ein Ende hat, ist ein dicker Knopf, aus welchem die Aeste wie ein Busch herauswachsen, deren Länge von 3 bis 4 Ellen ist. Aus den Aesten, die sehr weich und saftig, wachsen die Blätter heraus, die 2 Daumen breit, und 3 biß 4 Spannen lang sind. Die Cocosnüße wachsen unter den Aesten auch aus dem nämlichen Knopfe heraus, und haben aussen eine grüne dicke Schälfe, so, daß sie einem grünen Kürbisse gleichen. Diese wird mit einem starken Meßer, oder mit einem kleinen Beile von der Cocosnuß abgeschälet, die Nuß aber, die in der Mitte sich befindet, hat eine harte bräunliche Schaale, die so groß, als ein großes Gänsey ist. Oben hat sie 3 Löchlein, die mit einem kleinen Häutchen zugewachsen sind, welche man mit der Spitze des Meßers eröfnet, und so das Cocoswaßer aus der Nuß heraus trinket. Es hat den Geschmack und die Farbe einer Mandelmilch Nachmals wird oben die Nuß aufgemacht, und das innere, so inwendig

gleich

gleich dem weisen eines hartgesottenen Eyes an der Schaale herum hanget, heraus genommen, welches den Geschmack der Mandelkerne hat. Die äuseren braunen Cocosschaalen werden schön ausgearbeitet, poliret, und man macht aus denselben die schönsten mit Gold oder Silber eingefaßten Tasen, aus welchen man hier zu Lande den Chocolate trinket.

Nebst diesen 3 Inseln ist dieser Meerbusen von Darien mit mehr als 300 andern kleinen besähet, die gleichermassen unbewohnet, aber mit vielen Citronen- und Cocosbäumen gezieret sind. Bey den Ufern dieser Inseln sind an den Bäumen viele kleine Nachen angebunden, die den wilden Indianern des festen Landes von Darien, welche zu Zeiten auf solche kommen, zu ihrem Fischfange dienen. Dieser Meerbusen von Darien wird auf Indianisch Uraba genannt, wegen des großen Flusses Darien oder Uraba, der sich allda in das Meer ergiesset, und sowohl dem Meerbusen, als der umliegenden festen Landschaft den Namen ertheilet, welche von sehr wilden und grausamen Indianern, die den spanischen Namen weder hören, noch wissen wollen, bewohnet wird, daher wir uns auch nicht unterstanden haben, in ihren Seehafen einzufahren, obgleich der König von Spanien ihnen jährlich vieles Geld bezahlet, damit sie den Spaniern, die in der Noth allda Anker werfen, mit Liebe und Freundschaft die nothwendige

wendige Lebensmittel mittheilen sollen. Diese 3 Tage über, die wir zwischen diesen Inseln zubrachten, füllten wir unser Schiff mit Citronen und Cocosnüssen an. Das Wasser, so auf den weißen Sandbänken kaum anderthalbe Spannen hat, ist voller Fische, die sie Rayas *) nennen. Wir fiengen von solchen diese drey Tage hindurch mehr als 300. Der Fisch ist rund, wie ein großer Teller, aber nicht dicker, als ein Halbfisch oder Plateis. Der Schwanz ist schier 3 Spannen lang, in dessen Mitte wächset ein Pfeil eine halbe Spanne lang, der hart wie ein Fischbein ist, heraus. Mit diesem Pfeile, wenn auf ihn getretten wird, schlägt er in den Fuß, der so gleich aufschwillt, und der ganze Leib wird tödlich vergiftet. Das Gegenmittel ist, wenn ein Pfeil von diesen Fischen gleich mit Feuer angebrannt, und der Geruch von dem Verwundeten durch die Nase in den Kopf hinauf gezogen wird, wie solches uns der Schiffkapitain, und andere glaubwürdige Leute versichert haben, die es entweder selbst an sich gebraucht, oder von andern in solchen Umständen brauchen sahen. Diese Fische liegen ganz still in dem Wasser auf dem weisen Sande ohne fort zu schwimmen, wenn auch mit dem Fuße auf sie getretten wird, und da sie oben auf dem

*) Pastinaca marina prima *Rondeletii*. Raia pastinaca *Linn.* Der Pfeilschwanz. M.

dem Rücken schwarzbraun sind, werden sie in dem Wasser auf dem weisen Sande schon von ferne gesehen. Man fänget sie also: Es werden von starkem Holze dicke Stecken auf den Inseln abgehauen, die man unten spitzig macht. Einer sticht damit den Fisch auf den Rücken, und heftet ihn in dem Wasser auf den Sand an, wo unterdessen der andere mit einem kleinen Beile den Schwanz abhauet. Sie sind viel besser zu essen, als die Halbfische oder Plateise.

Den 27sten Jänner, nach dem sich die Wuth des stürmischen Meers gelegt, und ein günstiger Wind zu blasen anfieng, hoben wir die Anker, und kamen gegen 4 Uhr Abends das zweytemal bis an den Eingang des Seehafens von Portobello, wo zween hohe Felsen gleich zwo Säulen aus dem Meere hervorragen. Bey dem Eingange erblickten wir von ferne ein großes englisches Kriegsschiff, welches allda mit verbottenen Kaufmannswaaren vor Anker lag. Die Engländer, welche vermeinten, unser Schiff wäre ein spanisches Wachtschiff, die in diesen Gegenden beständig herum streiffen, fremde Schiffe mit verbottenen Kaufmannswaaren hinwegzunehmen, lößten alsobald ein Stuck, um zu wissen, ob wir Freunde oder Feinde wären; allein unser Schiffkapitain ließ mit aller Geschwindigkeit, weil wir zu antworten keine Stücke hatten, seinen kleinen Nachen aussetzen, auf welchem er einige von seinen Leu-

ten

ten zu dem englischen Kriegsschiffe überschickte, welches das Zeichen war, daß wir Freunde wären. Sie löschten alsobald ihre Lunten aus, die sie schon in Bereitschaft hatten, ihre Stücke mit Kugeln gegen uns los zu brennen. Wir fuhren ohne Gefahr in den Hafen, und warfen den Anker gleich bey dem englischen Kriegsschiffe, wo wir mit einer schönen Musik von Querflöten und Waldhörnern sehr höflich empfangen wurden.

Den 29sten Jänner wurden wir von dem spanischen Hauptmanne des Seehafens früh morgens um 8 Uhr in kleinen Nachen in die Stadt Portobello übergesetzt. Er empfieng uns in dem Hause, so schon für uns zubereitet war, mit aller Höflichkeit. Die Stadt liegt an einem Flusse zwischen etlichen hohen Bergen, die den Seehafen mit einer sehr angenehmen Reihe der Bäume umgeben. Die Häuser sind aus Holz gebauet, sie haben wegen vielen Regenwetters auswendig eine sehr dunkle Farbe. Den größten Theil der Stadt machet eine lange Gasse aus, die aber durch 19 Quergassen durchschnitten wird. Sie hat 2 große ins Viereck geführte Märkte, wo die Kaufleute von Europa und von America zu Meßzeiten ihre Kaufmannswaaren haben. Die Pfarkirche ist wie ein Canonicatsstift, und wird von Weltpriestern, die alle als Mulatos und Sambos braune Gesichter haben, versehen. Es ist auch hier ein Kloster der Väter de la Merced de los Captivos, und ein

Spital der barmherzigen Brüder für die Kranken. Beyde Klöster sind aber zu dieser Zeit so arm, daß die Geistlichen ihr Essen gemeiniglich in der Stadt suchen müssen. Die Vorstadt so allein von den schwarzen Familien, die ihre Freyheit und eigenen Güter besitzen, bewohnet, und daher Guinea genennet wird, machet die Stadt selbst groß und ansehnlich. Die Aussicht des Seehafens ist vortreflich. Die Natur hat ihn mit einer solchen Menge der schönsten hohen Bäume, mit einem solchen Ueberflusse der besten Früchte, mit so viel Bergen mit wohlriechenden Blumen und Kräutern, gebildet, daß er billig den Namen Portobello, oder der schöne Seehafen von den Ausländern verdienet hat. Bey dem Eingang ist ein festes Castel, so Todo Fierro genannt wird. Besser hinauf sind noch 2 andere, von welchen das Fort Gloria oberhalb, und das Fort des heiligen Hieronymus unterhalb der Stadt liegt. In der Stadt präsidirt ein spanischer Generallieutenant. Es wurde ehedessen allda jährlich ein Jahrmarkt gehalten, welchen man wegen der großen Menge des Silbers und Golds, so allda zu sehen war, für den reichsten in der Welt schätzte. Es liegt bey Portobello ein sehr hoher Berg, den sie Monte Capiro nennen. Dieser dienet den Einwohnern statt eines Barometers, der ihnen das Wetter vorhersagt. Der Berg verhüllet schier beständig seine Spitze unter einer Wolke, und

wenn

wenn er solche nur eine Minute lang über den Wolken sehen läst, zeiget er ein schönes Wetter an; wenn aber die Wolken bis an die Mitte des Bergs hinunter sinken, zeiget es an, daß sich in kurzer Zeit ein Donnerwetter erheben werde. Die Beschaffenheit der Luft dieser Gegend ist sehr ungesund. Die Schwangere leiden gemeiniglich in der Geburt an ihrem Leben Gefahr, daher sich die reichern bey annahender Niederkunft nach Panama bringen lassen. Die Sonne ist da das ganze Jahr sehr hitzig, die Luft allezeit warm und feucht, die umliegenden Berge und Wälder sind so dick verwachsen, daß sie mehrmalen den Reisenden den Weg versperren; sie wimmeln von Vögeln, Affen, Waldteufeln, Tiegerthieren und wilden Schweinen.

Den 3ten Febr. segelten wir von Portobello mit dem nämlichen Schiffe nach dem Fluße Chagre, und warfen am folgenden Tage in dem Eingange des Flußes an dem Fuße des Castels, Anker. Es ist sehr fest, und stehet auf einem jähen Felsen, der auf einer Seite mit dem Fluße, auf der andern mit dem Meere umgeben ist, und auf der dritten Seite mit dem festen Lande zusammenhänget, wo auch nahe an dem Castel ein großes Dorf gleiches Namens ist, in dem der Hauptmann des Schlosses wohnet. Hier fängt die Landenge von Panama an, welche 80 spanische Meilen, oder Stunden lang, und zwischen dem Mar del Nord und dem Mar del Zur,

Nord- und Südamerica aneinander hängt. Der Fluß Chagre scheidet die Gränzen von beyden. Er ist so groß, als unser Mayn, hat seinen Ursprung nahe bey Panama, und fällt bey dem Castel de Chagre in das Nordmeer. Auf diesem werden die Kaufmannswaaren von einem Meere ins andere in großen Nachen gebracht, welche sie Chatas nennen, die nur aus einem einzigen dicken ausgehöhlten Baume gemacht sind. Den 5ten Febr. setzten wir unsere Reise auf einem solchen großen Nachen den Fluß hinauf fort, der oben gleich einem Dache mit indianischen Rohren, um uns so wohl wider die Sonnenhitze, als Platzregen zu schützen, bedeckt war, und von 12 ganz nackenden Schwarzen, die nur ein weisses Tüchlein über die Scham gegürtet hatten, gerudert wurde, nebst einem andern, der das Steuerruder führte. Auf beyden Seiten des Flusses sind viele Crocodille, welche die Indianer Caymanes nennen, daher auch dieser Fluß Rio de Lagartos heißt. Sie gehen aus dem Flusse bey Sonnenschein auf das Ufer und scharren ihre Eyer in den Sand ein, damit die Sonne solche ausbrüte. Sie sind etwas länger, als 3 Ellen, und fast so dicke, als ein Ochs. Es ist die größte Lebensgefahr dabey, über einen solchen Fluß, wo Crocodille sind, von einer Seite auf die andere zu schwimmen, oder zu waden, und doch thun solches die wilde Indianer, die aus aller Lebensgefahr nichts machen; fähret

man

man aber auf solchen Flüssen, so muß man ja keine Hand oder Arm von dem Nachen in das Wasser strecken; denn es ist allezeit zu fürchten, daß ein solches Thier sich unter dem Wasser in der Nähe befinde, nach dem Arme oder Hand schnappe, und solchen in einem Augenblicke auf einem Biß abreise. Die Indianer fangen die Crocodillen auf diese Art. Sie machen sich einen oben und unten zugespitzten Pfahl fast einer Ellen lang von starkem Holze. Beyde Spitzen überziehen sie mit Eisen, und binden in der Mitte einen starken langen Strick an, dessen Ende sie an einen Baum-Stamm am Ufer wohl befestigen. Den Pfahl nehmen sie in der Mitte in die Hand, und knien sich mit einem Fuße nahe an den Fluß, wenn nun der Crocodill unter dem Wasser den Menschen erblicket, kommt es geschwind auf ihn los, mit aufgespertem Rachen. Der Indianer steckt ihm alsdann den Pfahl hinein, und da er die Hand oder den Arm abbeissen will, spisset er sich oben und unten in den spitzigen Pfahl, der Indianer aber zieht geschwind seinen Arm heraus, und läuft eilends nach den Baum zurück, wo der Strick angebunden ist; der Crocodill hingegen, der sich in dem Rachen verwundet und gespisset vermerket, gehet in den Fluß, und versenket sich auf den Grund, biß er allda erstickt, worauf ihn das Wasser in die Höhe hebt; alsdann zieht ihn der Indianer an das Ufer, wo er ihm mit einem Beile den Kopf abhauet, welchen

er in die Erde vergräbt, damit er verfaule, um nachmals alle Zähne herausziehen zu können, die ein herrliches Mittel gegen Gift sind. Den Leib aber hauet er in Stücke, der ihm zu Hause zur Speise dienet. Der Fluß Chagre ist auf beyden Seiten mit dicken Wäldern umgeben, wo die schönsten Bäume des kostbarsten Holzes gefunden werden, unter welchen auch viele Marienbalsambäume sind. An vielen Oertern des Flusses sind die Wälder weit ausgehauen, wo sowohl die Schwarzen, als auch die Indianer ihre Gärten und Felder mit vielen Platanos und Papayasbäumen angelegt haben. Sie bauen auch allda viele Melonen, Sandilien ꝛc. wie auch viel indianisches Korn, so sie Mayz nennen, und nichts anders als unser türkisches oder welsches Korn ist, nebst Reiß. Die Ananas, die in Indien piñas heissen, wachsen im Ueberfluße in den Wäldern. Sie drücken aus denselben mehrmal nur den Saft heraus, der angenehm und gut zu trinken, aber sehr kühlend ist, deswegen man etwas Zimmet darauf streuet, um den Magen nicht zu verkälten, und in ein kaltes Fieber zu fallen. Die umliegenden grünen Berge und Wälder, die von unterschiedlichen schönen Vögeln und Thieren bewohnet werden, die dickbüschische Bäume, deren viele ihre grünen Aeste und Blätter biß in den Fluß herunter lassen, der angenehme Geruch der Blumen und wohlriechenden Kräuter ergötzen sowohl die Augen, als den Geruch der

Fah-

Fahrenden über die massen. Die wunderschönen Farben der Vögel, die Menge der Affen, deren viele ihre Junge auf dem Rücken von einem Baumaste zu dem andern tragen, und die lächerlichsten Stellungen, die sie auf den Bäumen machen, verkürzen den Reisenden die Zeit.

Nachdem wir nun den ganzen Tag unter so vielen angenehmen Schauspielen der Natur mit aller Ergötzung zubrachten, langten wir gegen Abend bey dem Castel von Atun an. Diese von Natur fest gemachte Citadelle liegt auf einer Anhöhe, wo auf einer Seite der Fluß Chagre vorbey fliesset, auf der andern der Fluß Atun, der sich unten bey dem Fuß der Anhöhe, auf welcher die Citadelle stehet, mit dem Flusse Chagre vereiniget, mithin wird von dem Castell aus, aller Paß beyder Flüße den Feinden versperret. Es halten allda einige spanische Soldaten Schildwacht, die ihre Nahrung die 3 Monate hindurch, die sie allda zubringen, von den Früchten der Wälder, und von dem Fleische der wilden Thiere und Vögel, die sie fangen oder schiessen, nehmen müssen. Wir blieben in der Citadelle über Nacht, und schliefen alle in der Wachtstube. Folgenden Tag bey anbrechender Morgenröthe, setzten wir unsere Reise weiter den Fluß hinauf fort, und langten gegen Abend bey einem indianischen Dorfe an, wo alles voller Schnaken war, welche uns die ganze Nacht wegen ihres überlästigen Sumsens

und Stechens, fast keinen Augenblick schlafen liessen. Wir hielten zwey Tage nach einander unser Nachtquartier unter dem freyen Himmel, wo wir einmal von einem Platzregen durchaus naß wurden. Als wir zu Mittagszeit auf dem Ufer das Mittagmahl einnahmen, beschäftigten sich unsere schwarzen Schiffleute in den Löchern des Ufers Iguanas *) zu fangen. Diese Amphibien sind mit dem Schwanze etwas länger, als eine Elle, (Vara) und haben, wie eine Eidechse, 4 kleine Füße. Ihr Leib aber ist so dick und rund, wie ein Arm. Ihr Fleisch ist überaus gut zu essen, und hat den Geschmack, wie junge Hüner, absonderlich wenn sie an einem Spiese gebraten werden. Den 12ten Febr als das Wasser des Flußes sehr seicht wurde, und der Nachen nicht weiter konnte fortgerudert werden, stiegen wir gegen Sonnen-Untergang an das Ufer, und giengen eine Viertelstunde zu Fuße bis an das Dorf Cruzes, wo wir von dem Pfarrer und Dorfhauptmanne in einem besondern großen Hause sehr liebreich in allem Ueberfluße mit indianischen Früchten, Essen und Trinken bewirthet wurden. Den 13ten bestiegen wir um 8 Uhr früh unsere Maulthiere, um unsern Weg nach Panama, so noch 8 Stunden entfernet war, zu Lande zu machen. Das Mittagmahl hielten wir 2 Stunden von der Stadt in einem Meyerhofe. Gegen Abend holten uns viele Herren

der

*) Ulloa, III B. IV Cap. S. 95. M.

der Stadt mit Kutschen ab, und brachten uns in das Jesuiter-Collegium, wo in der Kirche das Te Deum laudamus mit einer herrlichen Musik abgesungen wurde, welchem viel Volk der Stadt beywohnte Die Stadt Panama liegt auf der Erdenge dieses Namens im achten Grad, 57 Minuten, und 48½ Secunde Nordbreite, mithin von dem Aequator 8 Grad entfernt. Sie hat einen Präsidenten mit 6 Richtern, welche den Kaufleuten das Recht sprechen, wie auch einen Bischof. Sie ist zwar nicht gar groß, doch sehr wohl am Fuße eines hohen Berges erbauet. Die Mauern und Bollwerke sind noch regelmäßig, und haben zu ihrer Beschützung viel großes Geschütze. Die Gassen sind breit, und gerade geführet, die Häuser sind geräumig, und 2 Stockwerke hoch von Holz aufgebauet. Die Vorstadt, welche sehr bevölkert ist, macht die Stadt noch einmal so groß. Den Hafen, der in der Südsee oder in dem friedsamen Meere liegt, umgeben etliche kleine Inseln, so die Perleninseln genennet werden. Die Einwohner sind mehrentheils reiche Kaufleute; die Luft aber ist sehr dick und ungesund, doch ist sie nicht so feucht, wie in Cartagena, und mindert in etwas die Sonnenstrahlen, wegen der Anhöhe, auf welcher die Stadt gebauet ist, absonderlich wenn der Wind von der Meerseite herbläset. Felder und Gärten sind sehr fruchtbar, und genießen einen beständigen Sommer.

In

In Panama, wurden wir wegen Mangel der Schiffe anderthalb Monate aufgehalten, bis wir endlich den 16ten März über das friedsame Meer, oder Mar del Zur, unsere Reise nach dem Königreiche Peru fortsetzten.

Den 1ten April traten wir in den Aequator ein. Den 3ten entdeckten wir die Berge von Quito, und da wir kaum solche erreichten, überfiel uns eine Meerstille, die drey Tage fortdauerte. Die Landschaft von Quito ist eine Provinz von Peru, und gränzet an Popayan, es haben allda die Spanier viele Colonien, die an allen sowohl europäischen, als indianischen Früchten einen Ueberfluß haben. Es wird auch hier das meiste Gold im ganzen Königreiche Peru gefunden. Ihre Hauptstadt gleiches Namens ist groß, schön, und nach neuer Art gebauet. Ob sie schon gerade unter der Linie liegt, so hat sie doch eine über die massen temperirte Luft, die den Einwohnern sowohl einen beständigen Frühling, als angenehmen Sommer macht. Sie hat einen Bischof, und eine Universität. Ihre Tuchmanufactur ist die berühmteste in ganz America, und könnten allda die Tücher noch feiner, als in Spanien gemacht werden; allein damit die Handelschaft mit Spanien nicht Schaden leide, dörfen sie aus Befehl des Königes kein anderes, als schlechtes Tuch, so den gemeinen Leuten dienlich ist, allhier verfertigen.

Den

Den 7ten April segelten wir mit günstigem Winde gegen die Silberinsel fort, die klein, kahl, und unbewohnt ist. Zu Nachts verspürten wir auf dem Meere eine Erderschütterung. Denn auf einmal fieng das Wasser an sich zu erheben, und das ganze Schiff wurde erschüttert. Dieses dauerte nur eine halbe Minute.

Den 9ten bis zum 12ten mußten wir wegen Mangel des Windes stille stehen. Um uns unterdessen die Zeit zu vertreiben, befahl der Schiffkapitain einen großen Hayen, (Tiburon) der sich diese Tage her allezeit bey unserem Schiffe aufhielt, zu fangen. Die Schiffleute machten sogleich eine grosse Schlinge von einem starken und langen Stricke, welche sie in das Meer senkten. Durch diese ließen sie einen andern langen Strick gehen, an dessen Ende ein großes Stück Fleisch angebunden war. Da nun der Tiburon das Fleisch, so oben auf dem Wasser schwam, erblickte, kam er eilends herbey, es zu erhaschen; allein ein Bootsknecht zog allezeit nach und nach den Strick mit dem Fleische zurück, und lockte ihn so lange, bis er ihn mit dem Kopfe und Floßen in der Schlinge hatte, die alsobald von den andern auf dem Schiffe zugezogen ward, wodurch der Tiburon gefangen blieb. Weil der Fisch noch grösser, länger und dicker, als eine wohl gemästete Kuh, und sich erschrecklich wehrte, mußten alle Schiffleute die Hand anlegen, um ihn auf das Schiff

zu

zu bringen. Der Schiffkapitain befahl an dem Orte alles auf die Seite zu räumen, wohin er sollte gezogen werden. Da nun der ungeheure Fisch in dem Schiffe zwischen den zween Mastbäumen mit den Stricken niedergelassen wurde, schlug er mit seinem Schwanze mit solcher Heftigkeit an einen Flaschenkeller, der aus Versehen unter der Bank stehen geblieben, und von starkem Eichenholze gemacht, auch mit doppelten eisernen Reifen um und um wohl beschlagen gewesen, daß derselbe mit allen Flaschen, in welchen Rosoli war, in mehr als 60 Stücke zerschmettert wurde. Nachdem nun die Schiffleute mit einer andern Schlinge auch den Schwanz gefangen hatten, banden sie ihn fest bey dem Mastbaume an, und da sich also der Tiburon nicht mehr wehren konnte, hieben sie ihm mit einem Beile den Kopf entzwey, und öfneten den Bauch, in welchem sie 12 lebendige Junge, deren ein jedes mehr als 15 bis 16 Pfund schwer war, fanden. Diese junge Tiburonen, so die Spanier Cazonzillos nennen, und sehr gut zu essen sind, wurden von unserm Koche alsobald geöfnet, und uns zum Essen zubereitet. Der große Tiburon aber wurde in das Meer geworfen *).

Den

*) Ulloa, der sie Taburonen nennet, da sie doch allemal Tiburones im Spanischen heißen, erzählet (II Abth. III B. VI Cap. S. 606) eine höchst sonderbare Sache

Den 13ten April warfen wir bey dem Vorgebirge der heiligen Helena den Anker, und schickten unsern kleinen Nachen mit etlichen Bootsknechten an das Land, uns Lebensmittel einzukaufen. Von dem Ufer her näherten sich unserem Schiffe 3 Indianer auf drey groſſen Bäumen, die wie ein Floß zusammen gebunden waren. Diese Gelegenheit auf das Land zu steigen, ergriefen zween der Unsrigen, um den Obern der Jesuiten, mit welchem sie in Deutschlande wohl bekannt waren, in der Stadt Guayaquil heimzusuchen, die nicht weit entfernet war. Sie langten auch glücklich noch selbigen Tag allda an, und hielten sich etliche Tage bey ihrem Landsmanne auf, der ihnen alle Ehre und Liebe erwieß. Nach abgestattetem Besuche bestiegen sie ein anderes Schiff, uns in Payta einzuholen; allein der widrige Wind, und viele Meersstille, gaben ihnen Anlaß, das zweytemal das Land zu besteigen, und ihre Reise zu Fuß nach dem Flecken Colan zu machen. Die Bootsknechte, welche sie von dem Schiffe in dem kleinen Nachen an das Ufer gesetzt hat-

che von einem dieser Hayen. Da man ihm den Bauch aufgeschnitten und Herz und Lunge herausgenommen hatte: so fuhr er wiederum in das Wasser. Es war gleich damals eine Windstille; und man konnte daher über eine Viertelstunde lang sehen, wie er immer in der Gegend des Schiffes herumschwamm, bis man ihn aus dem Gesichte verlor. M.

hatten, zeigten ihnen zwar den geraden Weg, allein nach etlichen Stunden verfehlten sie denselben, so, daß sie drey Tage in der Einöde ohne Speise und Trank herumirrten, und unter dem freyen Himmel ihre Nachtruhe auf dem Sande nehmen mußten. Am folgenden Tage, als dem vierten ihrer mühseligen Reise, wurde einer von ihnen so schwach und matt, daß er keinen Schritt mehr in dem Sande fortsetzen konnte, und sich hinter einem Sandhügel niederlegte. Er band an einen Stecken ein weises Schnupftuch an, damit der andere, der Lebensmittel suchte, ihn wiederum antreffen möchte. Auf solche Weise verlies ihn sein Gefährte, der voll Angst und Betrübniß etliche Stunden in der Einöde herum lief, bis er endlich von ferne 3 Indianer zu Pferde erblickte. Diesen rief er aus vollem Halse, sie möchten sich doch um Gottes willen zu ihm nähern, und da diese vermerkten, daß er sich verirret haben müsse, ritten sie so gleich auf ihn zu. So bald sie sahen, daß er ein Priester sey, stiegen sie eilends von den Pferden ab, und kaum hörten sie, daß er mit seinem Reisegefährten den Weg nach Colan verfehlt habe, und schon drey Tage in dieser Einöde ohne Speise und Trank herum wandere, so fiengen sie schon an zu weinen, und labeten ihn mit Früchten. Zween von ihnen suchten alsobald den Hinterlassenen, den sie auch vermöge des ausgesteckten Zeichens, in der Einöde fanden. Sie

setzten

setzten ihn zu Pferde, und brachten ihn zu seinem Freunde, wo sie ihn gleicher massen mit Früchten erquickten. Nach diesem giengen sie zu Fuß, die zween Priester aber mußten ihre Pferde besteigen, auf welchen sie von ihnen mit aller Liebe nach Colan geführet wurden, wo sie ihnen Speise und Trank umsonst vorsetzten, und sie am folgenden Tage bis Payta begleiteten, von da sie der Gouverneur nach Piura zu uns abfahren ließ.

Ich kehre zu unserer Schiffreise zurück. Den 16ten April hoben wir den Anker, und brachten wegen widriger Winde, vom 17ten bis zu dem 22sten zu, mit großer Mühe das Vorgebirge der heiligen Helena zu umfahren. Den 23ten April, wurden wir glücklich fortgetrieben, und langten an dem berühmten Fluße Guayaquil an, an dessen Ufer auch die Stadt gleiches Namens liegt. Sie ist nicht sehr groß, doch ernähren sich die Einwohner durch den Handel mit Cacao, Leder, Unschlitt, Sassaparille, und wollenen Tüchern, welche Waaren theuer von den Ausländern allda eingekauft, und verführet werden. Bey dem Fluße werden die schönsten Bäume gefällt, deren viele jährlich zu dem Schiff- und Häuserbaue auf den Peruanischen Küsten gebraucht werden. Die Kriegs- und Kauffarteyschiffe, die in dem Mar del Zur dienen, werden allhier verfertiget. Dieser Meerbusen von Guayaquil erstreckt sich von dem Cabo de Santa Helena bis an das Cabo blan-

co, welches wir am 30 April gänzlich umfahren haben. Ob wir uns fast noch unter der Linie befanden, und zu Mittagszeit die Sonnenstralen gerade über dem Kopfe hatten, verspürten wir doch eine solche Kälte, daß wir uns diese Tage über mit unsern Winterkleidern bedecken mußten. Vom 1 bis zu dem 4 May hatten wir beständig widrige Winde, bis wir endlich mit grosser Mühe und Arbeit den erwünschten Seehafen von Payta erreichten, wo wir nach geworfenen Ankern an das Land stiegen, um unsere Reise zu Lande bis nach Lima zu machen. Wir alle logirten in der Wohnung des Gouverneurs, wo wir 3 Tage lang sehr prächtig und liebreich gastiret wurden. Die Stadt ist von den Spaniern erbauet, und bestehet nur in 80 Häusern, deren die meisten sehr schlecht sind. Sie hat außer der Pfarrkirche noch etliche andere Kapellen, nebst einem Kloster der Väter der Erlösung der Gefangenen. Ihre Bay ist groß und wird von einer kleinen Schanze bedecket. Allda werden alle Waaren, die nach Guatemala und Mexico gehen, ans Land gebracht.

Den 7ten May gegen 4 Uhr setzten wir unsere Reise auf Maulthieren fort, um folgenden Tag in Piura einzutreffen, welcher Ort 18 Stunden von Payta entlegen ist. Diese Stadt liegt in einer schönen Ebene auf sandigem Erdboden, wo nichts kann angebauet werden. Es wird aber den Einwohnern von den umliegenden Dorfschaften an Früchten

ten und andern Nothwendigkeiten zum Essen täglich in allem Ueberfluße Vorsehung gethan. Sie ist nicht sehr groß, hat aber schöne breite, gerade und lange Gassen. Die Häuser sind inwendig sehr reich ausgezieret. Von den Einwohnern sind die meisten reiche Kaufleute. Das Frauenzimmer ist, wie in andern Orten in ganz Peru, von einer ausnehmenden Schönheit. Die Stadt hat nur eine Pfarrkirche; aber der Herr Pfarrer hat jährlich 9 bis 10 tausend spanische Thaler Einkommens. Die Pfarreyen, welche jährlich 2 bis 3 tausend Thaler eintragen, werden hier zu Lande für gering angesehen; ob schon ein jeder spanischer Thaler so viel ausmacht, als ein Conventionsthaler. Die Patres von der Erlösung der Gefangenen, besitzen nahe ausser der Stadt ein Kloster, aber sowohl die Kirche, als das Kloster haben ein schlechtes Ansehen; hingegen Kloster und Kirche der Bethlehemiter, die alle Layen sind, und die Obsorge über das Spital der Kranken haben, sind sehr niedlich eingerichtet. Der Markt, wo die Indianerinnen täglich ihre Früchte und Waaren verkaufen, befindet sich in der Mitte der Stadt. Allhier stehet auch das königliche Richthaus, in welchem der Gouverneur wohnet; der königliche Schatzmeister, in dessen Behausung wir logirten, wohnet besonders. Wir ruheten von unserer Reise aus, und wurden prächtig bewirthet. Es waren allezeit 39 bis 40 Personen bey der Tafel, und täglich kam

vieles Volk der Stadt vor den Saal, wo wir asen, um die europäischen Geistlichen zu sehen. Ich gieng öfters in ein kleines Wäldchen von Baumwollenbäumen, welches nicht weit von der Stadt an dem Flusse lag, spazieren. Diese Bäume sind gleich unsern Zellernußstauden, die viele Nüße tragen, welche hier zu Lande so groß, als die Hünereyer wachsen. Wenn sie zeitig sind, eröfnen sie sich in zwey oder mehrere Theile, und bieten die Baumwolle, so in der Mitte ist, dem Erstkommenden dar. Die meisten Nüße haben die Wolle schneeweiß, einige aber bringen eine braune Wolle hervor, aus welcher die peruanischen Weibsleute die schönsten Hals- und Schnupftücher verfertigen.

Den 25sten May bestiegen wir abermal unsere Maulthiere, und setzten unsere Reise nach Sechura fort. Dieser Ort ist eine grosse Dorfschaft indianischer Familien, die ihre besondere Sprache *) reden, welche nirgends im ganzen Königreiche Peru gesprochen wird. Sie reden aber auch alle zugleich Spanisch, so, daß der Pfarrer nicht bemüsiget ist, auch ihre besondere Sprache, die sehr schwer auszusprechen, zu erlernen. Sie haben mit eigenen Händen in ihrem Dorfe, eine grosse und schöne Kirche von Backsteinen erbauet, die auch in einer Stadt eine Zierde seyn könnte, weil sie nebst dem mittlern schön

*) Ulloa, S. 363. M.

schön gewölbten Gange noch zween andere gewölbte Nebengänge hat, die mit den schönsten Säulen unterstützet sind. So wohl bey dem verdeckten Eingange, als auf beyden Seiten, hat sie drey große wohl gemachte Thüren, die mit prächtigen Portalen prangen. In der Mitte ist eine Cuppola, und bey dem Haupteingange zween schöne hohe Thürme, die von europäischen Bauleuten nicht beßer könnten verfertiget werden. Der höfliche Herr Pfarrer schickte uns gleich nach unserer Ankunft in unser Quartier viel weißes Brod, 12 Hüner, 2 Lämmer nebst vielen Eyern und Früchten, für welches Geschenk wir ihm persönlich Dank abstatteten, und alles auf seine Gesundheit verzehrten.

Den 29sten May traten wir gegen 6 Uhr Abends die Reise über die Einöde von Sechura an. Sie ist auf den Küsten von Peru die berühmteste, größte, und für Reisende die beschwerlichste und gefährlichste, und hat in der Länge 40, in dem Umkreise aber mehr als 100 Stunden. Alles ist Sand, und der Wind, so allezeit hier sehr stark bläset, formiret um und um nichts anders als Berge und Thäler von Sandbänken, in welchen man, wenn man sich verirret, wie in Deutschlande in Windwehen von Schnee, mit samt dem Maulthiere kann begraben werden, ohne Hülfe oder Rettung finden zu können. Man siehet in dieser so weitschichtigen Gegend weder Gras noch Bäume, sondern hie und

dort einige kleine Dornbüsche, deren dürre Aeste den Reisenden zum Kochfeuer dienen müssen. Flüsse, Bächlein, und Wasserquellen, sind nirgends zu finden. Reisende müssen sich zuvor mit Wasser, Eßwaaren und Futter, sowohl für die Maulthiere, als für sich, auf besondern Eseln, die man um seine Bezahlung von den nächst liegenden Dorfschaften mit sich führet, versehen. Weder Vögel noch andere Thiere sind in dieser ganzen Gegend anzutreffen, als allein an jenen Oertern, wo man zuweilen nahe an das Meerufer kommt, da man etliche Meervögel, die sich von Fischen nähren, erblicket. Der beständige starke Wind verwehet fast stündlich alle gebahnte Wege, so, daß man nicht weis, wohin man ziehen müsse, daher die Indianer, welche die Reisende begleiten, und die Wege als Erfahrne fast auswendig wissen, und unter die Reisenden hie und dort ausgetheilet sind, beständig, absonderlich zur Nachtszeit rufen und schreyen, ob sie alle beysammen, und keiner von der Gesellschaft fehle? Sowohl der Wind, der den Sand in das Gesicht und in die Augen wehet, als die hitzige Sonnenstralen, die gerade über dem Kopfe scheinen, machen die Reise höchst beschwerlich und überlästig. Die Nachtruhe nimmt man einige Stunden lang bekleidet, auf dem sanften Sande, und mehrmalen wünschte ich und andere, es möchte uns doch noch etliche Stunden die Ruhe auf unsern Sandbetten gestat-

tet werden; allein umsonst. Man mußte schon um Mitternacht die Reise fortsetzen. Diesen so beschwerlichen Marsch haben wir innerhalb zwo Nächten und einem ganzen Tage, ohne 6 oder 7 Stunden ausgeruhet zu haben, gemacht, bis wir endlich am dritten Tage bey anbrechender Morgenröthe wiederum Wälder und Thäler, die mit Grase und Früchten prangten, erblickten. Gegen 7 Uhr früh kamen uns mehrere Indianer von dem Orte, wo wir hin wollten, zu Pferde entgegen, die von dem Herrn Pfarrer des Orts, der schon von unserer Ankunft Nachricht hatte, abgeschickt waren, uns zu begleiten. Gegen 8 Uhr langten wir in den Flecken Morrope an, wo uns ein Jesuiterbruder, der über einen 12 Stunden weit entlegenen Meyerhof die Aufsicht hatte, aus Befehl des Provinzials sehr stattlich bewirthete. Es wurde bey Tische von einem Indianer die Harfe geschlagen, welches Instrument hier zu Lande so angenehm gespielet wird, daß, ich mich nicht erinnere, dergleichen in Deutschlande gehöret zu haben. Noch selbigen Tag gegen 5 Uhr Abends, setzten wir unsere Reise fort nach Lambayeque, welcher Marktflecken nur 2 Stunden von Morrope liegt, und sowohl von Spaniern als Indianern bewohnet wird. Hier sind wir 2 Tage von dem Herrn Pfarrer sehr prächtig, gleich wie in der Stadt Piura, mit aller Liebe und Höflichkeit bewirthet worden. Nicht weit von diesem Flecken

liegen sehr hohe Berge, die das Tyroler Gebirge weit übertreffen. In diesen Gegenden halten sich viele wilde Schweine auf, die oben am Rücken eine nabelförmige offene Drüse *) haben. Ihr Fleisch ist über die massen gut zu essen.

Nach verflossenen zwey Tagen reiseten wir von hier nach dem Flecken Monsefu, wo wir zum andern male von dem nämlichen Jesuiterbruder in dem Hause des Pfarrers gastiret wurden. Am folgenden Tage

*) Viele Reisende haben dieses Loch oben im Kreuze, aus welchem ein stinkendes eiterichtes Wasser läuft, irrig für einen Nabel angesehen. Es ist Sus Tajàcu *Linn.* Sus ecaudatus, folliculum ichorosum in dorso gerens. *Briss.* quad. 77. Das Biesamschwein, oder besser, das Eiterschwein. Es ist America allein eigen, und die einzige Schweinsgattung. Die Indianer nennen es Paquiras, daher der Name Pecary entstanden, die ihm englische Seefahrer gaben. Mexicanisch heißt es Quauhtla coymatl. Es ist ein Todfeind des Jaguars, oder americanischen Leopards, und die größten Hunde fürchten sich, es anzufallen. Wenn es verwundet ist, so stürmet es wüthend auf den Jäger los. Es lebt von Früchten und Wurzeln, Kröten, Schlangen von allen Gattungen, die es mit den Vorderfüßen hält, und geschickt den Balg abzieht. Wenn das Fleisch eßbar seyn soll, so muß sogleich die stinkende Rückendrüse herausgeschnitten werden, so bald das Thier erlegt ist. *Pennant's* Syn. of Quadr. p. 72. M.

Tage traten wir in die zweyte Peruanische Einöde, ein, die zwar auch voll Sandberge ist, aber nicht mehr als 14 Stunden in der Länge, in dem Umkreiße hingegen kaum 40 hat. So wohl hier als an andern Orten sahen wir auf den Anhöhen viele alte indianische Grabstätten, wo alles voller Todtenbeine und Hirnschädel lag. Wir erblickten auch mehrmalen auf den Bergen hohe Mauern, die sich öfters in die Länge auf 5 bis 6 Stunden erstreckten, hinter welchen die Indianer sich wider ihre Feinde beschützten. Man weis die starken Kriege, die sie ehedessen geführet haben, aus den Wegen und Heiden, die hier und dort mit vielen Todtenköpfen und Knochen zuweilen eine halbe Stunde weit besäet waren. Nach vollbrachter Nacht unter dem freyen Himmel auf dem Sande, langten wir am folgenden Tage in der Dorfschaft des heiligen Peters an, über dessen indianische Einwohner, die Herren Augustiner in geistlichen Verrichtungen die Obsorge tragen, in deren Wohnung wir die Nachtruhe nahmen. Von dannen machten wir uns frühzeitig auf, und kamen in ein anderes indianisches Dorf Payjan genannt. Hier trafen wir ein altes indianisches Schloß an, an welchem wir mit Verwunderung sahen, daß auch die alten Einwohner dieses Königreichs gute Festungen zu bauen wußten. Den andern Tag kamen wir in Chiklin an. Dieser Ort ist ein Meyerhof oder Rittergut eines reichen indianischen

nischen Grafen von spanischem Geblüte, der uns in Gesellschaft des Herrn Pater Rectors von Truxillo eine Viertelstunde vor dem Orte mit größter Höflichkeit empfieng und zween Tage in seiner Wohnung gräflich gastirte. So wohl hier, als an andern Orten, die wir durchreiseten, ist alles voll wilder Tauben, deren viererley Gattungen sind. Einige sind so groß, wie unsere Ringeltauben, und werden Torcassas genannt; die andern sind völlig an Farbe und Grösse unsern wilden Tauben gleich, welche die Indianer Gugulies nennen; die dritte Art hat auf den Flügeln drey überaus schön vergoldete Federn; die letztern sind nicht grösser, als unsere Lerchen, und haben sowohl auf dem Rücken, als auf den Flügeln und Schwanze, den sie beständig, wie unsere Bachstelzen, bewegen, viele schwarze oder graue Tupfen. Die Heiden sind voll Geyer von unterschiedlichen Arten, deren einige ich nicht weit von mir sitzen gesehen habe, die so groß, als ein wälscher Hahn waren. Die Menge der schönsten Vögel, deren doch kein einziger unsern europäischen gleichet, halte ich für unnöthig, zu beschreiben; nur von dreyen sehr kleinen will ich eine kurze Meldung thun, die mir in diesen Gegenden über die massen gefallen haben. Der eine, so von den Spaniern Putilla genennet wird, ist so groß, als ein Fink. Dieser singet nicht. Die Federn des ganzen Leibes sind hoch carmesinroth. Die Flügel und

das

das Schwänzlein nebst einem Flecken auf dem Köpfchen sind kohlschwarz. Der andere Vogel heißt Gilgero, und ist nicht grösser als ein Zeißlein. Er ist ganz schwarz, das Schwänzgen, und die zwey Flügelein sind gelb. Sein Gesang ist überaus angenehm zu hören, und viel feiner, als der Gesang der Canarienvögel. Sie können in den Zimmern in keinem Käfige aufbehalten werden, weil sie alsdann nicht singen, sondern in kurzer Zeit vor Melancholie sterben. Das dritte Vögelchen Quindo, in spanischer Sprache Picaflor oder Blumenhacker, ist das schönste. Es ist nicht so groß als ein Zaunschlieferlein. Seine grünen Federn haben hellblaue Tüpfelchen, mit Goldfarbe vermischet. Sein Schnäbelchen ist sehr zart, länglicht und dünn, mit welchem es von den Blumen, da es von einer zu der andern flieget, den Saft flatternd, und mit den Flügeln beständig wehend, aussauget, der ihm allein zu seiner Nahrung dienet. Das Nestlein, so es bauet, seine Jungen auszubrüten, ist ganz klein, und vom feinsten Grase gemacht. Die Eyerlein sind kaum so groß, als eine kleine Erbse.

Den 7ten Junius giengen wir Abends um 6 Uhr in die Stadt Truxillo ein, wo wir 7 Tage von unserer Reise in dem Jesuiterhause ausruheten, welches zwar nicht groß, aber schön, und mit einem großen Garten von vielen Früchten und Blumen erbauet ist. Diese Stadt ist von mittelmäßiger Größe,

liegt

liegt in dem 8 Grad, 6 Minuten, 3 Secunden der Südbreite in der Provinz Honduras in Südamerica, in dem berühmten Thale Chimo, in einer sehr angenehmen und fruchtbaren Gegend, und hat den besten Seehafen in Honduras, der an einer eine Stunde von der Stadt entlegenen indianischen Dorfschaft sich befindet, und stark von den Kaufleuten besuchet wird. Sie hat einen Bischof, der unter dem Erzbischofe von Lima stehet, welcher Stadt sie so wohl in Ansehung der Gassen und Gebäude, als in der Lebensart gänzlich gleichet, deswegen sie auch das kleine Lima genennet wird. Hier aß ich die 7 Tage meines Aufenthalts die besten indianischen Früchte. Denn nichts von den Melonen, Sandilien, und andern Früchten, die sowohl in Spanien, als in Deutschlande gefunden werden, zu wiederholen, von welchen ich schon bey Cartagena und Chagre geschrieben habe, will ich hier die besondern Früchte anführen, welche in diesem peruanischen Königreiche allein, und nicht anderswo hervorgebracht werden. Die erste Frucht ist die Chirimoya, welche billig die Königin aller Früchte des Erdkreises zu nennen ist. Ihre Grösse ist unterschiedlich: einige sind so groß, als ein kleiner Apfel, andere noch grösser, die größte aber wie ein Kindskopf. Die äußere Schälfe bleibt allezeit grün, wenn auch die Frucht schon zeitig ist, und hat aussenherum etliche Höckerchen, die weich und glatt

sind.

sind. Sie wächset unten bey dem Stiele gleich einem Apfel rund, von dannen sie sich oval hinauf spitzet. Wenn man sie essen will, wird sie mit einem Messer in der Mitte gleich einem großen Apfel oder Birne getheilet; und ist sie von den grössern, so machet man so viele Theile, als man will. Inwendig gleichet sie einer schneeweisen frischen Butter mit einigen schwarzen Kernen vermischt, wie unsere schwarze Bohnen, welche wieder an jenen Orten gesteckt werden, wo man mehrere Bäume fortpflanzen will. Sie ist sehr kühlend, daher man solche früh Morgens und Abends vor dem Chocolatetrinken nimmt, der ihren kühlenden Saft in etwas mäßiget. Der Geschmack ist über die massen angenehm, als wenn er von dem besten Gewürze und Spezereyen herkäme. Die Blüthe ist weiß, etwas mit rother Farbe vermischt, und hat noch einen stärkern und angenehmern Geruch, als die Citronen- und Pomeranzenblüthe. Die Wäscherinnen legen in die Hemden einige von dieser Blüthe, deren angenehmer Geruch die ganze Woche hindurch verspüret wird. Der Baum ist dickbüschig, und wächset nicht höher, als unsere große Zwetschenbäume, machet aber mehr Schatten, als diese.

Die

Die andere Frucht ist die Polta, spanisch aguacate, deren Stamm sehr hoch wächset, und unsern hohen und großen Birnbäumen ähnlich ist. Die Frucht hat die Gestalt einer mittelmäßigen Birne, ist aber ohne Schälfen, und hat nur eine grüne Rinde, die einem weichen und grüngefärbten Leder gleichet, daher sie nicht geschälet wird, sondern mit einem Federmesser zertheilet werden muß. Das Mark hat in der Mitte einen großen und starken herzförmigen Kern. Wenn man es essen will, muß es zuvor mit etwas Salz bestreuet werden, denn sonst wäre die Frucht widerwärtig zu essen. Sie ist sehr gesund und nahrhaft, ob sie schon den Europäern anfänglich nicht wohl schmecken will; wenn sie aber ihre Güte etlichmale gekostet haben, lassen sie alle andere Früchte stehen, und wollen sich nur an die Polta halten. Man machet auch hier zu Lande aus diesem Marke einen Salat mit Salz, Essig, und Baumöle, welches überaus gut, gesund, und angenehm zu essen ist.

Die dritte Frucht ist die Granadilla, welche eyförmig ist. Die Rinde ist wie ein gesprekeltes Ey, die auch oben, wie ein weich gesottenes Ey, eröffnet wird, um das inwendige, so sehr gut zu essen ist, heraus zu schlurfen. Der Saft ist mit vielen kleinen Körnern, gleich kleinen Linsen vermischet, die nebst dem Safte mit den Zähnen zerquetschet werden. Diese Frucht stärket das Herz über

die

die massen, so, daß sie auch den Kranken zu essen gestattet wird. Sie wächset nicht an einem Baume, sondern an einer Staude, die sich an die andern Bäume, wie der Epheu, herum schlinget, und bis auf die Spitze hinauf wächset.

Die vierte und letzte Frucht ist die Ananas, die man in America Piña nennet. Sie ist bey nahe wie ein Tannzapfe gebildet, doch zugleich mit weichen und saftigen Schuppen begabet. Sie ist so groß, als eine Melone, und hat oben einen Strauß von kleinen Blättern, der anfänglich, wie Zinober, feuerroth, nachmals aber bleicher wird. Dieser Strauß wird von der Frucht abgenommen, und fortgepflanzet. Die ganze Frucht kommt am Geschmacke den mit unterschiedlichem Gewürze und Specereyen vermischten Erdbeeren sehr nahe, und gibt einen höchst angenehmen Geruch von sich. Die Staude, auf welcher sie wächset, hat lange breite Blätter, die voll Spitzen sind. Die Americaner machen aus dieser Frucht einen Most, der die Geister stärket, und das ganze Gemüth erfreuet, wie ich solches an mir selbst mehrmalen erfahren habe; doch muß man sich wohl in obacht nehmen, nicht zu viel zu trinken, weil dieser Most sehr kühlend ist, mithin der Magen leichtlich verkältet, und ein kaltes Fieber verursachet werden kann.

Den

Den 15ten Jun. langten wir, nach zurückgelegten zwoen indianischen Dorfschaften Moch und Biru bey dem Flusse Santa an. Ueber diesen setzten wir auf sehr hohen mit langen Beinen versehenen Pferden, die Chimbodores *) genennet, und in diesen Gegenden zu diesem Ende abgerichtet werden. Ein Indianer ritt vor, um uns den Weg durch den Strom zu zeigen, welchem wir, und zwar einer nach dem andern, folgten. Unsere Waaren wurden auf einem Flosse, das nicht aus zusammgehängten Bäumen, sondern aus vielen großen an starken Stricken gleich den Rosenkränzen dick aneinander gedruckten Kürbisen gemacht war, auf die andere Seite gebracht. Diesen Kürbisfloß ziehen die Indianer schwimmend mit Stricken an dem Halse über den Fluß. Sowohl auf beyden Seiten, als hinten schwimmen auch noch andere Indianer, um den Floß über den Strom fortzuschieben, und forttreiben zu helfen. Auf diesem müssen sowohl Leute, als Waaren über den Fluß gesetzt werden, in denen Monaten, wo er mit vielem Wasser angeschwollen, sich weit in das Land ergiesset. Gleich auf der andern Seite befindet sich ein indianisches Dorf gleiches Namens, wo wir in dem Hause des Pfarrers zween Tage von einem Priester unserer Gesellschaft, der die Ob-

*) Dieses Wort kommt vermuthlich vom portugesischen Chimbéo her, das so viel als Rocim, einen Klepper, bedeutet. M.

Obsorge über einen etliche Meilen von dem Orte entlegenen Meyerhof hatte, wohl bewirthet wurden. Die Indianer ergötzten uns diese Tage über mit einem lustigen Fischfange an dem Ufer des Meeres, da sie ein langes Netz, welches sie auf kleinen von Rohr gemachten Nachen etliche 40 Schritte in das Meer hinein zogen, bis auf den Grund versenkten, und solches nach und nach wieder an das Ufer mit vielen sowohl kleinen als großen Fischen zogen, von welchen sie die besten für uns aussuchten.

Von da reiseten wir in dem angenehmen Thale von Guaca Tambo fort, wo uns zween andere Jesuiten empfiengen, und versorgten. Nach zurückgelegtem annehmlichen Thale, durchreiseten wir drey große Dorfschaften, Guarmey, Casma, und Culébras genannt, und langten bey dem Flusse Barranca an, über welchen wir nur auf unsern Maulthieren setzten, weil er zur selbigen Zeit nicht stark angeschwollen war. Dieser Fluß ist noch gefährlicher überzusetzen, als der Fluß Santa. Denn er ist voll glatter Steine, auf welchen sowohl die Maulthiere, als Pferde beständig rutschen, und den Reuter leicht in den Strom, der sehr schnell und reisend läuft, stürzen können, ohne mehr gerettet zu werden, indem das Meer gleich dabey ist, in welches er sich mit großem Geräusche ergiesset. Bey nahe eine Viertelstunde von dem Flusse liegt eine sehr schöne, große und angenehme indianische Dorf-

schaft gleiches Namens, wo wir von dem Herrn Pfarrer prächtig bewirthet wurden. Am folgenden Tage langten wir gegen 9 Uhr früh in einem sehr schönen Marktflecken, Guaura genannt, an, der mehr von spanischen, als indianischen Einwohnern bevölkert ist. Eine halbe Viertelstunde von dem Orte liegt ein großer Meyerhof der Jesuiten, in welchem uns der Verwalter auf das höflichste und liebreichste gastirte. Auf diesem Meyerhofe, der sich in dem Umkreise auf mehr, als 3 oder 4 Stunden beläuft, werden meistens Zuckerrohre gepflanzet Die Arbeit in dem Hofe und auf den Feldern verrichten die schwarzen von Africa gebrachten und erkauften Sklaven beydes Geschlechts, deren mehr als 500 sind, die gleich bey dem Hause in einem neu erbauten Dorfe wohnen, welches mit einer hohen Mauer umgeben ist, und dessen Thor um 8 Uhr Nachts, wenn alle beysammen sind, verschlossen wird, damit keiner bey nächtlicher weile entfliehen möge. Viele von ihnen sind verheurathet, und bleiben auch ihre Kinder Sklaven. Die Verheuratheten wohnen in besondern Häusern, die ledigen aber 3 biß 4 in einem Hause, doch so, daß die Mannsleute durch Gassen von den Wohnungen der ledigen Weibspersonen entfernet sind. Ueber beyde sind besondere schon bey Jahren sich befindende Schwarze beydes Geschlechtes gesetzt, die über sie die Aufsicht haben, damit keine Unordnung oder Aergerniß verursacht werde, bis

ledige

ledige Sklaven mit ledigen Sklavinnen, wenn sie wollen, von ihrer Herrschaft verheurathet werden. Man begegnet ihnen überaus liebreich, so wohl im Essen und Trinken, als in der Kleidung, und wenn einer von ihnen krank wird, wendet man alle Mittel an, ihn zu verpflegen, damit er wieder zu seiner vorigen Gesundheit gelangen möge, weil der Herrschaft an dem Verluste des Sklavens mehr als 400 spanische Thaler gelegen ist. Um diesen Preiß muß wiederum ein anderer angeschaffet werden. In geistlichen Dingen hat ein Priester die Obsorge, der ihnen alle Sonn und Feyertäge ihren Gottesdienst und christliche Lehre hält, auch sie mit den heiligen Geheimnissen das Jahr hindurch versieht. Früh um 5 Uhr müssen sie an den Werktägen aufstehen, und nachdem sie sich angezogen, versammlen sie sich in der Kirche des Meyerhofes, ihr Morgengebet zu verrichten, wo ihnen zugleich die heilige Messe gelesen wird, nach welcher sie zu ihrer Arbeit von dem Verwalter des Hofs ausgetheilet werden. Zu Mittage kommen sie von der Arbeit nach Hause, wo sie etliche Stunden ausruhen, nachher aber zu derselben zurück kehren bis um 6 Uhr Abends, da sie in der Kirche den Rosenkranz beten. Nach diesem bekommen sie ihr Nachtessen, und begeben sich in ihre Häuser zur Ruhe. Die Kinder beydes Geschlechts, die auf dem Felde noch nicht arbeiten können, werden zu Hause im Nähen, Stricken, Kochen, und andern

dergleichen Arbeiten unterwiesen, bis sie nach erwachsenen Kräften zu größerer Arbeit fähig sind. Die Zuckerrohre, deren viele in den Meyerhöfen des peruanischen Reiches gebauet werden, pflanzet man von den Nebenzweiglein des Rohres, gleich dem Kraute und Kohlpflänzlein, auf erhabenen Beeten, die tiefe Furchen haben, damit sie zuweilen gewässert werden können, weil sie vieles Wasser zu ihrem Wachsthume und Vollkommenheit vonnöthen haben. Sie werden aber Jahrweise gepflanzet, damit man alle Jahre auf den Feldern des Hofes zeitige Zuckerrohre habe, welche, wenn sie 3 Jahre gewachsen sind, abgehauen, und auf die Zuckermühle geführet werden, wo der Saft aus ihnen gepresset wird. Das Ausdrücken des Saftes geschieht also: Die Zuckermühle hat zwo von Erz gegossene dicke und runde Walzen, die sehr nahe aneinander stehen, und etwann 3 Ellen hoch sind. Diese werden, und zwar eine links, die andere rechts, von einem Mühlrade getrieben, oder, wenn die Mühle kein Wasser hat, von 2 Ochsen oder Pferden im Kreise herum gedrehet. Indem sich nun diese zwo eherne Walzen umdrehen, werden von denen sich dabey befindenden Schwarzen die Zuckerrohre zwischen dieselbe nach und nach hineingezwänget; da nun die eherne Säulen oder Walzen die Rohre zerknirschen, und zugleich die Hülsen auf der andern Seite auswerfen, rinnet der Saft gleich einem Moste in ein sehr großes Gefäß,

fäß, welches darunter stehet, von dannen er durch Hülfe eines kleinen Canals oder Rinne in den ersten und grösseren küpfernen Keßel geleitet, ein wenig warm gemacht, und ungesotten abgeschaumet wird. Nach diesem gießt man ihn wieder in einen etwas kleinern, und dann wieder in noch kleinere küpferne Kessel, unter welchen ein starkes Feuer, gleich wie unter die Braukeßel geschüret wird, bis es in selbigen dick gesotten, gesäubert, ganz ausgekocht, und zur Vollkommenheit gebracht ist. Hierauf wird er noch warm in die Zuckerformen hinein gegossen, in welchen er kalt und zugleich hart wird. So lange der Saft in den Keßeln siedet, und strudelt, muß man ein wachsames Auge haben, daß niemand aus Bosheit in die Keßel eine saure Pommeranze oder Citrone ausdrucke; denn wenn nur ein wenig von diesem sauern Safte in den Zuckersaft fällt, kann er nimmermehr dick gesotten werden, sondern bleibet wie ein dünner Most. Ich muß noch erklären, wie der Zucker, der von Natur braun ist, durch wiederholtes rafiniren schneeweis werde. Man macht aus weichem Hafnerletten oder Thone einen etliche Messerrücken dicken runden Kuchen. Diesen befestiget man auf der umgestürzten Zuckerforme, deren Spize unten eine kleine Oefnung hat, die auswendig zugemacht ist, bis der Zucker kalt und hart geworden. Nachmals wird das Löchlein eröffnet, und die Spitze der Form auf ein Gefäß gesetzt, in welches

das braune Zuckerhonig nach und nach von der Zukkerforme heraustropfet. Damit aber das Honig wieder triefend gemacht, und von dem Zucker vollkommen abgesondert werde, giesset man auf den weichen Hafnerletten, der wie ein Pfannkuchen auf die Forme gelegt, und gepappt ist, reines, frisches Brunnenwasser; dieses schwitzet durch den weichen Hafnerletten, befeuchtet langsam den in der Forme schon harten Zucker, und führet nach und nach von dem Zuckerkerne das weiche braune Honig hinweg, welches durch die Spitze des eröfneten Löchleins in das untergesetzte Geschirr triefet. Dieses wiederholet man so oft und so lang, bis aus der Oeffnung der Forme kein Honig mehr fliesset. Alsdann nimmt man den aus Letten gemachten Kuchen hinweg, richtet die Forme wiederum auf, und zieht oben bey der Spitze dieselbe von dem Zucker ab, so daß der weise Zuckerhut allein auf dem Tische stehen bleibt: und dieses heisset durch wiederholtes rafiniren den von Natur braunen Zukker schneeweis machen. Der Zucker, welcher hart, und die Farbe der Perlen hat, ist der beste, weil man mit wenigem sowohl den Chocolate, als auch Thee, und andere Sachen süß machen kann. Die Canarier, Holländer, Franzosen, und Engländer machen ihre Zuckerhüte nur von 3, oder 5 Pfunden, die Peruaner hingegen machen die ihrige von 50 bis 60 Pfunden, wo man mit einem gewiß

ein

ein halbes Jahr haushalten kann. Von diesem Zukker wird nichts nach Europa gebracht, er wird allein in America verzehret.

Sowohl in diesen Gegenden, als an andern Orten des Königreichs Peru, wächset auch viel Reiß, welchen die Spannier Arroz nennen. Er wächset nur hier zu Lande an solchen Orten, wo es warm und sumpfig ist. Der Halm, auf dem er wächst, ist eine Elle lang. Der beste muß rein, frisch, weiß, und grob seyn, muß auch keinen schimmlichen Geruch haben. Diese Frucht wird hier von den Einwohnern mehrentheils in der Küche zu ihrer Nahrung gebraucht, ob sie schon ihnen auch zur Arzney wider den Durchlauf und rothe Ruhr dienet.

Von Guaura reiseten wir nach Guaca, einem angenehmen Meyerhofe unserer Gesellschaft, wo uns der Obere der Peruanischen Jesuiten mit aller Liebe und Höflichkeit empfieng. Er ritt uns mit den Seinigen eine Stunde weit entgegen, um uns mit allem geistlichen Gepränge in den Meyerhof einzuführen. Eine halbe Viertelstunde davon war der Weg an beyden Seiten mit vielen von schönen grünen Blättern und Blumen geflochtenen Triumphbögen besetzet; auch die Straßen waren damit bestreuet. Die zwischen den Triumphbögen gesetzte Bäume machten uns den angenehmsten Schatten gegen die heissen Sonnenstrahlen. Hier stunden

die kleinen Sklaven, und zwar die Mägdlein zur rechten, zur linken die Knaben, in neuer und gleichförmiger Kleidung, deren etliche uns mit schönen spanischen Versen bewillkommten; dort sah man in gleicher Ordnung und Aufputze die erwachsene Sklaven beydes Geschlechts, die uns mit klingenden Instrumenten und angenehmen Gesängen Gehör und Gemüth erfreuten. Gleich bey dem Eingange des Hofes wurden wir in die Kirche geführet, wo der ambrosianische Lobgesang zur Danksagung, wegen glücklich vollbrachter Reise, von den Schwarzen beydes Geschlechts unter schöner Musik abgesungen wurde.

Den 5ten Julius machten wir uns frühzeitig auf, in der Kühle zu einem nahe am Wege allein stehenden Gasthause zu gelangen, wo uns der Schaffner der Jesuiten von Lima mit dem Mittagmahle erwartete. Nach vollendeter Mahlzeit kamen uns aus der Stadt unterschiedliche unserer Ordensbrüder mit andern sowohl geistlichen als weltlichen Herren zu Pferde entgegen, die uns bis in die Stadt begleiteten, in welche wir um 4 Uhr Abends frisch und gesund eintraten. Ich bin nicht im Stande, mit Worten genugsam zu beschreiben, wie freudig, wie liebreich wir allda von den Unsrigen empfangen wurden. Man vergoß auf beyden Seiten Freudenthränen. Nachdem wir von unserer so langen Reise in etwas ausgeruhet hatten, machten wir gleich

am

am folgenden Tage nach Landes Gebrauche, und wie es die Schuldigkeit von uns erforderte, unsere Aufwartung sowohl bey dem Unterkönige, als bey dem Erzbischofe, welche beyde uns gnädigst empfiengen, und sich mit uns über eine halbe Stunde in einem angenehmen Gespräche unterhielten.

Die Spanier nennen diese Hauptstadt des ganzen Königreiches Peru la Ciudad de los Reyes, die Stadt der Könige, die Americaner aber Lima, theils von dem Flusse Rimac, welches so viel, als geschwätzig heisset, theils von einem kleinen Abgotte dieses Namens, welchen ehedessen die Indianer allda verehrten, der als ein Oracul befragt wurde, theils wegen des großen Geräusches, so der Fluß beständig über den vielen großen Steinen macht, die er mit sich fortwälzet, oder an sie mit starkem Getöße anprellet. Dieser Strom Rimac oder Lima fliesset durch die Stadt, und theilet sie in zween Theile, die durch eine sehr große, breite, und von Quadersteinen erbaute Brücke zusammen hängen, auf welcher fast alle Abend gegen Sonnenuntergange vieles Frauenzimmer mit ihren schönen leichten Halbchaisen eine Viertel- oder halbe Stunde den Kutscher halten lassen, um allda die kühle und angenehme Abendluft zu genießen. Der Fluß ist zugleich voll der besten Krebse. Wenn auf dem Peruanischen Gebirge, wo er seinen Ursprung hat, viele Wassergüsse fallen, geschwillt er sehr an, und ergiesset sich

weit über das Ufer hinaus, und dieses mehrmalen nicht ohne großen Schaden und Gefahr.

Lima liegt in dem 12ten Grade, 2 Min. 31 Sec. der südlichen Breite. Sie ist der vornehmste und reichste Handelsplatz in Südamerica. Ob sie schon fast ganz mit Mauern umgeben ist, so wollen doch diese nicht viel zu ihrer Beschützung bedeuten, weil sie mit etlichen scharf geladenen Stückschüssen leicht zur Erden könnten geworfen werden. An Länge, Grösse, und Breite gibt sie den größten Städten in Europa wenig nach. Sowohl die Kirchen, als Wohnhäuser, deren die meisten das schröckliche Erdbeben vom 28 Oct. 1746 sehr übel beschädiget, oder eingestürzet sind, stehen jetzt noch prächtiger und schöner aufgebauet, und ob sie schon nur ein Stockwerk hoch sind, haben sie doch viel Umfang, und sind inwendig mit kostbarem und reichem Hausgeräthe prächtig gezieret, von außen aber künstlich bemahlet, daß sie sehr angenehm in die Augen fallen. Sie haben keine abhängende Dächer, sondern werden oben mit einer schönen Ebene beschloßen, wohin sich die Einwohner bey Sonnenuntergange erheben, frische Abendluft zu schöpfen. Die Gotteshäuser haben den Vorzug vor allen Gebäuden der Stadt, deren sehr viele überaus prächtig erbauet, mit vielen großen und sehr wohllautenden Glocken auf ihren hohen Thürmen versehen sind, die nicht, wie in Deutschlande mit Stricken angezogen, sondern oben

angeschlagen werden, gleich einem Glockenspiele. Es ist wunderschön anzuhören, wann alle zusammen an den höhern Festtagen in allen Kirchen der Stadt um 12 Uhr und Abends nach dem englischen Gruße erschallen. Die Jesuiterkirche von St. Xavier ist meines Erachtens die prächtigste unter allen. Gleich bey dem Eingange pranget sie mit zween schönen Thürmen. Sie ist auch mit vielem reichen Kirchengeräthe versehen. Nach dieser kommt die Domkirche, die zwar größer ist, aber sie kommt der vorigen in vielen Stücken nicht bey. Unsere Gesellschaft hatte außer dem Seminario des heiligen Martins, noch 4 andere geistliche Häuser. Das erste ist das Profeßhaus, so den Namen von der allerseligsten Jungfrau Mutter der Verlassenen (Desamparados) führet, und liegt nächst an dem Fluße Rimac, und an dessen Brücke. Das ganze Gebäude ist mit grossen, und dicken Bäumen aufgeführet, die inwendig kreutzweiße über einander liegen, und mit eisernen Klammern an einander befestiget sind, um den beständigen Erdbeben, denen die Stadt unterworfen ist, Widerstand zu thun. Ihre Kirche ist zwar etwas klein, aber inwendig sehr niedlich, ausgezieret. Oben sind die Gewölber der Kirchen, die alle von Ziegel- oder Backsteinen gemacht sind, mit einem dikken harten und weißen Kalkteige auf italiänische Art überzogen, und mit einem Gitter umgeben, wo die Unsrigen des Abends frische Luft schöpfen. Das

andere

andere ist das Haus des dritten Probiersjahrs, welches in der Vorstadt liegt, und el Cercado genennet wird. Es ist bey einem schönen Garten erbauet, die Kirche aber ist eine Pfarrkirche, wo die Unsrigen den zahlreichen Indianern, die in der Vorstadt wohnen, mit geistlichen Diensten beyspringen. Das dritte war das Haus des ersten Probierjahrs. Dieses stehet nahe an den Stadtmauern, und hat eine solche Größe, eine so zierliche Hauskapelle, einen so angenehmen, schönen, und großen Garten, daß ich in Europa kein zierlicheres und größeres gesehen habe. Der Garten erstrecket sich weit hinaus, hat einen großen Umfang, ist in einer schönen Ordnung mit vielen Chirimoyen, Pelten, Granadillen, und andern fruchtbaren Bäumen besetzet, hat die wohlriechendsten Blumen und Kräuter, und wird von einem durchrauschenden Bächlein gewässert und fruchtbar gemacht. Allenthalben stehen unter den schattigten Bäumen kleine Kapellen, die den Novizen zur Andacht dienlich sind. Es sind auch in dem Garten unterschiedliche Irrwege gemacht, welche durch künstliche Gärtnerarbeit gepflanzet, zum Spatzierengehen sehr angenehm, und mit übereinander hangenden Aesten und dickem Laubwerke bedeckt, durch einen kühlen Schatten die Sonnenhitze abhalten. Die Mauern sind theils mit Weinreben, theils mit unterschiedlichen kostbaren Zwergobstbäumen besetzet, welche das ganze Jahr hindurch grünen, und wechsels-

felsweise blühen und Früchte tragen. Das vierte Haus ist das große Collegium des heiligen Paulus. Es wohnten darinn mehr, als 100 Jesuiten, und wurden daselbst die kleinere und grössere Schulen gelehret. Ueber dieses hatten wir in der Mitte der Stadt noch einen andern großen Hof, de la Chacarilla mit einer schönen Hauskapelle, wo das Jahr hindurch zu bestimmten Zeiten die Bürger, und Kaufleute den geistlichen Uebungen des heiligen Ignaz oblagen. Lima hat auch eine vornehme Universität, die in ganz Südamerica die berühmteste, und wie die zu Salamanca eingerichtet ist. Sie hat aus unterschiedlichen Orden die besten Lehrer, und wird reichlich unterhalten, so daß alle geistliche und weltliche Wissenschaften das Jahr hindurch öffentlich in dem großen und prächtigen Universitätshause mit besonderem Ruhme der Gelehrsamkeit gelehret werden. In den umliegenden Gegenden der Stadt sind viele Landgüter, Lusthäuser, und Meyerhöfe, wo die Einwohner viel Getreyde, Früchte, Zuckerrohre, und andere americanische Gewächse anbauen, die sie durch Hülfe vieler geführten Canäle mit denen vom Gebirge herunterfliesenden Bächen zu Zeiten wässern, weil es in diesen Gegenden das ganze Jahr hindurch nicht reget.

Ich schreite nun zum geistlichen und weltlichen Regimente in Lima. Dem geistlichen Wesen stehet der Erzbischof vor, unter welchem verschiedene Bischöfe

schöfe des Königreichs Peru und Chile stehen, ob schon heut zu Tage sein Gerichtszwang sehr geschmälert ist, wegen des neuen Erzbischofes zu Plata oder Chuquisaca, dem viele Bischöfe in Peru und Paraguay unterworfen sind, die ehedessen auch dem Limanischen zugehörig waren. Der oberste Vorsteher der Inquisition wohnet auch zu Lima, dessen Gerichte, so aus unterschiedlichen Räthen sowohl von Ordens- als Weltgeistlichen bestehet, das ganze Südamerica in Glaubenssachen unterworfen ist. Dieses ehedessen von der katholischen Kirche sehr nützlich eingeführte Gericht, hat sowohl mir als andern vernünftigen Männern hier zu Lande gar nicht mehr gefallen wollen. Denn es haben sich viele Mißbräuche seit etlichen Jahren eingeschlichen, die weder von Gott, noch von vernünftigen Menschen gebilliget werden können. Ueber dieses ist der Stolz dieser obersten Richter so hoch gestiegen, daß sie nicht nur allein den Bischöffen, sondern auch den Erzbischöffen vorgehen, und sich auf keine Weise ihren heilsamen Gesetzen und Anordnungen unterwerfen wollen, welches doch wider alle Kirchenzucht, und Kirchenordnung läuft. Die weltliche Regierung hat der Unterkönig, deren Last von vielen Räthen unterstützet wird. Wie hoch diese Personen hier geschätzet und angesehen werden, kann derjenige allein ermessen, der die ungewöhnliche Ehrenbezeigungen gesehen, welche diese eitle und

hoch-

hochtrabende Menschen von dem gemeinen Volke verlangen. Diesem Gerichte zu Lima sind die übrigen weltlichen Gerichte in ganz Südamerica unterworfen. Diese saugen gemeiniglich durch ihre Tyranney und unersättlichen Geldgeitz den armen Indianern das Blut aus den Adern. Zu diesen kommen noch die indianischen Obern, die man Caziquen oder Maycos nennet, welche nach dem bösen Beyspiele der Spanier, sich nicht für glückselig halten, wenn sie nicht auch die wenigen übriggebliebenen Pfenninge aus dem Beutel der armen Indianer herauspressen. Es ist daher kein Wunder, daß die Zahl der Indianer jährlich, ja fast täglich, abnimmt, indem sie sehr stark zu den noch unbekehrten Indianern wieder übergehen. Eben so unerträglich ist auch die Bosheit und der Geitz vieler Pfarrherren, die unter Hirtengestalt als reisende Wölfe mit den spanischen und indianischen Richtern um die Wette streiten, den armen Indianern gar den Balg abzuziehen, da sie, ohne sich an die von den Bischöffen vorgeschriebene Gesetze und sogenannte Stolengebüren zu halten, die armen Indianer unbarmherzig scheeren und schinden, ja ihnen zu letzt sogar das Hausgeräthe zu ihrer ungerechten Bezahlung aus dem Hause schleppen lassen. Wozu aber solche unbarmherzige Kirchendiener dieses bluttriefende Geld der Armen anwenden, ist am Tage, wenn man ihren kostbaren Kleiderpracht, ih-

ren Ueberfluß im Essen und Trinken, ihr beständiges Würfel- und Kartenspielen, und ihre Schleppsäcke betrachtet, mit welchen sie unterschiedliche Bastarde zeugen, welche sich in diesem peruanischen Reiche öffentlich rühmen, daß sie von so ungeistlichen Vätern herstammen. Hieraus ist leichtlich abzunehmen, wie sehr die armselige Neubekehrte einer geistlichen Weide vonnöthen haben. Denn was für einen Unterricht in Glaubenssachen und Sitten, können wohl diese Bedrängte von solchen Hirten hoffen, die als Unkeusche und Geizhälse göttliche und menschliche Gesetze übertretten? Ich muß aber auch gestehen, daß viele gute, fromme, und mitleidige geistliche Hirten zu gleicher Zeit gefunden werden, die mit einem apostolischen Eifer begabet, gegen die Armen herzliches Mitleiden tragen, und sie mit geistlicher Weide sorgfältig versehen.

Was die Sitten der Einwohner zu Lima und im ganzen Königreiche Peru anbetrift, so kann ich nicht läugnen, daß viele von frommen Aeltern wohlerzogene Leute beydes Geschlechtes, große Proben der Tugend und Frömmigkeit von sich geben, auch daß eine besondere Unschuld des Lebens unter den neubekehrten Indianern hervorscheinet, welche von der Gemeinschaft mit den Spaniern etwas mehr entfernet leben; aber je frömmer und tugendsamer diese sind, desto böser und ausgelassener sind viele

andere,

andere, so, daß ich mich nicht scheue, die Hauptstadt Lima, und andere Städte und Dörfer dieses Reiches, mit Sodom und Gomorrha zu vergleichen. Denn es ist fast keine Gattung der Sünden wider das sechste Gebot, welcher dieses böse und freche Volk nicht ergeben ist, daher auch die abscheuliche französische Krankheit aller Orten hier zu Lande regieret. Schon die zarte Jugend ist gemeiniglich höchst boshaft und verderbt. Es ist sich aber auch darüber nicht zu verwundern, wenn man die große, und beständige Aergernisse ansiehet, die zu aller Unordnung Gelegenheit geben. Denn viele schandvolle Menschen scheuen sich hier zu Lande nicht, sich ihrer Unzucht zu rühmen, weil solche weder von der geistlichen, noch weltlichen Obrigkeit gehörig bestrafet, sondern nur als eine Gebrechlichkeit der verderbten menschlichen Natur angesehen wird.

Man muß gestehen, daß die aus dem spanischen Geblüte entsprossene Knaben und Mädchen sehr holdselig von Angesichte sind, und bewunderungswürdige Naturgaben haben. Es besitzen auch die kleinen Indianer viele Artigkeit und schöne Eigenschaften, wodurch sie Lob und Liebe verdienen. Die von spanischem Geblüte abstammende Mannsleute, sind den europäischen Spaniern am Gesichte, an der Sprache und Kleidertracht ganz ähnlich, jedoch reden auch die mehresten die indianische Sprache,

wegen des beständigen Umganges mit den Indianern. Man reiset hier zu Pferde oder auf Maulthieren, und trägt alsdann über die Kleider einen viereckigten Mantel, den sie Poncho nennen. Dieser ist schön und prächtig mit Seidenblumen und andern Zierathen gestickt, und hat in der Mitte eine Oefnung, wie ein Meßgewand, wodurch man den Kopf stecket; der Mantel aber hänget ringsherum den Leib hinab, und beschützet die Kleider des Reisenden sowohl wider den Staub, als wider Hagel, und Platzregen. Es bedienen sich auch dessen auf der Reise die Geistliche, doch von dunkler oder violeter Farbe; wie auch die Weibsleute, wenn sie auf ihren Quersätteln reiten. Diese Sättel sind von rothem, grünem, oder blauen Sammet, der reich mit Gold oder Silber gestickt ist. Auf der rechten Seite, wo sie zu Pferde oder aufs Maulthier steigen, hat er ein kleines Brettlein, welches in zween starken ledernen Riemen hänget. Auf dieses setzen sie ihre Füße. Auf beyden Seiten ist der Sattel auch mit zwey kleinen Geländern versehen, die ebnermassen weich mit Sammet, gleich den Backen eines Lehnsessels überzogen sind. Auf diesen ruhen die beyden Arme. Hinten ist ein starker, lederner, mit Sammet schön überzogener, und eine Hand breiter Gurt, welcher an beyden Geländern fest angeschlagen, der Reuterin, so über quer auf dem Maulthiere oder Pferde sitzet, den

Rücken

Rücken beschützet. Mit der linken Hand regieret sie das Pferd oder Maulthier, in der rechten hat sie die Peitsche. Viele sind so herzhaft, daß sie mit den Mannsleuten in die Wette reuten.

Die von spanischem Geblüte herstammende Weibsleute, welche wunderschön sind, haben einen ganz andern Anzug in der Kleidung, als die europäischen. Ihre kleinen Schuhe haben nur eine einzige zarte Sohle ohne Absatz, sind nicht spitzig, sondern rund, und das Obergeschühe ist von feinem rothen, grünen, blauen, gelben oder schwarzen Corduan, welcher gleich den ausgestochenen Bildern durchbrochen ist, damit die Farbe des schönen seidenen Strumpfes hervorblicken könne. Die Schuhschnalle ist bey vornehmen und reichen Frauenzimmer mit Diamanten besetzt. Den feinen seidenen Strumpf binden sie bey den Knien, mit einem reichen drey Finger breitem Bande, dessen zween breite Flügel unten mit Gold oder Silber gestickt, und mit silbernen oder goldenen Quästchen versehen sind, die fast bis an die Knöchel hinunter hangen. Ueber den untern Leib tragen sie ein kleines Röcklein, gleich unsern Laufern, welches vorne offen, etwann eine Spannelang über einander geschlagen, und mit einem silbernen oder goldenen Haken auf der Hüfte fest gemacht wird. Dieses Röcklein (Faldellin) ist entweder aus Sammet, oder aus einem sehr reichen Zeuge verfertiget, mit goldenem oder

silbernem Gebräme um und um gezieret, und unten mit einem gekräuselten reichen Bande eingesäumet. Vorne hängen sie über das Röcklein ein kleines Schürzchen, welches aus einem weißen mit vielen Blümlein gewürkten Flore oder Schleyer gemacht, schön und niedlich gefaltet ist, durch welchen das prächtige und reiche Röcklein hervor schimmert. Wenn sie in die Kirche gehen, so ziehen sie noch einen andern von schwarzem Taffet, Damast, oder Sammet gemachten Rock (Manto) darüber an, der um und um künstlich gefaltet, unten aber mit den feinsten schwarzen Spitzen frisiret ist. Dieser ist auf allen Seiten zugenähet, und hat oben eine Oefnung, durch welche sie denselben über den Kopf stürzen, und ihn auf beyden Hüften mit einem Bande befestigen. Dieser Oberrock ist am vordern Theile kaum zween Finger länger, als das kleine prächtige Unterröckchen, hinten aber hat er bey den meisten vornehmen Frauenzimmern einen breiten und langen Schweif, der entweder von einer kleinen schwarzen, schön gekleideten Sklavin nachgetragen, oder von ihnen selbst prächtig nachgeschleifet wird. Ueber die beyden kurzen Röcke, gehet etwas von dem feinen Oberhemde, (Fustan) hervor, und ist mehr als eine Spanne lang mit den feinsten und kostbarsten Brabanter Spitzen garniret, so, daß man dennoch durch dieselbe den seidenen Strumpf und die Waden durch-

durchschimmern sieht. Oben bey den Hüften, wo die zwey Röcklein gebunden sind, tragen sie einen drey Finger breit von Sammet gemachten Gürtel, welcher von beyden Hüften an bis vorne an die goldene Schnale der Gürtel, mit durchbrochenem Golde und Diamanten besetzt ist. Den obern Theil des Leibes von dem Röcklein an bis an den Hals, bedecken sie mit einem weißen von feinstem Barchet gemachten Leiblein, welches wohl an den Leib passet, und mit vielen kleinen schimmernden Knöpfchen zugemacht ist. Beyde vordere Theile sind mit schlangenweise aufgenäheten rothen Bändlein bebrämt, auf welche die feinsten holländischen Spitzen reihenweise aufgesetzet sind; aber zwischen diesen sind an den Knopflöchern kleine goldene oder silberne Spangen aufgenähet, welche das ganze weise Leibchen über die massen von vorne erheben. Ueber dieses ziehen sie ein kleines aus dem nämlichen reichen Zeuge des Unterröckleins gemachtes Camisol an, welches wunderschön mit Gold oder Silber, wie das Unterröcklein, gebrämet, und ausgezieret, vorne offen stehet, damit das untere weise Leiblein nicht bedecket werde. Dieses Camisölchen, hat zween weite Aermel, die oben offen, und mit dreyen von reichen Bändern gemachten Schleifen bey der Achsel, in der Mitte, und ober dem Ellenbogen, wohin sie nur reichen, zugebunden werden. Unten sind sie mit einem Säckchen auf beyden Seiten un-

ter dem Ellenbogen geschlossen, in welchem sie auf der rechten Seite das Schnupftuch, auf der linken viele Blättlein von den wohlriechendesten Blümchen haben, von denen sie den Mannsleuten, die sie besuchen, einige in die Hand geben, um an selbige zu riechen, und wenn die Mannsperson schon mehr, als ein guter Freund ist, werfen sie ihm auch etliche in das Gesicht. Durch die weiten Aermel des Oberleibchens, weil das untere weiße keine hat, ziehen sie die feinen Hemdeärmel heraus, die offen, und sehr weit sind, gleich den Aermeln eines weissen Chorrocks. Diese wickeln sie sehr niedlich zusammen, und stecken sie auf den Achseln unter den obern Bänderschleifen mit etlichen Stecknadeln an, das untere aber hänget unter dem Arme mit feinen holländischen Spitzen gekräuselt, bis an die Hüfte hinab, also, daß die Hälfte beyder Arme blos bleibet, welche Blöse sie in etwas durch reiche Armspangen, die entweder in einem mit Diamanten schön besetzten, einen Finger dicken, und zween Daumen breiten goldenen Armringe, oder aus großen und feinen Perlen gemachten Armschnüren bestehen. Fast alle Finger sind mit vielen goldenen Ringen bestecket, deren die meiste mit Brillanten, oder andern kostbaren Steinen gefasset sind. An dem Halse tragen sie entweder eine mit vielen feinen Perlen gemachte Halsschnur, oder ein reiches Band, so mit Gold beschlagen, und mit

Dia-

Diamanten besetzt ist, woran vorne ein goldenes Kreuz herunter hängt. Eben so prächtig sind ihre Ohrengehänge. Das Haar tragen sie sehr lang, unten ist es in viele Zöpfe mit rothen Bändern sehr niedlich geflochten; die Spitze auf dem Rücken ist mit einer schönen großen Schleife zusammen gebunden. Wenn sie Besuche haben, oder spazieren gehen, werfen sie über die Kleider des obern Leibes, einen weissen mit Blümlein gewürkten Schleyer, dessen eine Spitze sie über die linke Achsel werfen, damit auch vorne die Brust bedecket bleibe. Wann sie spazieren gehen, tragen sie einen weissen schönen Hut, welcher rund, von feinem Castor, auf der linken Seite aber aufgestülpet ist, mit einem goldenen oder silbernen Knopf und Schleife. Das reiche, und drey Finger breite Hutband, hänget hinten auf der rechten Seite mit seinen Quästchen herab. Wenn sie in die Kirche, oder sonst in ein anderes vornehmes Haus, allda einen Besuch abzustatten, gehen, so legen sie den weissen Schleyer hinweg, und wickeln den obern Leib in ein anderes kleines Mäntelein, welches sie Rebozo nennen, und ihnen etwas über die Hüften hinunter hanget. Dieses ist aus purpur oder violeten Sammet; oder aus einem violeten wollenen Zeuge, den sie Bayeta de Castilla nennen, gemacht. Unten ringsherum ist das Mäntelein mit einem zwey Hand breiten schwarzen Sammet niedlich eingefasset, und

werfen sie ebenfalls die eine Spitze über die linke Achsel hinab bis auf den Rücken. In der Kirche setzen sie sich niemals auf die Bank, sondern eine schwarze Sklavin, oder indianische Kammerjungfer trägt unter dem Arme einen kleinen schön mit Blumen gewürkten Teppich, den sie in der Kirche auf der Erde ausbreitet, damit auf solchen das Frauenzimmer knien kann. Unter der Predigt setzen sie sich auf den Teppich mit kreutzweise übereinandergeschlagenen Füßen, wie die Türkinnen. Auch zu Hause setzen sie sich niemal auf Sessel, wie die Mannsleute; sondern sie haben in dem Zimmer an der Wand eine von Brettern gemachte Erhöhung, die sie el estrado nennen. Diese hat in der Breite etwann dritthalbe Ellen, in der Länge nimmt sie öfters die ganze Wand ein. Von dem Boden des Zimmers ist sie gemeiniglich eine Spannehoch erhoben. Sie ist beständig mit einem großen von schönen Blumen gewürkten Teppiche bedeckt, auf welchem an der Wand viele in schöner Ordnung gelegte von Sammet oder Damast gemachte Küssen liegen, auf welche sich das Frauenzimmer setzet. Zu Tischzeiten setzen sich die Mannsleute auf ihre Sessel bey dem Tische, das Frauenzimmer aber bleibt auf ihrem estrado sitzen, wo ihnen unterschiedliche kleine Tischlein mit Speisen gesetzet werden. Ihre größte Zierde und Schönheit setzen sie in einen kleinen Fuß: daher die Mütter ihren zarten Kindern die Füßlein

mit

mit Bändern einwickeln, damit sie nicht zu groß wachsen. Im Tanzen bewegen sie die Füße sehr künstlich, geschwind und geschickt, so daß es eine Freude ist, sie tanzen zu sehen.

Die Indianer dieses Südamericanischen Welttheils beyderley Geschlechtes sind von den Spaniern sowohl in Sprache und Sitten, als in dem Gesichte und in der Kleidertracht unterschieden. Etliche reden die Quichua, welche die allgemeine Sprache dieses Königreichs ist, *) andere reden die Aymára, welche die gemeine Sprache in dem Bißthume von Paz ist, ob man schon auch in andern Provinzen dieses Reiches noch sehr viele andere Sprachen antrift. Die Peruaner sind aus angebohrner Art ganz kleinmüthig und furchtsam, dem vollsaufen sehr ergeben, und an das falsche Schwören so gewöhnet, daß die Richter ihnen keinen Eidschwur auflegen dürfen. Ihre Neigung zu allerhand Abgötterey und teuflischen Aberglauben ist sehr stark. Es müssen daher die Seelsorger allezeit ein wachsames Auge haben, und ausforschen, auf was für Bergen, Höhlen, und Thälern die Neubekehrte öfters zusammen zu kommen pflegen. Sie haben noch aus Gold und Silber gegossene kleine Götzenbilder, die sie in den Höhlen verbergen, wohin sie sich in der Stille verfügen, um vom Teufel Hülfe und

*) Von der Quitschua-Sprache hat der Jesuit Holguin eine ausführliche Sprachlehre und Wörterbuch 1607 in Lima herausgegeben. M.

Rath zu suchen. Es ist auch der Aberglaube ihrer alten Könige (Incas) noch nicht ausgerottet, da sie der Sonne göttliche Ehre erweisen. Von andern unzählbaren Aberglauben, denen sie ergeben sind, will ich nur etliche, die mir jetzt beyfallen, anführen. Wenn eine Mondsfinsterniß eintritt, so gerathen sie in tausend Aengsten, schlagen Hunde und Katzen, rühren die Trommel, schreyen entsetzlich, schüren allenthalben unter dem freyen Himmel Feuer an, durch welches sie dem krancken und Frost leidenden Monde wollen zu Hülfe kommen. Wenn ein starkes Donnerwetter sich nähert, wo sie Hagel und Kiesel über ihre Feldfrüchte befürchten, ziehen die Mannsleute ihre Hosen, die Weibsleute aber ihre Röcke aus, und wehen mit diesen auf den Feldern und Bergen herum, dadurch die Wolken zu zertrennen, und geschwind fortzujagen. Wenn die Weibsleute lange Zeit von ihren Männern keine Schläge bekommen, sind sie der gänzlichen Meinung, ihr Mann gehe neben hinaus, und liebe sie nicht, daher sie ihn um Schläge bitten, und wenn der Mann sich weigert, solches zu thun, hören sie nicht auf wider ihn zu zanken und zu schmähen, bis er endlich aus Ungedult und Zorn einen Prügel ergreift, und der Frau wider seinen Willen das Leder weich macht. Zu gewissen Zeiten geben sie der Erde Speise und Trank, damit sie für Hunger und Durst nicht vergehe, sondern gute Früchte hervor bringe. Aus dem Vogelgeschrey sagen sie zukünftige Dinge, und

heilen

heilen Menschen und Vieh mit tausenderley Aberglauben, wie die Hirten und alte Weiber in Deutschlande zu thun pflegen. Blitz und Donner, so auf den Peruanischen Gebirgen sehr heftig, und zu gewissen Zeiten fast täglich sind, werden ihrer Meinung nach von dem heiligen Jakob verursacht, von welchem sie sagen, daß er in der Lufft, und in den Wolcken schnell hin und her reute, und voll Zorns bald da, bald dort die Donnerkeile herab werfe. Sie sind von dieser abergläubigen Meinung so eingenommen, daß, wenn ohngefähr durch den Blitz in einem Hause ein Feuer aufgehet, man sie mit Schlägen antreiben muß, das Wasser zum Löschen zuzutragen. Denn sie sagen, es erzürne sich der heilige Jakob wider diejenigen, so sich zu löschen unterstehen, weil er das Feuer vom Himmel geworfen, um des Nachbarn Bosheit zu strafen, davon ich selbst ein Zeuge seyn muß. Als ein Donnerstrahl in einem Dorfe, wo ich war, etliche Häuser anzündete, und eine Indianerin Wasser hineingoß, und sich ohngefähr verbrannte, gaben ihre Nachbarinnen, da sie zu Bette lag, statt des Trostes, ihr viele Schimpfreden und sagten: Ey wie recht und billig zahlt dich der heilige Jakob wegen deiner Vermessenheit aus, daß du freches Weib dich unterstanden, mit ihm einen Streit anzufangen. Den Todten geben sie Speise und Tranck mit, und alles, was zu einer grossen Reise nöthig ist, welches sie behutsam unter das Todtenleilach verstecken. Denn

sie

sie fürchten sich für Schlägen, mit welchen sie ihre Seelsorger wegen dieser lächerlichen Mißbräuche auszahlen lassen, wenn gute Ermahnungen nichts helfen wollen. Sie legen dem Todten noch Nadel und Faden bey, daß er auf der Reise seine Kleider ausbessern, auch mit der Nadel die Dorne sich aus den Füssen ziehen könne, weil sie sich träumen lassen, es wäre ein rauher und mit vielen Dornen bewachsener Berg, durch welchen der Verstorbene reisen müsse. Sie tödten auch den Hund, der ihm im Leben der getreueste war, damit er den Verstorbenen auf der Reise wider die Mörder beschütze. Zu gewissen Tagen des Jahrs schleichen sie zu dem Grabe, und giessen americanisches Bier darauf, dem Todten seinen Durst zu löschen, welches sie aber so tückisch machen, daß man meinen sollte, sie sprengten Weihwasser darauf, wenn man nicht aus dem Geruche, das Bier merkete. Sie halten nach verflossenem Jahre kostbare Mahlzeiten, wobey sie auf die Gesundheit des Verstorbenen tapfer trinken, daß er glücklich seine Reise in die Ewigkeit endigen möchte. Die Indianer lügen über die massen, daher man ihren Worten nicht glauben darf. Zum Beichten gehen viele, nur den Beichtvatter zu betriegen, und da sie gemeiniglich ohne vorhergehende Gewissenserforschung kommen, muß man sie mit aller möglichen Sanftmuth und schmeichelnden Worten behutsam ausforschen, damit sie nicht aus Furcht ihre Sünden verschweigen. Die Zahl, so sie zu der ersten

Gattung

Gattung der Sünden setzen, die nämliche setzen sie gemeiniglich zu allen andern folgenden Sünden, die sie beichten; es muß daher ein verständiger Beichtvater, wenn es die Neigung des Beichtkinds in etwas erkennet, sich selbst eine beyläufige Zahl vorstellen. Ihre Freude ist auf Hügeln zu wohnen, wo sie ihre Schaafe weyden, damit sie sich in allen Gegenden umsehen können, wenn etwann jemand ihrem Viehe einen Schaden zufügen wollte, obschon die meisten in Dörfer sind gebracht worden, damit man ihnen durch den Umgang mit den guten und frommen Indianern ihre Aberglauben benehmen möge. Sie wohnen in schlechten Häuschen, die aus Steinen und Leimen gebauet, und mit dürrem und langen Grase, so sie Chillua nennen, bedecket sind, um sich wider Kälte und Regen zu beschützen. In die Wand machen sie ein kleines Loch, durch welches in die Hütte ein wenig Licht hineinfallen kann. Die Thüre, so den Tag hindurch offen bleibt, bestehet aus einer Küh- oder Ochsenhaut und ist gemeiniglich so niedrig und enge, daß man sich im hineingehen bücken, und schmiegen muß. Ihr besonderes Hausgeräthe bestehet aus Wolle von unterschiedlichen Thieren des Landes, woraus sie sich Kleider und andere zum Gebrauche nothwendige Dinge verfertigen. Sie haben aus Hafnersleimen oder Lette wohl gearbeitete Geschirre, die ihnen zum Kochen, und das Getränke aufzubehalten, dienen. Es mangelt ihnen nicht an unterschiedlichem Werkzeuge,

zum

zum Kleiderweben, auch nicht an silbernen Geschirren und Hausgeräthe, welches sie behutsam vor den Augen der Spanier verbergen, damit sie ihnen von diesen nicht abgenommen werden. Ganz anders ist es mit den adelichen Indianern beschaffen, die in grossen Dorfschaften und angenehmen Meyerhöfen wohnen. Denn diese haben weitschichtige und sehr bequeme Häuser, die mit vielen kostbaren Geräthschaften ausgezieret sind.

Obschon die Indianer Gold und Silber hoch achten, so haben sie doch ihre einzige Freude an den Heerden des Viehes, die meistentheils aus americanischen Schaafen bestehen, wiewohl sie auch viele europäische Ochsen, Kühe, Schweine, Pferde, Esel, und Schaafe zählen. Von den americanischen Schaafen haben sie zweyerley Gattungen. Die einen nennen sie Llama, oder Carua. Es ist dieses Schaaf so groß als ein Esel, und sieht fast wie ein kleines Kamel aus, wegen des erhobenen Halses, und hohen Rückens. Dieses Thier ist zum Lasttragen sehr tauglich, die Wolle aber dienet blos zu Stricken und Säcken. Die andere Gattung nennen sie Alpaca. Sie ist beynahe eben so groß, als die erste Gattung, aber untauglich zum Lasttragen. Sie hat eine feine schöne und lange Wolle, die vom ganzen Leibe schier bis zur Erde dritthalbe Spannen lang hinabhänget. Die Farbe dieser Schaafe ist unterschiedlich. Etliche sind am ganzen Leibe grau, etliche

kohl-

kohlschwarz, andere dunkelbraun, etliche schneeweiß, welche letztere von den Indianern sehr hochgeschätzet werden, weil ihre Wolle nachher sehr fein gefärbet werden kann. So wohl diese, als die andern americanischen Schaafe schützen sich wider die Menschen mit ihrem sehr übel riechenden Geifer, den sie weit hinauswerfen. Die Hunde halten sie mit ihren vordern Füssen ab, mit welchen sie so starck schlagen, daß auch die grimmigsten, wenn sie einen Schlag davon getragen, jämmerlich schreyen, den Muth verlieren, und davon laufen. Das Fleisch dieser Schaafe wird sowohl von den Indianern, als Spaniern gegessen. Die Kühe, deren es überflüssig giebt, kosten hier zu Lande 6 oder 7 spanische Thaler, sie geben aber nicht das ganze Jahr hindurch Milch, sondern allein, wenn sie Kälber haben. Die Kälber essen sie niemal; denn sie sagen, es wäre ewig Schade, daß man so kleine Thiere tödten sollte. Die Ochsen haben ihren Werth nach ihren Jahren, so viele Jahre nämlich das Stück alt, so viel spanische Thaler kostet es. Das europäische Schaaf kömmt um einen Gulden, und wird unter die besten Speisen gerechnet. Die americanischen, die zum Lasttragen können gebraucht werden, verkaufet man um 2 spanische Thaler, die andern aber nur um anderthalbe, die jungen hingegen, so zum essen dienen, um einen Gulden. Die Speisen werden mit Schweinsfette, welches die Indianerinnen sehr fein, wie wir in Deutsch-

land

lande die Butter, zerlassen, gekocht, aus Mangel der Butter; daher die Schweine hier hochgeschätzet werden, und mehr, als ein Ochs, oder Kuh kosten. Die gemeine Indianer haben eine solche Liebe gegen ihr Vieh, daß sie gar selten eines davon schlachten; denn sie geniessen gemeiniglich nur dasjenige, so an einer Krankheit dahin gefallen. Wenn sie daher aus Hunger eines müssen schlachten, so setzen sie weinend das Messer an, und die herumstehende Weiber beklagen mit Heulen und Weinen das mit dem Tode ringende Thier. Ihre meiste Nahrung bestehet in Erdäpfeln, so die Indianer Choquenaca nennen. Von diesen werden die meisten Felder auf den Peruanischen Gebirgen angebauet, weil sie zu keiner andern Frucht dienlich sind. Sie breiten diese Erdäpfel in dem Junius, wo es hier zu Lande schier alle Morgen Eiß machet, auf den Heiden aus, und lassen sie gefrieren; nachmals aber, da gegen neun Uhr die Sonne solche wieder aufgethauet hat, tretten sie mit blossen Füssen allen Saft aus, und lassen sie in der Luft trocken werden. Nachdem sie nun dieses 10 bis 12 Tage wiederholet, und die Erdäpfel trocken, dürre, und ohne Saft ganz hart geworden sind, führen sie selbe in Säcken nach Hause in ihre Scheuern, wo sie solche 2 bis 3 Jahre aufbehalten, ohne wurmstichig zu werden. Wenn sie nun diese dürren Erdäpfel zubereiten wollen, zermahlen sie selbe zwischen zween Steinen, und legen sie dreymal

mal in frisches Wasser, drücken solche allezeit wohl aus, und benehmen auf solche Weise ihnen alle Bitterkeit. Nachher nehmen sie gute Fleischbrühe dazu, und lassen sie zu einem dicken Brey einkochen, welchen sie mit klein geschnittenem Fleisch oder Käse vermischen. Diese Speise der Indianer ist sehr nahrhaft, gesund, und schmackhaft, absonderlich wenn dieser Erdäpfelbrey mit klein geschnittenem jungen Hühner- oder Feldhühnerfleische vermischet wird. Die Felder, auf welchen die Indianer dieses Jahr Erdäpfel gebauet haben, besäen sie folgendes Jahr mit einem andern Saamen, den sie Quinoa nennen, und der unserem Hirse sehr gleichet, ob es schon eine andere Frucht ist, die in Europa nicht gesehen wird. Der Stengel ist gemeiniglich so dick, als das untere eines Federkiels, und wächset etwann eine Elle hoch. Oben bringt er viele dickbüschichte Zweiglein hervor, die voll kleiner Körnchen sind. Sind nun alle Stengel der Frucht auf dem Felde zeitig, so werden sie gleich unserem Hanfe herausgerupfet, und von den Indianerinnen mit bloßen Füssen auf untergelegten Teppichen unter lustigen Gesängen ausgetretten, und gesäubert. Sie gebrauchen diese Frucht nicht nur allein zur Speise, sondern machen auch ein starkes indianisches Bier davon, welches sie Chicha oder Kusa nennen, dessen Farbe einem rothen Weine, wenn es aus den rothen Körnern, oder unserem weissen Biere, wenn es von weisen Körnchen gemacht

wird, gleichet. Dieses Getränke berauschet, wie unser Bier in Deutschlande, und dienet wider Stein und Gries, so, daß man wegen dieses Getränkes keinen Indianer findet, der mit diesem Uebel behaftet sey. Es kühlet sehr, löschet über die massen den Durst, und würde auch den Europäern sehr wohl schmecken, wenn es ihnen aus goldenen oder silbernen Bechern, wie hier, gereichet würde. Die Gerste, so häufig in diesem Lande, und zwar so hoch, als unser Korn wächset, dienet allein für die Maulthiere und Pferde statt des Habers. Ausser den gemeldeten Feldfrüchten gibt es fast keine andere mehr auf den Peruanischen Gebirgen, obschon andere nahe gelegene Provinzen dieses Reiches einen Ueberfluß am besten Weitzen, indianischen Korne, stärksten Wein, lieblichsten Früchten u. d. g. haben, so, daß wegen beständiger Handelschaft der Indianer mit andern Provinzen auf dem Gebirge niemals ein Mangel an Weitzenbrod, gutem Weine, und auserlesenen Früchten ist. Sowohl die Spanier, als Indianer halten zu gewissen Tagen solche Mahlzeiten, die den europäischen nichts nachgeben. Es werden bey solchen sehr viele niedliche und wohl zubereitete Speisen aufgetragen. Die Geschirre sind voll des kostbarsten Weines, und die silberne Krüge voll americanischen und lieblich gewürzten Biers. Der Tisch pranget mit goldenem und silbernem Service, welches den Pracht der Europäer verdunkelt.

Die

Die Indianer machen ihre Reisen, sie mögen noch so weit seyn, gemeiniglich zu Fusse, und bleiben niemal auf der Landstrasse, sondern sie trachten nach ihrem vorgesetzten Ziel über Berge und Thäler ohne allen unnützen Umweg. Sie sind allezeit mit einer Schleuder versehen, woraus sie so geschickt ihre Steine werfen, daß sie auch weit hinaus niemals das Ziel verfehlen. An der Seite tragen sie eine Tasche, in diese stecken sie ein Kraut, so sie Coca nennen, ohne welches sie weder reisen, noch arbeiten. Dieses halten sie in dem Munde zwischen den Zähnen und Backen, saugen den Saft heraus und sagen, daß es ihnen Kräffte und Stärke gebe. Ob nun dieses in der That also, oder nur eine leere Einbildung der Indianer sey, will ich nicht untersuchen. So viel ist doch gewiß, daß solches Kraut abgesotten denjenigen gleich einem Thee hier zu Lande zu trinken gegeben wird, welche in ihrem Magen eine Unverdauung verspüren: denn es ist sehr hitzig, erwärmet, stärket den Magen, und befördert die Verdauung. Dieses Kraut wächset allein in Yungas, einer Landschaft dieses Reichs, welche gleich hinter dem Peruanischen Gebirge ligt, und sich weit erstrecket. Es wird wie unsere Weinberge an Anhöhen gepflanzet, und muß viele Sonnenhitze haben. Das Bäumlein, an welchem die Blätter dieses Krauts wachsen, ist kaum so groß, als ein Weinstöckchen, die Blätter aber gleichen viel den Lorbeerblättern. Diese werden zweymal im Jah-

re zu gewissen Zeiten abgerissen, in der Luft dürr gemacht, und sind diejenigen sehr reiche Leute, welche auf ihren Gütern viel von diesem Kraute bauen, weil jährlich viele tausend Centner davon verkauft und verzehret werden

Des Krauts von Paraguay (Mate) bedienen sich frühe und abends sowohl die Spanier als Indianer, gleichwie die Deutsche des Thees. Sie trinken solches aus einer Schaale, die artig aus einem americanischen Kürbisse gemacht, und dessen Rand breit mit Silber oder Gold eingefasset ist. Aus diesem ziehen sie das Paraguaysche Theewasser mit einem silbernen oder goldenen Röhrlein in den Mund, welches unten kleine Löchlein hat, und von ihnen in das Geschirrlein getauchet wird. Dieses Kraut wird jährlich von Paraguay, welche Landschaft gleich an Peru gränzet, im Ueberflusse überschicket, und ist schier die beste und einträglichste Handelschaft, welche Paraguay mit Peru hat.

Die Farbe der Indianer im Königreiche Peru ist etwas brünet, und kommt der Farbe des europäischen Bauernvolks ziemlich nahe. Sie sind auch, absonderlich die Weibspersonen, im Gesichte und am Leibe wohl gebildet. Sie gehen fast alle barfuß, und tragen nur aus Leder gemachte Sandalien, um die Fußsolen wider die Steine und Dornen zu beschützen. Die Mannsleute tragen gerne weite Ho-

sen,

sen, und ihr Hemde ist aus Baum- oder anderer Wolle, welches auch von unterschiedlicher Farbe ist. Ueber dieses ziehen sie ein kleines Röckchen an, welches auf indianische Art aus zartem Wollenzeuge fein und niedlich gemacht, bis an den Hosengürtel hinabhänget, und wie ein Levitenrock nur über den Kopf gestürzet wird, dessen Aermel weit sind, und den halben Theil des Arms bedecken, wo sie einen großen Theil des Hemdes hervorziehen, und auf beyden Seiten hinunter hangen lassen. Auf den Schultern tragen sie einen aus zarter indianischer Wolle fein verfertigten viereckigten Mantel, auch von unterschiedlicher Farbe, der hinten bis über die Waden reichet. Die Bärte sind ohne Haare, die auf dem Kopfe sind sehr dick und lang, und bey allen pechschwarz, die sie auf den Nacken binden, über den Rücken bis an die Kniekehle hinabfliegen lassen, und mit größter Sorgfalt unterhalten: daher man einem Indianer keinen größern Spott beweisen kann, als wenn man ihm die Haare abschneiden läßt. Den Kopf bedecken sie mit einem runden, aus allerhand Stückchen Tuch fein zusammengesetzten Hute, wiewohl die meisten heut zu Tage spanische runde Hüte tragen. Ihr braunes Halstuch lassen sie auf beyden Seiten hinabhangen, auf Art der alten Deutschen, welches aus einer sehr feinen braunen Wolle der kleinern Kameelziege, Vicuña, gemacht ist, die wegen ihrer Feinheit sehr hoch geschätzet

wird, und von welcher ganze Schiffe nach Europa beladen werden. Die Indianer machen aus derselben die schönsten und feinsten Hals- und Schnupftücher, die aber nicht, wenn sie schmutzig sind, mit warmen, sondern mit kaltem Wasser ohne Seife müssen gewaschen werden. Sie dörfen auch nicht in der Sonne, oder bey einer andern Hitze trocknen, sondern allein in dem Schatten, damit sie sich nicht zusammen ziehen, und ihren Glanz verlieren. Sie machen aus dieser Wolle die feinsten schwarzen Hüte, die unsern Castorhüten im geringsten nichts nachgeben. In Spanien verfertigen sie daraus, absonderlich in der Stadt Segovia, ein so feines schwarzes Tuch, daß ich noch kein feineres gesehen habe. Diese Vicuñas halten sich gerne auf den Bergen und an kalten Orten auf, und gleichen in allem den americanischen Schaafen, nur daß sie in etwas geschmeidiger, sehr geschwind im Laufe, und in der Wolle alle hellbraun sind. Man trift auf den Cordilleras von diesen Thieren ganze Heerden an, und in der julischen Provinz giebt es eine Völkerschaft, die man Choquelas nennet, welche sich fast allein von der Jagd dieser Vicunjen nähret: denn das Fleisch essen sie, aus der Wolle aber machen sie sich ihre Kleider, oder verkaufen solche theuer. Diese Thiere haben in ihrem Magen die Bezoarsteine oder Kugeln, ob schon auch die andern americanischen Schaafe, oder wilde peruanische Gemsen,

auf

auf diesen Gebirgen, welche den Vicuñas bey nahe in allem gleichen, und Guanacos genennet werden, in ihren Leibern sehr viele dergleichen Steine tragen. Die Indianer fangen die Vicunjen auf folgende Art. Sie jagen sie von den Bergen in ein Thal hinab, dieses umfangen sie mit einer langen Schnur, worein viele weiße Wolle und Federn geknüpfet wird. Wenn nun diese von dem Winde beweget werden, fürchten sich die Vicunjen, so, daß sie sich nicht über dieses Federgarn zu springen getrauen. Da ziehen dann die Indianer die Federschnüre mehr und mehr zusammen, bis diese Thiere ganz nahe beysammen sind, alsdann gehen sie in den Kreis hinein, werfen ihnen ihre Libes unter die Füsse, welche aus drey kleinen Strickgen gemacht sind, an deren jedem Ende eine bleyerne Kugel hänget, und verwickeln also den Vicunjen ihre Füsse, so, daß sie zur Erde fallen müssen, wo sie ihnen alsdann die Gurgel abschneiden. Die Indianer sind in dieser Jagd so geschickt und glücklich, daß sie in einem Tage mehr, als 40 oder 50 fangen.

Die indianischen Weibspersonen tragen einen wollenen langen Rock, der von den Achseln an bis auf die Füsse herab hänget. Oben stecken sie solchen auf beyden Seiten mit zwo sehr großen Nadeln zu, deren Köpfe breit von Silber gemacht sind. In der Mitte unter der Brust umgürten sie den Rock mit einem fast 4 Finger breiten und von allerhand Far-

ben gestrickten wollenen Gürtel. Von den Schultern bis über die Hüften hinab hängen sie ein gewebtes Mäntelein um, welches sie vorne bey dem Halse mit einer großen von Silber oder Gold gemachten Nadel, die sie pichu nennen, zusammenstecken. Ihre Haare unterhalten sie eben so sorgfältig, als die Mannsleute, und flechten sie sehr schön in viele Zöpfe, deren Spitzen sie unten mit einem Bande zusammen binden. Das Haupt bedecken sie zu Hause gemeiniglich nicht, wenn sie aber ausgehen, bedienen sie sich eines weißen oder schwarzen runden Huts, oder eines andern von unterschiedlichen vielfärbigen Stückchen artig zusammgesetzten Hütchens, (Montera) welches sie von den Spanierinnen gelernet haben. Gehen sie in die Kirche, oder in ein anderes Haus, einen Staatsbesuch zu machen, so bedecken sie das Haupt mit einem von Sammet, Taffet, oder aus einem andern feinen Zeuge gemachten breiten und langen Tuche, welches hinten biß an die Kniekehlen hinab hänget. Die verheuratheten Indianerinnen sind gemeiniglich nur Sklavinnen ihrer Männer. Sie halten sie fast unmenschlich, daher bey den Eheleuten meistens Zwietracht, selten aber wahrer Friede zu finden; und obschon dieser durch Fleiß der Seelsorger und anderer Richter ein oder das anderemal gestiftet wird, so ist er doch gemeiniglich von einer kurzen Dauer, wegen der wilden Art der Männer.

Ich

Ich komme wieder auf die angenehme Lage und Gegend der Peruanischen Küste, welche sich von dem Aequator bis zu den Tropicum Capricorni erstrecket. Die angenehme Himmelswitterung, und mäsige und gesunde Luft macht allda ein irdisches Paradies. Denn da es weder scharfe Kälte, noch starkbrennende Sonnenhitze giebt, so ist hier ein ewiger Frühling, der keine Veränderung der Zeit leidet. Es giebt niemals trübe oder finstere Wolken, und wenn die Sonnenstrahlen zuweilen bedecket werden, wird solches von einem angenehmen und etwas frischen Nebel verursachet, der die Einwohner zum Spazirengehen einladet. Von Donner und Blitz, auch von starken Platzregen weis man in diesen Gegenden nichts. Das ganze Jahr hindurch sind Tag und Nacht einander gleich. Die Erde wird von einem Morgenthaue, und unzählbaren Bächlein befeuchtet, welche mit lieblichem Rauschen durch Felder und Wiesen zwischen Bäumen und Gärten herumfliesen: daher diese den Einwohnern zu jeder Jahrszeit eine große Menge der besten Blumen und Früchte hervorbringen.

Bey allen diesen Annehmlichkeiten giebt es doch einige beschwerliche Insecten, z. E. Flöhe, und sehr kleine Insecten, die sie in Cartagena Niguas, in Peru aber Piques nennen. Diese setzen sich gemeiniglich zwischen die Fußzähen an, und dringen durch die Haut in das Fleisch hinein, wo sie alsdann

ihre Nestlein machen, und Eyer legen. Sie verursachen ein beständiges und sehr überlästiges Jucken, welches man doch 3 oder 4 Tage lang ertragen muß, bis sie sich satt gefreßen, und ihre Eyersäckchen geleget haben. Alsdann nimmt man eine Nadel, eröfnet rings herum die Haut, und ziehet behutsam das ganze Nestlein mit dem Insecte heraus; das Löchlein aber, welches so groß, als eine Erbse bleibt, heilet man mit eingestreuetem spanischen Taback. Ich habe dieses Thierchen etlichemal durch das Mikroskop betrachtet, und ganz genau gefunden, daß es dem Flohe viel ähnlich, doch aber in etlichen Stücken ganz anders gebildet sey. Auserdem fehlet es in diesen angenehmen Gegenden nicht an einer fast beständigen Geißel Gottes, wodurch bisweilen die Süßigkeit der Landschaft, und angenehme Ruhe der Einwohner sehr verbittert wird, nämlich an Erdbeben, so, daß ich innerhalb neun Monaten, die ich in Lima zubrachte, mehr als zwanzig derselben verspürte, deren einige so stark waren, daß die Glokken auf den Thürmen zu größtem Schrecken und Angst aller Einwohner ihren Klang von sich selbst gaben. Man sollte wahrhaftig glauben, es wäre fast niemand auf der Welt zu finden, der sich unterstünde, in einer solchen Landschaft zu wohnen, sie möge so angenehm, so reich, und so überflüßig mit allem versehen seyn, als man sich nur einbilden könne, wo man immer in größter Gefahr schwebt lebendig

dig begraben zu werden, und dennoch giebt es viele Tausende, die nicht anderswo wohnen wollen, als nur in diesen angenehmen Gegenden, da sie doch noch jetzt den zu Grunde gerichteten Seehafen Callao vor Augen haben, dessen Festung den alten Namen Callao behalten hat, die besser in das feste Land hinein erbaute Stadt aber heißt jetzt Buena Vista.

Ich fahre nun in Beschreibung meiner Reise fort, die ich von Lima nach den Andengebirgen gemacht habe, wohin ich von meinem Obern, um allda dem Heile der Seelen in dem Weinberge des Herrn obzuliegen, geschickt wurde. Ich werde nichts mehr von den Sitten, Gebräuchen, Aberglauben, Kleidung, und Eigenschaften der Indianer sagen, von welchen allen ich schon oben Meldung gethan habe, sondern allein dasjenige zu erzählen mich bemühen, was ich auf meinen vielfältigen Reisen, und auf den peruanischen Anhöhen, wo ich mich 18 Jahre lang aufgehalten, Merkwürdiges gesehen und erfahren habe. Das peruanische Reich erstrecket sich von dem Aequator bis zu dem Tropico Capricorni, mithin zählet es 20 Grade in der Länge, gegen den Polum Antarcticum; in der Breite aber hat es nicht mehr, als 8 Grad gegen Osten, ob es sich gleich unten bey der Spitze gegen Chile und Paraguay in der Provinz Charcas etliche Grade weiter ausbreitet. Es gränzet gegen Osten an das

unbe-

unbekannte Land der Amazonen, gegen Westen an das Mar del Zur, gegen Süden an Chile und Paraguay, und gegen Norden an Popayan. Es wird in drey große Provinzen oder Audiencias zertheilet, deren die erste Quito, die andere Lima, und die dritte Charcas oder Plata ist. Diese drey werden wiederum in viele andere kleine abgetheilet. Jede hat ihren besondern Gouverneur, die aber von dem Unterkönige von Lima abhangen. Es ist ein sehr fruchtbares Land an Baumwolle, Zucker, Getraide, Oel, vortreflichem Weine, und den besten Baumfrüchten; aber der größte Reichthum, den die Spanier allda finden, ist Gold, Silber, Zinnober, Smaragden, Queckstlber ꝛc Das katholische Glaubenslicht schimmert fast allein nur an den Orten, welche ehedessen den Incas unterworfen waren, die übrige stecken noch in der heidnischen Finsterniß, welche zu vertreiben und das wahre Glaubenslicht allda anzuzünden, die Väter der Gesellschaft Jesu viele Jahre hindurch sich ihren Schweiß und Blut haben kosten lassen. Man reiset auf Maulthieren; Bett, Zelt, Tischtuch, Teller, Löffel, Messer, Gabel, und Trinkbecher, muß man mit sich führen, auch sich wohl mit Essen, Trinken, und mit allem, was nöthig ist, sich eine Mahlzeit auf dem freyen Felde zurichten zu lassen, versehen, weil man mehrmalen unter dem freyen Himmel sein Nachtquartier aufschlagen muß. An vielen Orten trifft man auf

der

der Reise keinen Stecken Holz an, daher man auf den Heiden den dürren Kuh- und Ochsenmist, oder Schaaflorbeeren zusammen suchen muß, Feuer zu machen, wenn man auf der Reise Thee oder Chocolate trinken, oder etwas Warmes essen will. Die Wege über diese Gebirge, sind die allerrauhesste, und tausenderley Lebensgefahren ausgesetzet, weil der Weg an sehr vielen Orten kaum drey oder vier Spannen breit, da auf einer Seite die jähen Berge und Felsen, die bis an die Wolken reichen; auf der andern aber die tiefsten Abgründe sind, wo die schnellesten Flüße vorbeyrauschen. Ich bin öfters von dem Maulthiere abgestiegen, damit ich zu Fuße desto sicherer fortkommen möchte; allein ich stund manchesmal zwischen Felsen, Abgrund und Wasser, und mußte die Indianer, die uns begleiteten, um Hülfe rufen, daß sie mir die Hand langten, um nicht von dem Schwindel eingenommen zu werden, und hinunter zu stürzen, bis sie mich endlich überredeten, mich auf das Maulthier zu setzen, und beherzt fortzureuten, weil diese der harten und rauhen Wege schon gewohnt, sicher von einem Felse zum andern zu springen wissen, ohne daß sie, als nur gar selten, anstossen. Ueber große Flüße setzet man auf indianischen Brücken, die nicht von Holz oder Stein gemacht sind, sondern von starken und dicken Seilen. Diese werden von einer Seite zu der andern, wo der Fluß am tiefsten ist,

und

und stille gehet, gezogen; auf diese Seile werden viele aneinander geflochtene Hölzer gelegt, die mit Stricken wohl angebunden sind. Die Brücke stehet hoch über dem Wasser, und ist nur eine Klafter breit. An beyden Seiten hat sie von Stricken wohl zusammen geflochtene Geländer, an welche man sich anhalten kann. So bald man in solche den Fuß setzet, um auf die andere Seite zu kommen, fängt die ganze Brücke an, hin und her zu wanken, und sollte man alsdann den Schwindel bekommen, muß man eilends einem Indianer rufen, damit er die Hand reiche. Die Maulthiere laufen eines nach dem andern hinüber; doch müssen sie an einem Stricke, oder mit dem Zaume geführet werden. Ihre Last wird ihnen abgenommen, und auf den Schultern und Achseln der Indianer nach und nach auf die andere Seite des Flußes getragen. Gleichwie die Berge unterschieden, also ist auch die Witterung. An einigen Orten ist eine durchdringende Kälte, und die Berge sind das ganze Jahr hindurch mit Schnee bedecket, obschon alle unter dem Sonnenwendekreise liegen, und die Sonne das ganze Jahr fast schnurgerade über den Kopf herab scheinet; an andern Orten aber, die kaum zweyhundert Schritte entfernet, und in Bergen eingeschlossen sind, ist die Sonnenhitze so brennend, daß man zu verschmelzen glaubt. Andere Oerter

und

und Thäler, deren es zwischen den Bergen sehr große giebt, haben allezeit angenehme Lüftchen, und bringen eine ungemeine Menge Früchte hervor. Die Berge sind von aussen kahl, unfruchtbar, und unangebauet, inwendig aber sind diejenige, so gegen Westen und das Südmeer liegen, voll Silber, und die, so gegen Osten stehen, und weit von dem Meere entfernet sind, voll Gold. Berge und Anhöhen wimmeln von Feldhühnern, deren es dreyerley Arten giebt; einige sind so groß, wie ein zahmes Huhn, die man Gibues nennet, andere sind wie unsere Feldhühner in Deutschlande, deren doch einige etwas grösser, und Pisacas genennet werden. Diese fangen die Indianer also mit der Hand. Etliche begeben sich mit ihren Hunden auf die Berge und Anhöhen, die solche aufjagen, und in die Thäler hinab sprengen, wo andere Indianer ausgetheilet sind. Wenn nun das Feldhuhn auf der Heide sich niedersetzet, steckt es alsobald den Kopf unter das Gras, ohne das zweytemal aufzufliegen; alsdann eilet der Indianer, welcher am nähesten stehet, geschwind hinzu, ergreift es, und stecket solchem eine starke Flügelfeder in den Kopf, sie zu tödten. Nebst den Feldhühnern giebt es auch auf den Wiesen und Heiden noch eine andere Gattung von Vögeln, die an Größe, Federn und Bildung unsern Wachteln in Deutschlande sehr ähnlich sind. Diese fan-

gen

gen früh Morgens, wenn der Tag anbrechen will, an zu schreyen, oder besser zu sagen, zu quächzen wie unsere Kröten in den Weihern, wann es regnen will. Sie nennen sie Buccu buccu, wegen des traurigen Tones ihres Geschreyes; die Spanier aber heißen sie los gallos del Inca, die Incahahnen, weil diese indianischen Könige, wenn sie in dem Felde stunden, gemeiniglich früh Morgens, da diese Vögel zu rufen anfiengen, mit ihren Soldaten aufzubrechen pflegten. Die Wiesen, Felder, und Heiden, sind auch voll von andern Vögeln, welche die Indianer Lekeleke nennen, die sich blos vom Gewürme nähren.

Auf der Reise in diesen Landschaften, müssen sowohl geistliche als weltliche Personen, sich sehr behutsam verhalten, und sollten meines Erachtens niemals allein in einem Zimmer schlafen. Denn weil gemeiniglich keine Thüre verschlossen wird, so schleichen heimlich freche Weibsbilder hinein, die wohlgebildet, und schön aufgeputzet, ihre liebkosenden Gespräche anfangen, und ihre Liebesdienste anbieten.

An allen Orten trift man auf den Anhöhen, und in den Thälern viele Wohnungen der Indianer an, die hin und her vertheilet auf ihren Landgütern leben, und über ihre Viehzucht Vorsorge tragen, weil

weil in diesem ihre Nahrung und Reichthum bestehet. Die Mannsleute von indianischem Geblüte, wenn sie 18 Jahre haben, müssen jährlich dem Könige von Spanien einen Tribut von 5 bis 7 Thalern bezahlen, bis auf das funfzigste Jahr, da sie dann wiederum davon befreyet sind. Die Weibsleute sind völlig frey. Von diesem Gelde unterhält der katholische König in diesem Reiche sowohl geistliche Lehrer als weltliche Richter. Drey Tage nach meiner Abreise von Lima kam ich in die Gegenden der Stadt Guanca Belica, *) so nicht weit von dem Marktflekken oder kleinen Städtlein Oropesa entfernet ist. Diese Stadt ist nicht groß, und hat auch ein schlechtes Ansehen von außen; doch ist sie sehr berühmt, wegen des vielen Queckſilbers, welches allda in den umliegenden Bergen gegraben wird, und jährlich der königlichen Schatzkammer ein grosses einträget. Zwanzig oder 30 Stunden davon, gegen Lima zu, befinden sich zwischen den Bergen etliche kleine Seen, welche das ganze Jahr hindurch stark gefroren bleiben. Von dannen wird täglich nach Lima durch auf vier

*) Man sieht in der Nachbarschaft von Guanca Belica gewiße von Steinen sehr wohl ausgearbeitete Pyramiden. Don *Antonio de Ullòa* Noticias Americanas ꝛc S. 340. Im Reiche Quito findet man irdene Grabsäulen von anderer Form. M.

vier Stunden weit unterlegte Maulthiere viel Eiß gebracht, wo man es Pfundweise verkaufet, damit die Einwohner allda ihr Getränke kühl erhalten. Sie lieben gefrorne Sachen, die sie heladas nennen, den Magen wegen der Hitze abzukühlen. Dieser Handel mit Eiß in Lima ist an einen Herrn dieser Stadt verpachtet, welches wegen der königlichen Schatzkammer jährlich 80000 harte Thaler bezahlet, so, daß nicht nur Silber und Gold, sondern auch Schnee und Eiß die Schätze der Krone Spanien in Peru vermehren.

Von diesen Gegenden machte ich mich auf, und langte nach etlichen Tagen in dem Flecken Jauxa an, wo ich von dem königlichen Zahlmeister sehr höflich empfangen, und drey Tage lang bewirthet wurde. Dieser Ort liegt in einem sehr angenehmen, und an Getraide und andern Feldfrüchten sehr fruchtbaren Thale, das sich in der Länge auf 8 bis 9, in der Breite aber auf 4 bis 5 Stunden erstrecket. Die Witterung ist hier weder zu kalt, noch zu warm; man hat auch niemal allda eine Erderschütterung vermerket, daher die Unterkönige von Lima schon oft gesinnet waren, ihre Residenz allhier aufzuschlagen, welches aber bisher noch nicht zu Stande gekommen ist. Auf beyden Seiten dieses Thals liegen an den Füssen der Berge viele grosse indianische Dorfschaften, die kaum eine halbe Stunde von einander entfernet sind. Sie haben alle schöne Kirchen.

Von

Von Jauxa setzte ich meine Reise auf Maulthieren der Peruanischen Post nach der Stadt Guamanga mit meinen Gefährten ganz vergnügt durch viele Indianische Dorfschaften, Marktflecken, und angenehme Thäler fort, wo wir unsere Augen ergötzen, und um unser Geld alle Nothwendigkeiten bekommen konnten, bis wir endlich auf eine sehr gefährliche Poststation kamen, wo wir nichts, als eine armselige indianische Hütte antrafen, in welcher ein Indianer allein wohnte, der den Posthalter des Orts, der sich eine Stunde davon auf seinem Landgute mit seinen Maulthieren befindet, Nachricht giebt, wann Reisende kommen. Es war ein Glück, daß allhier nach einer Stunde die ordentliche Post von Potosì nach Lima mit vielen sehr mit Silber beladenen Maulthieren anlangte, welche von dannen wiederum leer zu ihrem Orte, wo sie her kamen, zurück geführt werden mußten. Die Post wurde noch selbigen Abend mit andern Maulthieren beschleuniget, wir aber ruheten noch selbige Nacht hier aus, damit auch die armen Maulthiere, die sehr abgemattet waren, ausruhen, und auf der Heide weyden könnten. Ehe die Nacht einfiel, kamen noch zween spanische Kaufleute mit vielen Maulthieren, die ihre Waaren trugen, mit welchen wir sogleich bekannt wurden, selbige Nacht und folgenden Tag aus Mangel eines Kochs, uns selbsten unser Essen zubereiteten, und die Nacht mit Gesprächen aufgemuntert zubrachten.

Den andern Tag nach genommenem Frühstücke setzte ich mit meinen Gefährten die Reise fort; die zween Kaufleute aber musten sich noch etliche Stunden aufhalten, bis ihre Maulthiere, deren sie viele vonnöthen hatten, mit ihren Gütern beladen wurden. Sie holten uns noch ein, da wir uns eben auf die unsrigen setzten, den vor uns ligenden sehr hohen, und höchst gefährlichen Berg noch vor Nachts zu übersteigen, und wollten uns noch selbige Nacht folgen, wenn ihre Maulthiere frühzeitig in dem Marktflecken eintreffen würden. Sowohl der Wirth, als der Indianer, der uns führte, mißrieth ihnen diese Vermessenheit wegen des gefährlichen Weges über den Berg, der bey nächtlicher Zeit mit größter Lebensgefahr zu übersteigen ist. Wir liesen sie in dem Orte zurück, setzten unsre Reise fort, und da wir in der Mitte des Berges waren, sahen wir sie von ferne mit allen ihren Maulthieren nachkommen. Der Indianer, der uns führte, jammerte, und sagte, daß diese Nacht schwerlich ohne Unglück vorbeygehen werde, welches dann auch geschah, da einer von diesen Kaufleuten wegen der Finsterniß der Nacht von einem Felsen mit dem Maulthiere hinab stürzte, und Hals und Beine brach, wie uns solches der andere nachmals weinend erzählte.

Nach diesem Unglücke unsers lieben Reisegefährten, langten wir nach 5 Tagen zu Guamanga an. Dieses ist die Hauptstadt einer kleinen Landschaft

oder

oder Corregimientes, wo es viele Gold- und Silber- und Kupferminen giebt, und ist zugleich der Sitz eines Bischofs und Gouverneurs. Sie liegt zwar etwas hoch, hat aber in der Höhe eine schöne weite Ebene auf etliche Stunden. Sie ist nicht groß. Auf dem Markte, der in der Mitte der Stadt sich befindet, stehet die Domkirche, außer welcher auch noch andere Pfarrkirchen, und Ordensklöster gefunden werden, nebst einem Nonnenkloster der heiligen Theresia, so fast außer der Stadt liegt. Sie hat schöne Häuser und Gebäude, auch lange und breite Gaßen, ist aber ein offener Ort ohne Mauern, wie fast alle andere Städte dieses Königreiches sind. In ihren Thälern ist es etwas warm; sie hat vieles Getrayde und andere Früchte, es werden auch in ihren Gegenden viele Zuckerrohre angebauet. Gärten und Felder werden mit hohen und dicken Hecken umgeben, welche dicke und breite Blätter haben, die voll spitziger Dornen, gleich spitzigen Nadeln, stecken. Diese allda fast an allen Orten von selbst wachsende dicke Dornhecken nennen sie Tunales, wegen der sehr guten und gesunden Frucht, so Tuna genennet wird. Sie wächset oben aus dem dicken dornichten Blatte ohne Stiel heraus, wo zuvor eine gelbe Blume, da der Tunal blühete, gestanden ist. Sie ist länglicht, und dick, wie eine mittelmäßige Gurke, hat aussen eine glatte, dicke, und grüne Schälfe. Wenn sie weich, und

zeitig ist, wird sie von dem dicken Blatte abgerissen, und die Länge hinab mit einem Messerchen eröfnet, wo man alsdann ganz leicht die dicke Schälfe abnehmen, und die Frucht essen kann. Sie ist sehr frisch und kühlend, daher sie auch zur Zeit der starcken Sonnenhitze mehrentheils genommen wird, um den Durst zu löschen. In dieser Stadt muste ich mich acht Tage lang aufhalten, wegen Mangel der Indianer, die uns auf der Reise begleiten sollten: denn da wir am Sonnabende vor dem Feste der heiligen Dreyfaltigkeit und des Frohnleichnams allhier anlangten, welche zween Festtage sowohl von den Spaniern, als Indianern feyerlich begangen werden, konnten wir niemand, auch durch gute Bezahlung überreden, uns zu begleiten, bis die 8 Tage dieser Feyerlichkeit verflossen waren. Es wurden auf dem Markte in der Mitte der Stadt, wo viele prächtige Gerüste für die Zuschauer aufgerichtet waren, Stiergefechte gehalten. Diese Thiere wurden fruhmorgens von den Heiden, wo sie geweidet werden, in die Stadt auf den Markt in eine von Brettern gemachte Stallung gebracht. Von dannen wurde nach zwölf Uhr einer nach dem andern auf den Markt, der sehr lang und breit ist, herausgelassen. Damit der Ochs sehr wild, und rasend werde, binden sie ihm an die zwey Hörner und an den Schwanz Raketchen und Schwärmer, die sie bey der Stallthüre anzünden, dadurch wird der Stier

tobend

tobend, und rasend. Alsdann tretten einige sowohl zu Fuß, als zu Pferde mit Spiesen oder Degen in den Markt hinein, rufen mit einem Tuche oder Mantel den rasenden Ochsen zu sich, der wie eine Furie auf sie los gehet, und wenn sich einer nicht sehr in Obacht nimmt, kann er leichterdings von dem wüthenden Thiere durch und durch gestossen, und getödtet werden, wie es dann mehrmalen geschieht. Es sind diese Tage hindurch bey dieser Lustbarkeit neun Menschen also elend um ihr Leben gekommen, ohne diejenigen, die sehr verwundet wurden. Es ist zwar dieses Ochsenturnieren von dem römischen Stuhle mehrmals unter einem scharfen Kirchenbanne verbotten worden, allein es half nichts, so daß man endlich gezwungen worden, wegen des Uebermuths, und Frechheit dieses Volks, durch die Finger zu sehen. Bey diesen Stiergefechten satteln sie bisweilen einen Ochsen gleich einem Pferde, auf welchen sich ein Indianer setzet, und auf dem Markte herumreutet, wenn auch der Ochse noch so rasend hin und her läuft, so sitzt der Indianer doch so fest im Sattel, daß er ihn nicht aus demselben hebet, bis er ganz ermüdet zur Erde fällt, wo sich dann der Indianer geschwind herunter macht, und davon läuft. Nach vollendetem Ochsenturniere traten mehr als hundert Indianer auf den Markt in ihrer ehemaligen Kleidung, die ihren König (Inca) unter einem Throne auf ihren Schuldern zu dem Hause, wo

der Gouverneur bey dem Fenster stund, trugen, wo alsdann der verkleidete Inca eine schöne Anrede hielt. in welcher er sich wegen der großen Lustbarkeiten bedankte, die ihm der Gouverneur diese Tage über machen lassen.

Nach vollendeter Feyerlichkeit setzten wir unsere Reise auf Maulthieren der Peruanischen Post fort, welche ein Graf, der zu Lima wohnet, in dem ganzen Königreiche unterhält, und deswegen dem Könige von Spanien jährlich hundert tausend harte Thaler bezahlet. Wir langten nach drey oder vier Tagen in dem Thale Apurima an, durch welches ein grosser sehr reissender Fluß rauschet, über welchen wir auf einer von Stricken gemachten Brücke, von welcher ich oben schon Meldung gethan, setzen musten. Dieses Thal ist sehr hitzig und voll Schnacken, die den Reisenden sehr überlästig fallen, weil sie Hände und Gesicht sehr übel zurichten, wie wir dann solches genugsam erfahren haben, bis wir folgenden Tag wieder auf die Anhöhe in ein großes indianisches Dorf, Chincheros genannt, kamen, wo das feinste Pulver gemacht wird. Nach sehr vielen durchgereisten Dorfschaften und Marktflecken kamen wir nach 12 Tagen nach Pachachaca, einem sehr grossen Meyerhofe der Jesuiten, wo jährlich sehr viel Zucker gemacht wird. Wir wurden allda von dem Verwalter des Hofs, der ein Priester war, ein ganzes Monat auf das

lieb-

liebreicheste unterhalten, und langten nach drey oder vier Tagen in einer sehr grossen Dorfschaft an, so Moljemolje genennet wird. Gleich bey diesem Orte übernachteten wir in einem andern Meyerhofe unsers Ordens, wo ebenfalls der feinste Zucker gemacht wird. Folgenden Tag kamen wir an den Fluß Pampas, der tief, breit, und sehr reisend ist. Ueber diesen setzten wir auf einer von Stricken zusammgeflochtenen Brücke; ich aber muste mich von einem Indianer bey der Hand hinüberführen lassen, weil sich die ganze Brücke beständig gleich einer Wiege bewegte. In diesen Gegenden habe ich bey den Anhöhen des Flusses viele Aloenbäume angetroffen, deren viele blüheten, viele aber nicht. Sie werden hier Makey genennet, und wenig geachtet, weil ihr Holz sehr weich, leicht und zu vielen Sachen nicht gebraucht werden kann.

Wir kamen endlich zu den Gegenden der Stadt Cuzco oder Cozco. Es stehen da an vielen Orten noch alte Paläste der Incas, welche zur Verwunderung in die Augen fallen, wegen der sehr grossen und wohl ausgearbeiteten Steine, die ohne Kalch so gut, und fest aufeinander liegen, daß ein jeder Europäer billich ihre Baukunst rühmen muß. Man sieht ebenfals an vielen Orten auf den kleinen Anhöhen herrliche Grabstätten, (Guacas), wo die adeliche Indianer begraben liegen. Sie sind artig von künstlich zusammgelegten Steinen ins Viereck

gebauet, und haben auf allen Seiten drey oder vier Ellen in der Breite, in der Höhe aber drey bis sechs; oben sind sie flach mit Steinen zugemacht. Auf der Seite gegen Sonnenaufgang ist ein kleines Thürlein, so offen stehet, in welchem der todte Indianer in einer Nische sitzet. Die meisten von diesen Grabstätten sind von den Spaniern niedergerissen worden, theils wegen des Goldes und Silbers, so sie zuweilen darinnen fanden, theils wegen der guten und artig gearbeiteten Steine, die sie zu andern Gebäuden verwendeten. Wir langten nach zween oder drey Tagen in der Stadt Cuzco selbst an. Diese ist unter den Peruanischen Bergstädten die berühmteste, da sie ehedessen der Sitz der Incas, oder Kaiser von Peru, war, allwo die Spanier einen unzählichen Schatz von Gold und Silber gefunden haben. Sie wird in Ober- und Nieder Cuzco eingetheilet, und liegt zwischen Bergen in einem angenehmen Thale, das sich lang hinaus strecket, und worinn sehr viele gute Früchte wachsen. Sie ist sehr groß und zierlich erbauet, pranget mit herrlichen Gebäuden, und zeiget noch viele Sachen des Heidenthums, welche würdig sind, gesehen zu werden. Sie hat einen Bischof, und rühmet sich zwoer Universitäten, deren einer die Weltpriester, der andern die Unsrigen vorstunden. Die Dom- und Jesuiterkirche, die auf dem Markte samt einem Universitätshause stehen, und denselben über die massen zieren, übertreffen die

zu

zu Lima, ja sie würden einer jeden Stadt in Europa eine Zierde machen. Denn da man daselbst gar seltene und sehr geringe Erderschütterungen verspüret, so sind die Gebäude von gehauenen Steinen kostbar aufgeführet. Der Markt, der in der Mitte der Stadt sich befindet, war ehedessen zu den Zeiten der Incas mit einer goldenen Kette zweymal umgeben, deren Ringe so groß und schwer waren, daß an einem jeden derselben ein Indianer zu tragen hatte. Diese vergruben die Indianer bey der Ankunft der Spanier in die Erde, und ist noch nicht entdecket worden, so viel Mühe auch diese sich schon gaben, sie zu finden. Die unterirdischen Krüfte, deren es in dieser Stadt viele gibt, und welche alle den Spaniern verborgen sind, halten große Schätze in sich. Es ist nicht möglich, sie von einem Indianer zu erfahren, wenn er sie auch wohl zu finden weis, ob man ihm schon ich weis nicht was für Reichthümer versprechen wollte. Denn sie haben sich unter einander verschworen, die Schätze ihrer Vorältern so zu verwahren, daß sie von den Spaniern niemals könnten hinweg geschnappet werden. Eben dieses thun sie mit den alten Gräbern, wo öfters viel Gold und Silber vergraben liegt. Sie lassen sich auch nicht überreden, die Gold- und Silberminen den Spaniern zu eröfnen, und wenn sie eine auf den Bergen finden, überschütten sie solche mit vielen Steinen, und andern Sachen, damit sie von

aussen nicht könne wahrgenommen werden. Denn sie fürchten, sie würden alsdann von den Spaniern, dieselbe zu bearbeiten, angehalten. Nebst diesem geben sie vor, es wären ihnen mehrmalen fürchterliche Gespenster erschienen, die ihnen den Tod androheten, wenn sie sich unterfangen würden, diese Schätze der Erden den Spaniern zu entdecken. Die Stadt Cuzco hat etliche Pfarrkirchen und unterschiedliche Frauen- und Mannsklöster, die sowohl wegen der reichen Personen, als schön erbauten Gebäude und Kirchen berühmt sind. Der Tempel, in welchem die Heiden ehedessen die Sonne verehrten, ist anjetzo von seinem Unflathe gereiniget, und erschallet in solchem heut zu Tage das Lob des wahren Gottes, da er zu einer Kirche, samt einem herrlichen Kloster, den Vätern des Predigerordens überlassen worden. Der Palast und die Wohnung der Incas, wurde zu einem Collegio der Jesuiten bestimmt, welches wegen seiner Größe sehr prächtig auf dem Markte da stehet.

Man sagt, in diesem liege ein unermeßlicher Schatz von Gold und Silber vergraben, den sie den Schatz der Incas nennen; man hat ihn aber bisher noch nicht gefunden. Eine adeliche Indianerinn, in welche ein spanischer Graf viele Jahre verliebt war, gab ihm die gewissesten Zeichen an,

wo

wo er in dem Garten der Jesuiten die Erde aufgraben, und die Steine aufbrechen lassen müsse, wenn er den sichern Eingang in die unterirdische Gruft, wo der große und reiche Schatz der Incas verwahret ist, finden wollte. Der Graf bekam von dem Unterkönige zu Lima die Erlaubniß, und da er bey dem von der adelichen Indianerinn angezeigten Orte anfieng, die Erde aufgraben zu lassen, fand er alle von ihr gegebene Kennzeichen sicher und richtig. Als aber die Jesuiten besorgten, es möchte der ganze Flügel oder Gang des Hauses großen Schaden leiden, ja durch das tiefe Graben vielleicht völlig zusammenfallen, ließen sie eine Bittschrift an den Unterkönig ergehen, und begehrten, der Graf sollte zuvor bey dem Corregidor der Stadt so viele tausend Thaler niederlegen, als vonnöthen wären, den Gang oder Flügel von neuem zu erbauen, wenn derselbe durch das Graben Schaden leiden oder einfallen würde, allein der Graf wurde durch dieses abgeschröcket, und ließ von dem angefangenen Werke ab. Man sieht unten in dem Garten noch heut zu Tage den Baum, der eine weisse große becherähnliche Blume trägt, die Stufen, die zu einer frischen hellen Brunnquelle, die mit einem kleinen Gewölbe eingefasset ist, führen, und andere steinerne Staffeln, die von dannen weiter in eine unterirdische Gruft führen, welche sehr sichere, und gewisse Merkmaale die adeliche Indianerinn

nerinn oder Fräulein, die man hier zu Lande Bisnias nennet, ihrem geliebten Grafen eröfnet hatte, den reichen und großen Schatz der Incas zu heben. Ich selbst bin etlichemal hinabgestiegen, und habe in dem untern Gange mit dem Fuße auf die Erde gestossen, wo ich aus dem Wiederhalle, der etliche Minuten daurete, wahrnahm, daß alles unten hohl, und voller Grüfte seyn müsse.

Die schöne und prächtige Pforte des Hauses und der Kirche der Jesuiten, wie auch des großen Universitätshauses, fallen wegen ihrer wunderschönen Bauart, sehr in die Augen.

Es sind noch drey andere Häuser der Jesuiten in dieser Stadt, nämlich das Haus des ersten Probierjahrs, das Haus des heiligen Bernhards, wo die spanische Jugend in den freyen Künsten und guten Sittenlehren unterrichtet wird, nnd endlich das Collegium des heiligen Borgia, wo die adelichen Indianer sowohl in Glaubenslehren, als andern Wissenschaften unterrichtet werden. Alle diese Häuser, wie auch die übrige, die unser Orden in diesem Reiche besaß, sind mit sehr vortreflichen Bibliotheken versehen.

Gegen der Stadt Cuzco über ist ein Berg, auf welchem die Festung der Incas liegt, welche billig

ein

ein Wunder der Welt zu nennen ist. Sie hat überaus hohe Mauren, die aus ungeheuren Steinen zusammengefüget sind. Ein jeder Stein macht in der Länge und Höhe ein halbes Stockwerk, und in der Breite fast ein Viertel der Mauern aus. Alle Steine sind so künstlich zugerichtet, und ohne allen Kalch so gleich zusammen gesetzet, daß ich in der Welt ein ähnliches Werk nicht zu seyn glaube. Diese so berühmte und schöne Festung des peruanischen Alterthums wird von den Spaniern völlig vernachläßiget; da sie doch die ganze Stadt Cuzco wider alle feindliche Anfälle zu beschützen, sehr wohl lieget. Man hat allda alle Gassen, Höfe, und Gärten in den Augen, und kann alle Feinde mit grobem Geschütze zu Grunde richten.

Es sind in dieser Festung zwo große unterirdische Grüfte, die sie Chincanas nennen. In eine derselben kroch ich durch die schmale Oefnung, so durch einen Felsen gemacht ist, und sah mit Verwunderung, wie schön, artig und künstlich, der Felsen gleich einem großen und breiten Felsenkeller ausgehauen ist. Ringsherum sind viele Sitze in den Felsen hineingehauen, wo sehr viele Personen bey starker Sonnenhitze sich abkühlen können. Oben fällt das Licht durch eine Oefnung hinein. In die andere habe ich es nicht gewaget, hinein zu gehen, weil man mich versicherte, daß diese Gruft so tief

und

und weit unter der Erde fortlaufe, daß sich bisher noch niemand unterstanden, das Ende derselben zu suchen.

Cuzco ist mit vielen schönen Meyerhöfen, fruchtbaren Feldern, und angenehmen Gärten versehen, die sehr schöne und wohlriechende Blumen, herrliche Obstfrüchte, und andere nutzbare Feldgewächse das ganze Jahr hindurch im Ueberflusse hervorbringen; obschon die Himmelswitterung zu Zeiten etwas rauher ist, als zu Lima. Durch die Mitte der Stadt fließet ein kleiner Fluß, den sie Quatanay nennen. Dieser läuft zu Zeiten so, daß er von den Bergen die größten Steine mit herab und fortwälzet. Etliche Tagereisen von Cuzco hält sich hinter dem hohen Gebirge ein indianischer König auf, den zwar die Spanier einen Rebellen heisen, der sich aber den rechtmäßigen Herrn und König von Peru nennt, und vorgiebt, er führe sein Geschlecht von dem Geblüte der Incas, oder alten Könige her. Ob er nun aus diesem königlichen Stamme, wie er sagt, herspro sse, lasse ich dahin gestellet seyn. So viel weis man doch, daß er vor etlichen Jahren als ein adelicher Jüngling in der Stadt Cuzco in dem Hause des heiligen Borgia auferzogen, und in den Wissenschaften unterwiesen worden, wo er jederzeit Anzeichen eines großen Geistes von sich gab, ohne daß er sein hohes Herkommen jemals jemand geoffenbaret hätte. Er hat fast alle herumliegende Heiden (Maran Cochas)

Cochas) unter welchen er wohnet, und deren Zahl unendlich groß ist, schon an sich gezogen, und folgen solche seinem Befehle und Wink. Da er nun das ganze Königreich Peru mit aller Gewalt suchet, sprechend, es sey solches von den Spaniern ungerechter Weise seinen Anherren geraubet worden, so hat man billige Ursache zu befürchten, er möchte etwann, wie er solches schon etlichemal gethan, bey guter Gelegenheit hinter seinen Bergen hervor brechen, das ganze Peru mit einem erstaunlichen Kriegsheere überschwemmen, und solches sich unterwürfig machen, zumal da die Spanier hier zu Lande sehr wenige oder gar keine regulirte Soldaten und Festungen haben, und also seiner Macht sehr schwer würden Widerstand thun können. Dazu kommt noch, daß die neubekehrte Indianer des spanischen Jochs sehr überdrüssig, und wohl die ersten seyn könnten, die sich freywillig zu diesem indianischen Könige schlagen, und auf seine Seite häufig überlaufen würden. Auf Befehl des Königs Ferdinands VI wurden von dem Untertönige zu Lima, Don Joseph Manso, Conde de Superunda, vor etlichen Jahren zween Jesuiten, die mir diese Geschichte mündlich mit allen vorgefallenen Begebenheiten erzählet haben, über diese Gebirge zu diesem indianischen Könige abgesandt, um zu sehen, was er für Verfaßungen allda führe und habe. Da sie nun zu Tarma ankamen, so eine Grenzfestung ist, wo gleich jenseits des Flusses die

Landschaft dieses indianischen Königes anfängt, sagte ihnen der allda sich befindende Corregidor, sie sollten sagen, sie wären Abgesandte vom römischen Papste: denn er wüste gewiß, daß der Apu *) Inca, oder König ein katholischer Christ sey, mithin er sie gewiß vor sich lassen würde. Die zween Jesuiten bedienten sich dieses guten Rathes, und da sie an den Fluß kamen, riefen sie in indianischer Sprache hinüber, daß sie im Namen des römischen Papstes mit dem Apu Inca zu sprechen verlangten. Folgenden Tag kam frühzeitig die Antwort, sie sollten über den Fluß setzen. Da sie sich nun auf der andern Seite befanden, stunden auf den Wegen, wo sie durch marschiren musten, unzählige Indianer mit Pfeilen und Bogen, die sie zum Zeichen des Friedens und der Freundschaft gegen die Erde senkten. Sie reiseten etliche Tage in Begleitung vieler Indianer durch sehr große und volkreiche indianische Dorfschaften, bis sie endlich an den Ort gelangten, wo der Apu Inca seine Wohnung hatte. Man führte sie in das Haus, so ihnen der indianische König zu ihrem Quartiere anweisen lassen; und nachdem sie einige Zeit von der Reise ausgeruhet hatten, wurden sie von einigen Trabanten und Bedienten vor den Inca geführet. Dieser empfieng sie ganz liebreich auf seinem Throne. Einer der Jesuiten, da er ihn erblickte, erkannte ihn alsobald aus dem Gesichte

*) Apu, Herr.

sichte, daß er derjenige sey, welcher ehedessen im Hause des heiligen Borgia zu Cuzco als ein adelicher Jüngling, von indianischem Geblüte eines Cazikens auferzogen und unterwiesen worden; doch ließ er sich nichts davon merken. Der Jesuit hielt seine Anrede in indianischer Sprache. Er sagte, daß sie von dem römischen Stuhle abgesandt worden, sich zu erkundigen, ob nicht auch in diesen Gegenden des Königreichs Peru das wahre Glaubenslicht könnte angezündet, und seine Indianer in der heiligen Lehre des allein seligmachenden Glaubens unterrichtet werden. Auf dieses antwortete der Inca, dieses wäre schon längst sein Verlangen gewesen, daß seine Unterthanen in der Lehre des wahren Glaubens möchten unterrichtet werden, weil er selbst ein katholischer Christ sey. Er habe zwar vor etlichen Jahren einige Priester eines andern Ordens in der Nähe gehabt, die solches hätten anfangen können, da sie aber seine Unterthanen bereden wollten, sie sollten ihm nicht Gehorsam leisten, denn er wäre nur ein Rebell, weil der König von Spanien allein der rechtmäsige Herr über ganz Peru sey, wäre er gezwungen worden, solche wieder weit über das Gebirge hinüber zu jagen; allein von den Jesuiten sollten jetzt kommen so viel, als nöthig wären. Er versprach ihnen in allem, was dieses Bekehrungswerk anbelanget, an die Hand zu gehen, und versicherte sie zugleich, daß auf seinen Befehl alle seine Untertha-

nen sich ganz willig in der wahren Glaubenslehre unterweisen lassen würden; der Papst sollte aber seine ungerechte Schenkung, die er dem Könige von Spanien that, widerrufen, da er ihm das Königreich Peru übergab. Es wäre freylich der heilige Vater von den Spaniern mit List und Betrug hintergangen, und sehr belogen worden, da sie ihn versicherten, es wäre niemand mehr von dem königlichen Geblüte der Incas übrig, dem die Krone des Königreichs Peru gebühre; denn sie vermeinten, sie hätten durch ihre unmenschliche Grausamkeit, die sie an seinen Voráltern ausgeübet hatten, auch alle Zweige des königlichen Stammes ausgerottet, und gänzlich vertilget; allein sie hätten sich in ihrer Meinung sehr geirret: denn er habe noch vier Prinzen. Nachdem sich diese zween Jesuiten acht Tage lang allda aufgehalten, und täglich mit dem Inca vieles gesprochen, reiseten sie wieder über das Gebirge nach Lima, wo sie die ganze Begebenheit ihrer Reise schriftlich aufsetzten, und dem Unterkönige übergaben, der diesen Bericht alsobald nach Madrid an Ferdinand VI. überschickte. Dieser Monarch ließ nachher einen königlichen Befehl nach Peru ergehen, daß künftig weder ein Jesuit, noch ein anderer Ordensgeistlicher sich mehr unterstehen sollte, zu diesem Rebellen zu gehen, um die allda sich befindende heidnische Völker in der wahren Glaubenslehre zu unterweisen. Beyde Jesuiten, mit welchen ich neun

Mona-

Monate zu Lima Umgang hatte, versicherten mich, sie hätten in diesen Gegenden in den Dorfschaften unzählige Indianer angetroffen, und könnte man nicht wissen, wie weit sich diese Landschaft in die unbekannten so genannten Amazonenländer hinein erstrecken, wo sich schon alle allda befindliche Heiden diesem Inca unterworfen haben.

Nach verflossenem Monate meines Aufenthaltes zu Cuzco, setzte ich meine Reise fort, und fand nach etlichen Tagen den Weg ganz eben, und zum Reisen sehr bequem. Denn sobald man die Peruanischen Berge überstiegen hat, so scheinen die folgenden Provinzen eine ganz andere Landschaft zu seyn. Man sieht auf mehr als zwey hundert Stunden nicht einen einzigen Baum, sondern alles ist voll Heiden, wo so wohl auf der Ebene, als auf den Anhöhen und Hügeln unzähliches indianisches und europäisches Vieh geweydet, und gezogen wird. Nach drey Wochen, nachdem ich durch viele sehr große indianische Dorfschaften und Meyerhöfe gereiset war, langte ich zu Puno an, wo der große See Titicaca, der einem Meere gleichet, seinen Anfang nimmt. Diese Stadt wird so wohl von Spaniern, als Indianern bewohnet, hat eine überaus schöne von Quadersteinen gebaute Pfarrkirche, prächtige Häuser, und einen Corregidor. Sie liegt an dem Fuße eines hohen Berges, Cancharani genannt, aus welchem schon viele Jahre her, und noch

täglich viel Silber gegraben wird. Diese Silbermine ist auf folgende Art entdecket worden. Ein von Spanien in diese Landschaften gekommener adelicher Jüngling wollte zu Potosì bey seinen Anverwandten sein Glück suchen; wurde aber auf der Reise sehr gefährlich krank, so, daß er mit harter Mühe diesen Ort Puno lebendig erreichte. Es kehrte allda in dem Hause einer Indianerinn ein, die eine Wittwe war. Diese nahm ihn mit großer Liebe auf, und verpflegte ihn in seiner Krankheit, wie eine Mutter ihren Sohn. Da nun der spanische Jüngling durch so gute Verpflegung seine vorige Gesundheit wiederum erhalten hatte, wollte er sich aus Dankbarkeit mit der einzigen Tochter der Indianerinn verheurathen, um allezeit bey einer so liebreichen und dienstwilligen Mutter zu verbleiben. Die Spanier, welche solches in dem Orte merkten, misriethen auf alle Weise und Wege dem Jüngling diese Heurath, weil es sowohl ihm, als seiner ganzen Freundschaft die größte Schande seyn würde, wenn er sich als ein edler Spanier mit der Tochter einer armen Indianerin verheurathen sollte Die Tochter merkte solches; sie sagte zu dem Jünglinge, er sollte sich in seiner Neigung nicht irre machen lassen, es würde ihn gewiß die Heurath mit ihr niemal gereuen; denn sie verspreche ihm sicher, daß sie ihn in kurzer Zeit zu einem reichen Manne machen wollte, er sollte nur mit ihr spatziren gehen, und nachdem

sie

sie sich an einem gewisen Orte würde niedersetzen, sollte er denselben wohl merken, alsdann einige getreue Indianer mit sich heraus nehmen, und graben lassen, er würde allda eine sehr reiche Silbermine entdekken. Der Spanier glaubte dem Mädchen, merkte den Ort wohl, wo sie sich niedergelassen, ließ allda Steine ausheben, und fand sogleich die reiche Silbermine. Diese zeigte er alsobald dem Gouverneur an, und erhielt die Erlaubniß, sie auf seine Kosten zu bearbeiten. Er verheurathete sich mit der Indianerin, und fieng die Arbeit mit so glücklichem Fortgange an, daß er in kurzer Zeit ein sehr reicher Mann ward. Von Puno gelangte ich mit meinem Gefährten am folgenden Tage zu Chucuito an, und wurde von dem Corregidor des Ortes sehr höflich empfangen, der uns beyde in seinem Hause drey Tage lang sehr wohl bewirthete. Dieser Ort ist die Hauptstadt der Provinz gleiches Namens. Sie ist gar nicht groß, hat aber ehrbare Häuser, breite Gaßen, und zwo große Pfarrkirchen. Sie liegt auf einer kleinen Anhöhe, nahe bey dem großen See Titicaca. Es befindet sich allda eine königliche Schatzkammer, wo die Silberstangen, so sie Barras nennen, von dem Silber gegossen werden, welches sowohl in dieser, als in der Provinz von Paucarcolla aus den Silberminen gegraben, und reichlich gearbeitet wird.

Von da setzte ich meine Reise über Acora, und Hilabe, zwo sehr große indianische Dorfschaften fort, und langte endlich den 22sten August in meiner Mißion zu Juli frisch und gesund an. Diese stehet unter dem Gouverneur von Chucuito, der den Indianern das Recht sprechen, und ihre Klagen und Streitigkeiten in weltlichen Dingen ausmachen muß. In geistlichen Sachen ist sie dem Bischofe von Paz unterworfen, welche Stadt 40 Stunden davon entfernet ist. Sie stehet an der Landstrasse, welche nicht allein von den Reisenden in Peru, sondern auch von denjenigen, die aus Paraguay nach Peru reisen, sehr stark betreten wird. Man giebt hier den Fremdlingen nur dreytägigen Aufenthalt, nach deren Verfliessung sie ihre Reise fortsetzen müssen; sollte aber einer von den Reisenden in eine Krankheit fallen, wird er allhier in das Spital gebracht, wo man ihn sowohl mit Speise und Trank, als auch mit leiblicher und geistlicher Arzney versorget. Diese Mißion oder Dorfschaft Juli liegt auf einer Anhöhe nahe an dem großen See Titicaca, zwischen vier hohen Bergen, welche die ganze Dorfschaft der Indianer umgeben, und einschränken, deren der eine Ulla, der andere Caracollo, der dritte Sapacollo, und der vierte Sulipucara genennet wird. Dieser letztere ist der größte und höchste, und ist von der Mitte an bis fast an die Spitze mit vier dicken und hohen Mauern ringsherum umgeben,

zwischen welchen die Indianer viele Felder haben, wo sie Erdäpfel und Quinoa bauen. Die Mauern sind schon an vielen Orten zusammen gefallen. Dieser Berg war die Festung der uralten heidnischen Indianer, wo sie sich dem fünften Inca, Capac Yupanqui, der sie unter seine Bothmäßigkeit bringen wollte, viele Jahre sehr stark und tapfer widersetzten, bis er sie endlich durch eine grausame List, die seine Heldenthaten ziemlich verdunkelt, überwunden, und unter sein Joch gebracht. Alle vier Berge haben oben auf der Spitze ein großes und hohes Kreuz, die ein frommer Priester aufrichten ließ.

Diese vier Berge sind nebst einem andern, der nahe zwischen zweyen derselben liegt, und Yacari heißt, mit vielen reichen Silberadern und Minen gespicket, wo ehedessen sowohl die heidnischen Indianer, als Spanier viel Silber ausgegraben haben.

Der Ort der Mißion ist zugleich eine große Dorfschaft, wo nur Indianer wohnen, hat lange gerade Gassen, und in der Mitte einen viereckigten großen und breiten Markt, wo die Indianerinnen an Sonn- und Feyertagen ihre Waaren verkaufen. Es sind allda vier schöne Kirchen, die von Stein wohl erbauet, auch mit sehr vielem von Gold und Silber gemachten sehr reichen Kirchengeräthe versehen sind, mit welchem an hohen Festtägen

die Altäre von unten bis oben bedecket werden. Sie prangen mit sehr reichen und kostbaren priesterlichen Kleidungen von Brocat. Inwendig sind die Kirchen mit großen und guten Gemälden ausgezieret, deren jedes ein Kunststück genennet werden kann. Sehr künstlich aus Holz geschnitzte Bildsäulen stellen den Heiland an der Säule, wo er gegeisselt wurde; wie er das Kreuz trägt; wie man ihn von dem Kreuze herabnimmt; nebst den Bildnissen Johannes des Täufers, des heiligen Hieronymus, und St. Franciscus vor. Ob sie schon alle nur von indianischen Bildhauern verfertiget worden, so muß ich doch aufrichtig bekennen, daß sie sehr künstlich und gut ausgefallen sind. Diese vier gemeldete Kirchen, führen folgende Titel. Die erste ist die Peterskirche, zu welcher die Indianer gehören, die man Quancollos nennet, und die Kirche des Hauses der Jesuiten ist; die andere ist die Kirche des heiligen Kreuzes, wo im Hochaltare ein großes Stück des heiligen Kreuzes verwahret wird, das der heilige Borgia hieher verehret hat. Zu dieser Kirche gehören die Indianer, die man Incas, Chambillas und Chinchayas nennet. Die dritte ist die Kirche der Himmelfahrt der seligsten Jungfrau, und gehören zu solcher die Indianer, so man Mochos heißet. Die vierte und letzte ist dem heiligen Johannes dem Täufer gewidmet, wo die Säulen, die das Kreuz und den Chor der Kirche machen, so

künst-

künstlich aus aschgrauem Steine gehauen, und mit vielen Blumen und Laubwerken so artig ausgearbeitet sind, daß die Durchreisenden nicht glauben wollen, daß sie von Stein, bis sie mit einem Messer die Probe machen. Es gehören zu dieser Kirche die Indianer, die man Ayancas nennet; und obschon diese sechs Geschlechter oder Stämme der Indianer, die zu der julischen Dorfschaft gehören, nur eine Sprache reden, so sind sie doch in dem Gesichte so unterschieden, daß man sogleich weis, aus was für einem Stamme sie her sind. Alle besagte und zu dieser julischen Mißion gehörigen Indianer, belaufen sich auf 10 bis 12 tausend Seelen. Vier Priester unserer Gesellschaft, welche allezeit unter ihnen wohnten, hatten die geistlichen Verrichtungen zu versehen. Auf einer nächst an dem Orte liegenden Anhöhe, stehet eine Kapelle der heiligen Barbara, welche derjenige von uns besorgte, der zugleich über die gemeinschäftlichen Güter die Obsorge trug, die in acht Landgütern bestunden, auf welchen zusammen 15 tausend indianische, und 5 tausend europäische Schaafe, nebst 80 Ochsen und Kühen gezählet wurden, über welche 50 Indianer als Hirten bestellet waren.

Von diesen Gütern wurden unterhalten: erstlich, die Armen des Orts mit täglicher Speise, auch mit Kleidung; zweytens die Musikanten, die

wegen

wegen beständiger Beschäftigung in den Kirchen, wenig Zeit zum Arbeiten übrig haben, sich zu ernähren; drittens die schwachen und kranken Indianer, die wegen ihrer Krank- und Schwachheit das Jahr hindurch nicht so viel Geld verdienen können, den königlichen Tribut zu bezahlen; viertens der Schulmeister, der die kleinen Indianer im Lesen und Schreiben unterrichtet, und endlich die Indianer, welche alle Jahre zu bestimmten Zeiten nach der Stadt Potosì, welche von Juli 150 Stunden entfernet ist, reisen müssen, um in den Silberminen allda zu arbeiten. Es ist auch in dieser Dorfschaft ein Spital, worinn die Kranken umsonst mit Kost und Arzneyen verpfleget werden, wozu die Apotheke monatlich 50 harte Thaler Einkommen hat, die derjenige bezahlen muß, der das Jahr hindurch in der Dorfschaft Wein und Brantwein verkaufen darf. Die geistliche Jurisdiction dieser Mißion zu Juli, erstrecket sich in dem Umkreise auf mehr als 100 Stunden, über die rauhesten Berge, gefährliche Flüße, und unermessene Heiden, wo sich die meisten Indianer, mit ihren ganzen Familien in ihren Hütten und Landgütern bey ihren Heerden aufhalten, und ihren Seelsorgern viele Mühe und Schweiß verursachen: denn wenn sie erkranken, muß man ihnen beystehen, sie beichten zu hören, und ihnen das heilige Abendmahl, und letzte Oelung zu geben. Wenn eine starke Krank-

heit

heit unter ihnen einreisset, lassen sie ihre Seelsorger fast wöchentlich vier bis fünfmal rufen. Das beschwerlichste ist alsdann für diese, daß sie nicht allein zwo, drey, oder vier Stunden, sondern öfters zehn, zwanzig, und dreyßig, ja noch mehrere Stunden reuten müßen, und dieses auf den rauhesten Wegen, unter tausend Beschwernissen und Lebensgefahren. Ueber dieses müssen sie das Jahr hindurch diese ganze Völkerschaft durchwandern, um ihnen zu predigen, ihre Kinder zu taufen, und sie in der christlichen Lehre zu unterweisen.

Ihre Sprache, die sie Aymára nennen, ist völlig anderst, als die Quichua, so die allgemeine Sprache des Königreichs Peru ist. Hier ist eine kleine Probe davon.

Santa Cruzna unañcha-pa-laycu aucanaca-
Sanctae Crucis Signum suum propter inimicos
ssatha nanaca Kespüta nanacan' Dio-ssa Apuhua,
nostros nos liberet nostrum Deus noster Dominus,
Auquina, yocansa, Espiritu-santonsa suti-pana.
Patris & Filii & Spiritus Sancti in Nomine suo.
Amen.
Amen.

Nanacan' Auqui-ha, halajpachan cancata,
Nostrum Pater meus, in Caelo tu es,
suti ma yupaychata cáncapa, Reyno-ma
Nomen tuum sanctum sit, Regnum tuum
nana-

nanacáru hutpa, munaña-ma luráta cáncapa
nobis ueniat, uoluntas tua facta ſit

halajpachansa, acapachansa uc'hamáraqui.
in Coelo, in terra ſimiliter.

ttanta-ſsa nanacáru hichuru churita, hucha-
Panem noſtrum nobis hodie des, pecca-

naca-ſsa-ſca pampacharapita, camisa hiuſ-
ta noſtra etiam nobis remittas, uti,

sanaca-taqui huchachaſirinaca ſſaru pampachápj-
nos contra peccantibus noſtris nos condo-

thua uc'hama, haniraquihua huatecañaru tin-
namus ſimiliter, non etiam in tentationem nos

cuyañahatáti, maaſca taque chiginacátha ke-
cadere ſinas, ſed ab omnibus periculis nos

ſpiíta. Amen.
libera. Amen.

Hamppatjáma Maria, Diosna gracia-pampi
Aue Maria, Dei gratia ſua

phoca-tatáhua, Dios Apu-ſsahua humampi
plena tu es, Deus Dominus noſter tecum

canqui, huarminacatha collana-tapi puraca-
eſt, inter mulieres benedicta es tu, uentris

mathsa yuriri huahua-maſca, Jeſu-ſsa col-
tui enatus filius tuus, Ieſus noſter be-

lana-raqui-pi. Santa Maria, Diosna Tayca-
nedictus etiam eſt. Sancta Maria, Dei mater

pa, huchajtaranacá-ſsa-layeu hamppatarapita
ſua, peccatoribus nobis pro ora tu

hichása, hihuaña-ſsa-pachansa uc'hamaraqui.
nunc, mortis noſtrae in tempore ſimiliter.

Amen.
Amen.

Wo ich ein Strichlein zwischen die Wörter gesetzt habe, müssen solche zusammen gelesen werden, als wenn es nur ein Wort wäre.

Die Berge in den Gegenden dieser Mißion sind von aussen unfruchtbar, inwendig aber alle voll Silbers; und doch sind die Minen der Berge Sulipucàra, Caracollo, Yacari, Vilanyn, Sacàta, Lurisa, Pichu, Cancàli, Sivicàni, und Harumbamba, wegen der neu entdeckten Silberminen zu Puno und San Antonio, von den Spaniern verlassen worden, deren die letztere, nämlich die zu Harumbamba ehedessen dem Könige von Spanien drey Millionen harte Thaler in drey Monaten eingetragen, wie solches noch in den Rechnungsbüchern der königlichen Schatzkammer in Chucuito zu lesen ist, wo die Silberstangen oder barras von dem zu Harumbamba gegrabenen Silber sind gegossen worden. Diese Silberadern gaben so lange reichliche Ausbeute, bis zween Gouverneurs, die rechtmäßige Herren durch ungerechte Strittigkeiten weggebissen, die nachmals solche fortgraben liesen, aber ihr eigenes Geld unnütz hineinsteckten, und so lange da arbeiteten, bis sie völlig verarmet, und die tägliche Kost bey den Jesuiten zu Juli suchen musten. Ich habe zu meinen Zeiten allda beyde arm und elend in die Ewigkeit gehen sehen.

Ich will noch ganz kurz beschreiben, wie man hier zu Lande von den aus den Minen gegrabenen Stufen das Silber heraus ziehe. Es gibt einige, in welchen man schon das weise und harte Silber von aussen siehet, welche sie plata blanca nennen; andere aber gibt es, die das Silber, so sie in sich haben, von aussen nicht sehen lassen, aber doch daran sehr reich sind, deren einige man pomillos roncos heißt. Alle diese Steine werden von den Bergwerken in die Silbermühlen, oder Fabriken, die sie hier zu Lande Trapiches nennen, geführet, wo sie unter einem grossen, runden Mühlsteine, welchen das Wasser durch das Mühlrad herumtreibet, zu kleinen Sandkörnchen zermahlet werden. Dieser Silbersand wird nachgehends mit dürrem Reisig in einem Backofen gebrannt, und hierauf mit der Asche auf einen mit Steinen dick gepflasterten Hof gebracht, wo man ihn mit Wasser, wie einen Leimen anmachet, und in unterschiedliche kleine Bretlein, gleich den zarten Beeten abtheilet. Hierauf werden nach etlichen Tagen diese Silberbeetlein mit Salz vermischet, so viel als es vonnöthen ist, mit Wasser wiederum zu Letten gemacht, und etliche Tage hindurch von einem Indianer mit den Füssen zusammen getreten. Wenn man glaubet, das Salz hätte den Silbersand wohl durchbissen, so wird in das Silberbeetlein so viel Queckssilber, als man vonnöthen zu seyn achtet, geschüttet, und, wie zuvor, mit den Füssen von einem

Indi-

Indianer wohl zusammengetreten; nachmals lässet man das ganze Silberbeetlein ruhig mit dem Queckſilber so viele Tage stehen, als man erachtet, daß es schon alles Silber an sich gezogen habe, da dann solches mit Letten und Sand zusammen gefasset, in einen steinernen Trog geschüttet, und mit Wasser über abhängs gelegten ledernen Häuten, die in der Mitte eine kleine Tiefung haben, gesäubert wird. Denn das oben von der Rinne in den Trog gelassene Wasser spület über die ledernen Häute, die wie ein kleiner Canal geleget sind, alle Unsauberkeit hinweg, das Queckſilber aber mit dem angezogenen Silber fällt in die gemachte Tiefungen der Häute, und bleibet da liegen, bis das Wasser allen Unrath abgeführet hat. Nach diesem wird alles Queckſilber aus den Tiefungen der Häute in einen ledernen Beutel, der unten spitzig gemacht ist, gesammlet, den man über ein Geschirr aufhänget, damit das Queckſilber, das nach und nach herausschwitzet, in dasselbe tropfe; das Silber aber bleibet wie ein Käs in dem Beutel, welcher Silberkäs nachher mit einem Stempel in die Formen stark hineingedruckt wird, damit er hart werde. Nach Erhärtung des Silberkäses werden die hölzerne Formen abgenommen, die Piña (Silbermasse) aber, denn so nennen sie die Spanier, wird auf glüende Kohlen gesetzet, und glüend gemacht, damit das wenige Queckſilber, so vielleicht noch in dem Silber stekken könnte, durch das Feuer verzehret, in die Luft

getrieben werde, und das Silber vollkommen rein bleibe, welches Silber sie Plata virgen oder Jungfernsilber nennen, weil es nunmehr ohne einigen Zusatz oder Vermischung ist.

Außer den Silberbergen dieser Mission von Juli finden sich auch etliche Salzberge, wo das feinste und schneeweißeste Salz gemacht wird. Diese liegen von Juli 10 Stunden. Sie haben auf beyden Seiten zwey kleine Dörfer, die Hisca Hayu, und Hacha Hayu genannt werden, und zwo Kapellen, welche Filiale von der großen Dorfschaft Juli sind. Aus diesen Salzbergen quillt Salzwasser heraus, welches die allda wohnende Indianer in grossen von Steinen gemachten Gruben zusammensammlen, und damit währenden sechs Monaten, da es hier niemal regnet, die herumgeführte Mauern, und andere von Erden gemachte Formen so lange begießen, bis das Salz, so daran hangen bleibt, hart, und einen Finger dick wird, wo sie dann solches nachmals von den Steinen und Formen abnehmen, und in ihren Salzscheuern aufheben, bis Kaufleute kommen, und es ihnen abkaufen.

Die Berge, Anhöhen und Heiden dieser Gegenden bringen nebst Kräutern und Grase für das Vieh und Schaafen fast gar keine Früchte hervor. Auf vier Meilwegs siehet man keinen Baum, als etwann einige Stunden, die an manchen Orten an den Anhöhen

höhen und Bergen hinauf wachsen; daher man zum Kochfeuer dürren Schaaf- und Kühmist, wie in Arabien, gebrauchen muß, welchen die Hirten sackweise auf den Heiden sammlen, und in den Dorfschaften und Städten verkaufen. Es wird zwar 20 Stunden von Juli vieles Reisig von denen allda häufig wachsenden grossen Stauden gemacht, welches aber nur zum Brodbacken gebrauchet wird. Aus den kleinen Tannenbäumen, welche 25 Stunden von Juli wachsen, brennen die allda sich befindende Indianer Kohlen, die zu den Rauchfässern in den Kirchen dienen, und allein von den Gold- Silber- und Eisenschmiden, und Schlossern gekaufet werden.

Tag und Nacht sind auch hier einander gleich. Zwölf Stunden von Juli liegt eine sehr berühmte Heide, die voll indianischer Schaafe ist, in dem Umfange 9 bis 10 Stunden hat, rings herum mit vielen indianischen Hütten und Meyerhöfen besetzt ist, und Ayancabamba genennet wird. Der Weg von der julischen Dorfschaft, drey Stunden ehe man dahin gelanget, führet durch eine über die massen schöne Flußenge, die sie Uruculcu, die Fischers Flußenge, nennen, den Fluß aber, der durchfliesset, nennen sie den grossen Fluß Quenque. Dieser führet viele Fische mit sich, die sie Suches nennen, und die unseren Kaulruppen sehr ähnlich, auch so gut, als diese, zu essen sind. Der Fluß ist so tief und so breit,

als unser Mayn, und läuft in den fünf Regenmonaten so stark, und so reissend an, daß man entweder gar nicht, oder mit höchster Lebensgefahr darüber sezzen kann. Was aber seine schöne und angenehme Flußenge anbetrift, so dienet solche den Reisenden zu einer Freude der Augen, weil auf einer Seite theils die besten und angenehmsten Brunnenquellen aus den Felsen heraus quellen, theils sich von den Bergen die angenehm rauschende Bächlein herabstürzen, auf der andern Seite aber sich von der Natur selbst gebildete ungeheure Säulen, und Pyramiden befinden, welche die Kunst nachzumachen nicht im Stande ist. Gleich bey ihrem Eingange hat sie einen hohen Berg, auf welchem ehedessen eine sehr große Dorfschaft der heidnischen Indianer stund. Er ist zu gewissen Zeiten voll feuriger und heller Dünste, die aus der Erde zu nächtlichen Zeiten hervorbrechen, und den Reisenden Furcht und Schrecken verursachen. Man will solches den vielen Todtenbeinen, die allda häufig begraben liegen, zuschreiben; allein ich lasse dieses dahin gestellet seyn. Nach zurückgelegter Flußenge fänget gleich die gemeldete grosse Heide an, fast zu Ende desselben ist ein Hügel, der in seinem Umfange etwann eine Viertelstunde hat. Dieser strudelt beständig mit siedheissem Wasser, das er aus unterschiedlichen Gängen mit einem grossen Geräusche, hervorstösset, als wenn man allda beständig die Trommel rührte. Die Indianer fangen das Wasser auf, und es

dienet

dienet ihnen zu Gesundbädern. Unfruchtbare Weiber, wenn sie von diesem Wasser trinken, werden bald darauf fruchtbar, Schwache und Lahme erhalten den guten Gebrauch ihrer Glieder, und viele werden auch von andern Krankheiten durch dieses Wasser befreyet. Dieser Hügel wird von den Indianern wegen seines großen Geräusches, so er Tag und Nacht macht, Pojpocollo genennet, und ist immer mit Rauch umgeben. Oben hat er zwey offene viereckigte Löcher, gleich zwo kleinen Seen, deren der eine mit warmen der andere aber, der nur zween Schritte entfernet ist, mit kaltem Wasser, gleich zween Kesseln, beständig strudelt und aufwallet. In dem warmen konnte ich mit einer 100 Klafterlangen Schnur keinen Grund finden; in dem kalten aber fand ich ihn 40 Klaftern tief. Bey diesen zwo kleinen Seen, die oben auf dem Hügel liegen, ist noch ein anderes großes und weites Loch, welches die Indianer Mancapacha Lacca, den Höllenschlund, nennen. In dieses ist fürchterlich hinein zu sehen, so wohl wegen der Tiefe, als wegen des siedheißen Wassers, welches darinn wallet und strudelt. Mit einem Worte, der ganze Hügel brauset und zittert Tag und Nacht so erstaunlich, daß ich das erstemal ganz erschrocken bin, und mich nicht lange auf denselben aufhalten wollte. Etwann 6 Stunden von dieser großen Heide liegen etliche sehr hohe Magnetberge, so, daß man Schlüssel und anderes Eisen an selbige hängen kann. Es ist in den

Monaten, wo es hier zu Lande viele Donnerwetter gibt, gefährlich zu reisen. Etwann 12 Stunden noch weiter hinauf giebt es viele Berge, auf welchen zwischen den Felsen und Steinen viele dicke Wurzeln heraus wachsen. Aus diesen machen die Indianer viel Terpentin, den sie wohl verkaufen; zum Feuermachen können die Wurzeln nicht gebrauchet werden, wo man kochen will, weil ihr Rauch alles bitter macht.

Ich komme wieder auf unsere Dorfschaft Juli, und ihre Gegenden. Ob gleich allda weder Weizen noch Wein, oder andere Früchte wachsen, wird ihnen doch alles im Ueberflusse zugeführet. Cochabamba versiehet sie mit vielen und sehr guten Weizen. Diese Stadt ist zwar keine von den größten Städten dieses Reichs, doch ist sie auch keine von den kleinern, und ist sehr wohl mit breiten und geraden Gassen versehen. Lucumpa, Moquequa, Ica, Pisco, und Arequipa, versehen die Oerter des Gebirges mit vielem Wein, Brandtwein, Baumöle, Baumwolle, indianischen Pfeffer, und Baumfrüchten. Die vier ersten Städte sind klein, aber sehr artig gebauet, wo alles im Ueberflusse wächset, Arequipa, oder Arequiva, wie andere schreiben, ist meines Erachtens die schönste Stadt dieses Königreichs: denn ob sie schon nicht so groß, als Lima, von welcher Stadt sie 52 Stunden entfernet ist, so ist sie doch sehr schön mit prächtigen Gebäuden von

Quader-

Quadersteinen erbauet, hat breite und gerade Gassen, liegt auf einer sehr angenehmen Ebene an dem Fluße Chila, über welchen sie eine sehr schöne Brükke von Quadersteinen hat. Es werden auf demselben die Kaufmannswaaren von dem Meere del Zur bis nach der Stadt gebracht. Sie hat eine prächtige Domkirche samt einem Bischoffe, ist auch mit etlichen Pfarrkirchen, und wohl erbauten Manns- und Frauenklöstern versehen. Sie hat einen Corregidor, und wird von vielen spanischen Familien bewohnet, die um die Stadt herum viele Landgüter haben, wo nebst vielen Baum- und Feldfrüchten der beste Weizen und Wein gebauet wird. Etliche Stunden von der Stadt gegen das Gebirge zu, liegt ein sehr hoher feuerspeyender Berg, dessen Spitze fast das ganze Jahr hindurch aus einer großen Oefnung rauchet, aus welcher schon etlichemal viel Feuer hervorgebrochen, und sehr große Erdbeben verursachet hat.

Der See von Titicaca, der gleich an der Dorfschaft Juli liegt, wird für den größten in der Welt, so viel bisher bekannt ist, gehalten. Er hat 100 Stunden im Umkreise, so, daß er eher einem Meere, als einem See gleichet. Sein Wasser ist etwas gesalzen, er ist zu gewissen Stunden des Tages stille, und nachher wallend, wie das Meer. Er ist rings herum mit vielen sehr großen indianischen Dorfschaften und Marktflecken bewohnet, die alle

Aymarer sind, und in geistlichen Dingen zu dem Bißtume von Paz gehören. Er ist sehr tief, und könnte auch große Schiffe tragen, wenn solche von den Spaniern erbauet würden, um auf dem See die Kaufmannsgüter von einem Orte zu dem andern leichter und geschwinder zu überbringen. Er ist sehr fischreich. Es erheben sich in diesem See mehr, als 20 Insuln, deren doch nur zwo bewohnet, und angebauet sind, nämlich die Insel von Chucuito, und die Insel von Copacabana, deren jede drey Stunden in der Länge, und acht im Umfange hat. Auf die letztere ließ ich mich einmal mit noch andern guten Freunden in einem großen indianischen Nachen, der künstlich von Binsen und Seerohren geflochten war, führen. In diesen indianischen Nachen ist so sicher auf diesem See zu fahren, als in Booten, die von Holz und Brettern gebauet sind, weil er leichter von den Indianern gerudert werden kann. Auf dieser Insel haben wir uns etliche Tage aufgehalten, und alles in Augenschein genommen, was von dem Alterthume der Incas noch zu sehen war. So gleich bey dem Eingange der Ueberfahrt stehen etliche von Stein wohl erbaute alte Schilderhäuschen, in welchen die Schildwachen stunden, wenn sich der Inca auf der Insel befande. Auf der Ebene befindet sich der alte Palast, oder das Stammhaus des ersten Inca Manco Capac. Dieses Gebäude ist zwar schon meist zusammen gefallen. Es werden viele

Kühe,

Kühe, Rinder, und Schaafe da gezogen, auch viele Erdäpfel, Ocas, Quinoas, Bohnen, und Mayz, oder indianisches Korn angebauet. Sie haben auch allda vielen Rosmarin, Nelken, und andere Gartenblumen, die von den umliegenden Dorfschaften häufig gekaufet werden, um ihre Altäre in den Kirchen an hohen Festtagen zu zieren. Gleich bey dieser Insel ist noch eine andere, die zwar nicht so groß, aber eben so fruchtbar angebauet ist. Auf dieser stehet noch der alte Palast, wo ehedessen die Coya oder Gemahlinn des Inca gewohnet, wenn sich der König auf der großen Insel befand. Auf dieser hat heut zu Tage der Cazike von Copacabana seine Landgüter, die er anbauen lässet, und viel Nutzen daraus ziehet.

Copacabana liegt auf der Halbinsel dieses Namens, wo die nothwendige Ueberfahrt in die Insel des Inca ist. Nachdem wir glücklich in dem Hafen der Halbinsel angelanget, wurden wir allda von dem Corregidor von Achacáchi, und Caziken von Copacabana sehr prächtig mit einem Gastmahle empfangen, und mit einer lustigen Rehjagd ergötzet. Diese Halbinsel ist mit vielen Landgütern versehen, und hat eine Menge Schaafe, Rinder, und Kühe, von welchen jährlich viele frische Butter und Käse gemacht wird. Der Marktflecken Copacabana ist groß und wohl erbauet, auch sehr berühmt wegen einer großen Wallfart, die aus allen reichen Provin-

zen, Städten, und Dorfschaften des ganzen südlichen America mit reichen Opfern, und großer Andacht dahin angestellet wird. Die Kirche, welche unter der Obsorge der Herren Augustiner stehet, ist sehr schön. Das Bild der Mutter Gottes ist mit vielem Gold, Silber, Diamanten, und andern kostbaren Steinen ausgezieret. So wohl in den zwo Inseln des Inca und seiner Königinn, als auf der Halbinsel von Copacabana, und andern herumliegenden Orten dieser Gegenden wird mehrmalen von den Indianern, wenn sie ackern, viel Gold gefunden, welches die alte Einwohner vergraben haben, damit es nicht in die Hände der Spanier kommen möchte. Zu meinen Zeiten ist auf der Insel des Inca von einem Indianer ein goldenes Bild heraus geackert worden, welches einen Indianer auf einem Steine sitzend vorstellte. Es war sehr künstlich gegossen, und fein ausgearbeitet. Der Indianer brachte es dem Gouverneur, der ihm 100 harte Thaler aufzählte, und das Bild dem Unterkönige nach Lima schickte, der es nach Madrid an den König übersendete, wo es in die königliche Schatzkammer gebracht wurde. In eben diesen Gegenden war vor etlichen Jahren ein Gouverneur, der sehr gewissenhaft, und meitleidig mit den Indianern umgieng, und sie nicht mit vielen Anlagen, wie es andere zu thun pflegen, belästigte, und aussaugte. Dadurch gewann er die Herzen der Indianer so, daß die Cazi-

ken

ken ihn gemeiniglich, wenn ihre Weiber mit einem Sohne entbunden wurden, zu Gevatter gebetten haben. Da nun die fünf Jahre seiner Regierung verflossen, und er mit seiner Familie wieder nach Spanien zurück reisen wollte, war er ganz betrübt, weil er wegen seiner Gutherzigkeit gegen die Indianer sich wenig Reichthum in Indien gesammelt hatte. Die Caziken, seine Gevatterleute, merkten solches, und sagten ihm, er solte gutes Muthes seyn, er werde nicht so leer, als er es sich vielleicht einbilde, nach Spanien zuruck kehren; er sollte nur getreue Indianer bestellen, so viel er wollte, die wohl mit Stricken versehen wären; sie wollten zu Mitternacht kommen, und ihn an ein Ort führen, wo ein großer Schatz von Gold vergraben liegt, von welchem sie ihm so viel geben wollten, als er verlangte. Der Gouverneur hielt sich an ihre Worte, bestellte alsobald 10 bis 12 Indianer, und erwartete sie zu bestimmter Zeit. Die Caziken kommen nach ihrem Versprechen zu Nacht gegen zwölf Uhr zurück, verbanden dem Gouverneur die Augen, und führten ihn eine halbe Stunde durch Umwege, bis sie endlich an einen Ort kamen, wo sie etliche große Steine abwälzten, und ihn mit sich in ein unterirdisches Gewölbe führten. Allda öffneten sie ihm die Augen, und zeigten ihm das Gold, welches gleich Backsteinen aufeinander lag, sagten ihm zugleich, er sollte so viel davon nehmen, als ein jeder Indianer

tragen

tragen könnte. Als dieses geschehen, verbanden sie ihm wiederum die Augen, führten ihn also aus dem Gewölbe hinaus, wälzten die großen Steine vor das Loch oder Thüre desselben, und begleiteten ihn bis nach Hause, wo sie ihm das mitgebrachte Gold einhändigten. Der Gouverneur, der mit diesem Reichthume glücklich in Spanien anlangte, eröfnete dieses alsobald, wie es seine Schuldigkeit war, dem Könige, welcher sogleich dem Unterkönige von Peru Befehl zuschickte, er sollte allen möglichen Fleiß anwenden, diesen Ort von den Indianern auszuforschen; allein es war alles umsonst bis auf die heutige Stunde. Sie läugneten alles, und wollten von solchem Schatze nicht wissen.

Ich komme wieder zu unserem großen See zurück. Auf diesem sah ich mehrmalen die nämlichen Wolkensäulen, die das Wasser von dem See in die Wolken hinaufziehen, auf die nämliche Art, wie ich oben bey der Seereise beschrieben habe.

Als ich mich einsmals in meinem Filial befand; so Challabamba heißt, und von Juli 3 Stunden entfernet ist, saß ich gegen Abendszeit, um frische Luft zu schöpfen, nahe bey dem großen See. Auf einmal erblickte ich ober mir eine dicke und finstere Wolke in dem Himmel, die von der Mitte aus nach und nach eine dicke und finstere Säule, gleich einem Mühlbeutel, in den See nahe bey dem Ufer herabließ. Auf einmal fieng sich in dem Wasser

ein

ein Windwirbel an, der ein so weites und rundes Loch in das Wasser machte, daß ich in der Anhöhe, wo ich saß, die Steine des Grundes sehen konnte. Nachmals fieng die Säule an, das Wasser hinaufzuziehen, gleich einer Wasserpumpe, mit solcher Gewalt und Getöse, daß kleine Kiesel- und Feuersteine vom Boden mit dem Wasser in die Höhe gezogen wurden. Dieses dauerte etwann 12 oder 15 Minuten, nach welchen die Wolke nach und nach die Säule wiederum hinaufzog, und sich weiter ausbreitete. Ich eilete geschwind nach Hause, weil ich Donnerwetter befürchtete, welches aber doch nicht erfolget ist.

Drey Stunden von Juli gegen die Stadt Chucuito zu, stehet nahe bey dem See ein berühmter Berg, den man die Herberge oder den Trinkberg des Inca nennet, weil der fünfte Inca viele Jahre die Aymarer auf demselben belagert hatte, sie ihm unterwürfig zu machen; da er aber solches niemals zu Stande bringen konnte, stellte er sich, als verlange er mit ihnen ewige Freundschaft zu stiften. Er stellte also an einem Tage ein großes Gastmahl an, zu welchem er alle Vornehme der Republik einlud, um Friede und Freundschaft mit ihnen zu machen. Da er sie nun alle aus der Festung auf diese Art zu sich in sein Lager gelocket hatte, befahl er den Seinigen, sie sollten, wenn seine Gäste würden wohl betrunken seyn, sie alle so bald

die

die rothe Chicha würde aufgesetzet werden, grausam ermorden, welches auch vollzogen wurde, nicht ohne großen Nachtheil der Ehre dieses Fürsten. Dieser Berg stehet gerade gegen den andern Sulipucára genannt, hinüber, auf welchem die Festung der Aymarenser war. Sie sieht von ferne einem Palaste gleich, wegen der vielen Figuren, welche die heidnischen Indianer künstlich in die Felsen hineingehauen. Die Indianer sagen, daß in diesem Berge noch viele Götzenbilder vergraben liegen. Gleich an dem Fuße des Trinkberges fängt der künstliche Weg des fünften Inca Capac Yupanqui an, den er eine Stunde lang über einen Arm des großen Sees führen ließ, um in seinen Reisen den Umweg von vier Stunden zu vermeiden. Diese ist von vielen enge aneinander gelegten Steinen gemacht, die unten mit vielen Löchern oder Canälen versehen sind, wo das Wasser des Sees von einer Seite zur andern geleitet wird. Oben ist der Weg mit Sand und Erde so eben und hart gemacht, daß es eine Lust ist, über solchen zu reisen. Alles ist allda voll Seevögel. In diesen großen See fließen ringsherum viele Flüße hinein, deren etliche sehr groß sind, und ihn Wasserreich machen, welches er durch einen Canal, den die Spanier el Desaguadero nennen, wiederum von sich giebt. Denn da machet der See einen sehr tiefen und stille gehenden Fluß, welchen er auf 60

Stun-

Stunden fortführet. Allda macht es den See Paria, in welchem sich das Wasser unter der Erde verlieret, ohne daß man bisher hätte ausforschen können, wo es wieder hervorkomme.

Gleich bey dem Einflusse des Desaguadero befindet sich eine sehr berühmte Brücke, welche aus vielen großen von Binsen und Seerohren künstlich geflochtenen Schiffen bestehet, deren eines mit dem andern wohl zusammen gebunden ist. Oben ist die Schiffbrücke mit dick zusammen gelegten Binsen und Seerohren belegt. Sie hat 4 bis 5 Schritte in der Breite, in der Länge aber mehr als funfzig, so lang nämlich der Fluß ist. Ueber diese Brücke werden Pferde und Maulthiere an der Hand geführet, die Waaren aber auf den Rücken der Indianer auf die andere Seite gebracht.

Allda wird jährlich unter dem freyen Himmel ein sehr berühmter Jahrmarkt gehalten, wo sich viele Kaufleute von den umliegenden Städten und Marktflecken versammlen, und ihre Kaufmannswaaren verkaufen. Er fänget an dem ersten Tage des Monats Julius an, und dauert fast 4 Wochen, zu welcher Zeit alle Caziken der Provinz von Chucuito mit ihren Indianern allda erscheinen müssen, welche selbiges Jahr die Ordnung trift, nach Potosì zu gehen, allda in den Silberminen zu arbeiten, weil zur nämlichen

lichen Zeit allhier alle in Gegenwart des Gouverneurs die Musterung paßiren müssen, um alsdann mit ihren Capitänen von dannen ihre Reise nach Potosi fortzusetzen.

Diese wegen ihrer reichen Silberbergwerke in der ganzen Welt berühmte Stadt ist die größte in dem Königreiche Peru, und wird von Spaniern, Americanern, und Ausländern stark bewohnet. Ihre Gegend ist rauh, unfreundlich, kalt, und unfruchtbar, weil auf 3 biß 4 Stunden rings herum kaum ein grünes Gräßlein oder Staude angetrofen wird. Dennoch ist allda wohl zu leben, weil ihnen anders woher alles in Ueberflusse zugeführet wird. Sie hat 14 Pfarrkirchen, viele Mannsklöster, und ein Frauenkloster der heiligen Theresia. Etwann 30 Stunden von Potosì liegt am Fluße Pilcomayo die Stadt Plata oder Chuquisàca, welche die Hauptstadt der Provinz Charcas ist. Sie wurde von den Spaniern erbauet. Es befindet sich allda ein spanisches Gericht, welches sie la Audiencia de los Charcas nennen, dem ein Präsident mit seinen Räthen (Oydores) vorstehet. Es wohnet auch ein Erzbischof da, der jährlich achtzig tausend harte Thaler Einkommens hat. Die Stadt ist schön erbauet, aber nicht so groß, als Potosì, Lima, oder Cuzco. Sie ist sehr volkreich, hat eine angenehme gesunde, wohltemperirte Luft, und ihre Gegend ist sehr fruchtbar an Weizen, Gersten, Obst, und

Wein-

Weintrauben. Es giebt auch daselbst in dem Berge, welchen sie Porco nennen, reiche Silberadern, die aber, nachdem die bey Potosì entdecket worden, heut zu Tage nicht mehr geachtet werden.

Nachdem ich 14 Jahre lang in den Gegenden von Juli in dem Weinberge des Herrn gearbeitet hatte, wurde endlich nach und nach meine Gesundheit dermassen geschwächet, daß mich mein Oberer nach Paz abschicken muste, wo ich auch gerne hinreisete, weil allda nebst der spanischen Sprache keine andere als die Aymara von den Indianern gesprochen wird, welche so wohl in der Stadt, als in den umliegenden Gegenden mit den Spaniern vermischet wohnen. Diese Stadt, welche von den Indianern Choquiyapu, der Goldmeyerhof, benennet wird, liegt zwischen vielen Bergen, von welchen sie gänzlich umgeben wird, an einem Bache, der nach zweyen Stunden weiter hinab in einen schon großen Fluß erwächset. Sie ist zwar nicht groß, aber doch wohl erbauet mit breiten Gassen, und schönen Häusern, die inwendig mit vielen Gemälden und prächtigem Hausgeräthe ausgezieret sind. In der Mitte hat sie einen großen und breiten Markt, wo ein schöner Springbrunn rauschet, der vom weißen Steine von Perenguela gemacht ist. Nebst der Domkirche hat sie drey Pfarrkirchen, 5 Manns- und 3 Frauenklöster.

Sie ist sehr volkreich, und hat viele sehr reiche Kaufleute, und Einwohner. Die weltliche Regierung hat der Gouverneur mit dem königlichen Schatzmeister; die Geistliche aber der Bischoff, der allda wohnet, und jährlich 30 tausend harte Thaler Einkommens hat. Hieher kommt alles Gold, welches in den umliegenden Bergwerken gegraben, oder aus den Flüssen zu Tipuani, die reich von Goldsande sind, herausgenommen und allhier in Goldstangen gegossen wird, wo es die Güte samt den Werth der Feinheit des Goldes bekommt.

Drey Stunden von der Stadt Paz, liegt der berühmte Goldberg Illimani. Dieser ist sehr hoch, so daß ich ihn von den Gegenden von Juli, die doch mehr, als 50 Stunden entfernet sind, bey heiterem Himmel gesehen habe. Er ist von oben an bis fast an seinen Fuß das ganze Jahr hindurch mit Schnee bedeckt, und macht die Luft der Stadt Paz auch rauh, und unfreundlich. Ich habe allezeit 8 Stunden wegen der schlimmen und vielen Umwege vonnöthen gehabt, wenn ich in seine Gegenden zu Pferde oder auf Maulthieren wegen geistlicher Verrichtungen reisen muste. Gleich bey dem Fuße dieses hohen Schnee- und Goldberges, wo nur ein Fluß, der kaum 20 Schritte breit ist, dazwischen fliesset, fangen die hitzigen Gegenden von Tirata an, wo ich

allezeit

allezeit vermeinte, wenn ich dahin gelangte, ich wäre wegen der grossen Sonnenhitze an die Gränzen der Hölle gerathen. Es wächset in diesen Gegenden von Tirata nebst den besten sowohl europäischen, als americanischen Feld- und Baumfrüchten, der beste Wein, den man für den vornehmsten in Peru schäzzet. Nachdem ich in der Stadt Paz meine vorige Gesundheit wiederum erhalten hatte, unterredete ich mich mit meinem Obern dieses Orts, der 20 Jahre lang dem Heile der Seelen unter der Völkerschaft, die man Chiquitos nennet, oblag, und beschloß, mit ihm nach seiner Dorfschaft Buenavista zurück zu kehren, um einen Versuch in die Völkerschaft der Chiriguanos zu wagen, von welchen Heiden er schon 800 Seelen zum wahren Glauben bekehret hatte; allein da ich mich mit ihm schon reisefertig machen wollte, und anfieng, von ihm die Sprache dieses Volkes zu lernen, wurde er zu Lima von der Provincialversammlung zu einem Procurator nach Madrid und Rom erwählet, wodurch unser Vorhaben verhindert wurde. Die Chiquitos, wie auch die Moxos Baures, und noch andere Völkerschaften, die sich in diesen Gegenden befinden, sind schon zum wahren Glaubenslicht durch den apostolischen Eifer der Jesuiten gebracht worden; die Chiriguanos aber, Mowimas, und noch viele andere mehr, die in diesen Gegenden wohnen, sitzen noch in den Finsternis-

sen des Heidenthums, und sind alle abgesagte Feinde der Spanier. Die Chiriguanos, die ganz weiß, wie die Europäer, und sehr wohl gebildet sind, haben eine große Neigung, den wahren Glauben anzunehmen. Sie brachten selbst ihre kranke Kinder, die sie vermeinen, daß sie sterben würden, und begehrten, wir sollten sie taufen, da sie dann solche nachmals bey uns in unsern Dorfschaften zurückliessen, damit sie, wenn sie vielleicht mit dem Leben sollten davon kommen, christlich unter den Neubekehrten auferzogen werden möchten. Sie wollen den König von Spanien für ihren Schutzherrn erkennen, was die Glaubenssachen anbelanget, auch mit den Spaniern in beständigem Frieden leben, und Handelschaft mit ihnen treiben; nur in ihrer Freyheit soll man sie ruhig lassen, und sie nicht mit Gewalt zu Unterthanen machen wollen. Die ganze Landschaft der Chiriguanos gränzet auf einer Seite an die Landschaft Sierra an, deren Hauptstadt Santa Cruz de la Sierra, oder la Baranca ist, welche die Spanier bey dem Fluße Guapei erbauet haben. Sie ist so schlecht und klein, daß sie den Namen einer Stadt nicht verdienet, ob sie schon einen Bischoff hat, der zwar nicht hier, sondern in Misqui wohnet, das auch ein kleines und 3 Stunden von dem erstern entferntes Städtchen ist, wo die Luft gemäßigter, und Wein und andere Feld- und

Baum-

Baumfrüchte wachsen. Auf der andern Seite gränzen die Chiriguanos an die Völkerschaft der Chiquitos an, welche die erstern sehr fürchten, weil sie alle schon Christen sind, in dem Felde sich als tapfere Männer zeigen, und die Spitze ihrer Pfeile, die sie sehr sicher abschießen, mit einem so starken Gifte bestreichen, daß, wenn sie nur ein wenig ritzet, der ganze Leib des Verwundeten aufzugeschwellen anfängt, so, daß er in wenig Stunden zerborsten muß. Die Chiquitos allein wissen dieses so starke Gift zu machen; sagen es aber niemand, auch sogar ihren Seelsorgern nicht. In diesen Gegenden, etwann eine Tagreise von der Dorfschaft Buena Vista befindet sich ein See, von welchem mich der oben gemeldete Jesuit, mit dem Zunamen Iurado genannt, der sich allda 20 Jahre lang befand, versicherte, daß kein Indianer sowohl von den Chiquitos, als Chiriguanos, zu bereden wäre, sich diesem See zu nähern, weil sie sagen, daß, wenn sich jemand unterstünde, der See sich auf einmal mit einem erschrecklichen Getöse und Wuth Haushoch erhebe, und aus seinen Schranken trette. Zwo Stunden von der Stadt Santa Cruz de la Sierra ist der berühmte Fluß Mamorè, der größer und breiter, als unser Rhein ist. Auf diesem reiset man zu den Völkerschaften der Moxos, Baures und anderer Indianer, deren schon viele zum wahren Glauben von den Jesuiten gebracht worden.

Die Indianer dieser Gegenden sind alle vortrefliche Bogenschützen, so, daß sie mit dem Pfeile auch einen Vogel im Fluge, gleich unsern Jägern herabstürzen, wozu sie von ihren Aeltern von Kindheit auf unterwiesen, und beständig geübet werden. Sie sind sehr grosse Liebhaber der Musik, und lernen mit leichter Mühe alle musikalische Instrumente, wenn sie von guten Lehrmeistern wohl unterwiesen werden. In Schlosser- Drechsler- Schreiner- und andern mechanischen Arbeiten sind sie heut zu Tage sowohl unterrichtet, daß sie den europäischen Künstlern nichts nachgeben, und alles mit leichter Mühe nachmachen, was ihnen von Europa schön, niedlich, und künstlich in mechanischen Arbeiten vorgelegt wird, so, daß man keinen Unterschied machen kann, absonderlich, da sie die schönsten und vortreflichsten Hölzer dazu in ihren Wäldern im Ueberflusse haben. Die Weibsleute arbeiten sehr fein, und künstlich in Baumwolle. Sie verfertigen aus dieser nicht allein ihre, und ihrer Kinder, und Männer Kleidung, sondern machen auch aus solcher die feinsten Servietten, Tisch- und Handtücher, die gewißlich auf fürstliche Tafeln könnten gelegt werden. Aus der Baumwolle, die von Natur braun ist, machen sie sehr feine Hals- und Schnupftücher, nebst andern guten Zeugen, die sie nachmals nach ihrem Belieben sehr gut und fein färben, absonderlich die Tischteppiche. Silber

und

und Gold wird allda nicht geachtet, sie kennen auch keine Geldmünze, sondern treiben mit andern Völkern ihre Handlung mit Waaren. Sie bauen sehr viel und guten Reiß, und indianisches Korn im Ueberfluße, aus welchem sie sehr gute Torten machen, die aber gleich aus der Röhre oder Backofen müßen warm gegessen werden. Sie haben zwar schon mehrmalen sich von Peru Weizen bringen lassen, und denselben ausgesäet, der alsobald wohl und schön aufgewachsen, aber niemals Körner gegeben, deswegen wird ihnen von Peru vieler Zwiback jährlich überschicket. Man kann sowohl den kleinen als großen Indianern keine bessere Schenkung geben, wenn sie zu uns herauskommen, und ihre Waaren auf den Flüssen in großen Nachen bringen, als wenn man ihnen ein Stück Salz giebt, mit welchem sie gleich auf das Maul zufahren, und solches mit größter Begierde, wie den besten Zucker, essen.

Sie wissen das Wachs wohl zu bleichen, und sehr weiß zu machen, und versehen mit selben das ganze Königreich.

Da ich mich eben reisefertig machte, wieder in die Mission zurück zu gehen, kam der neue Bischoff von Santa Fè in Neu Granada, wo er Domdechant war, an, der mich nach etlichen Wochen zu seinem

Beichtvater begehrte, und mir das Decret eines Examinatoris Synodalis seines ganzen Bißthums zuschickte. Er war zwey Jahre älter, als ich, ein Menschenfreund, und sehr fromm, und gelehrt. Sein Name war Don *Gregorio de los Campos*. Er hatte in diesem seinen Bißthume jährlich 30 tausend harte Thaler, von welchen er auch jährlich die Hälfte unter die Armen seines Bißthums austheilen ließ.

Er visitirte jährlich etwas von seinem Bißthume in eigener Person, so, daß er nach den Satzungen der Tridentinischen Kirchenversammlung alle zwey Jahre mit der Visitation seines ganzen Bißthums fertig wurde. Von den Pfarrherren nahm er nicht das geringste, auch nicht einmal ein Licht, umsonst an, und wenn die Indianer ihm Baum- und Feldfrüchte brachten, bezahlte er solche reichlich; den seinigen aber befahl er, nichts anzunehmen unter der Strafe des grösseren Kirchenbannes, dessen Lossprechung er sich vorbehielt. Ich muste mit ihm in die Landschaft von Yuncas reisen, wohin niemal ein Bischof gekommen ist, um allda den neubekehrten Indianern die Firmung mitzutheilen. Dahin zu reisen, musten wir viermal in vier verschiedenen Oertern die höchste Berge des Andengebirgs übersteigen, die das ganze Jahr mit Schnee bedeckt liegen. Auf der Spitze derselben entdeckten wir allezeit, so weit nur unsere Augen

gen reichen konnten, die weitschichtigen Landschaften der noch nicht bekannten so genannten Amazonen. Diese liegen sehr tief, und ist alles voller Waldungen, doch mit vielen Bergen, die auch voll davon sind, vermischet. Sie haben gegen Osten das Königreich Brasilien, gegen Westen Peru, gegen Norden den grossen Fluß Marañon, und gegen Süden die Landschaften der Moxos und anderer Indianer. Nach überstiegenen ersten Schneebergen kamen wir an den Fuß eines sehr hohen Berges, aus dessen zerschmolzenem Schnee sich ein kleines Bächlein formiret, welches wir mit den Füssen überschreiten konnten: und dieses ist der wahre Ursprung des in der Welt so berühmten Flusses von Paranà, den die Spanier el Rio de la Plata nennen, und der bey Buenos Ayres in das Meer fliesset. Nachdem wir uns in dieser Landschaft von Yuncas, deren Wege sehr beschwerlich und gefährlich sind, hin und her verfügt hatten, gedachten wir wieder nach Paz zurück zu reisen, um allda etliche Wochen auszuruhen.

Da wir nun von Yuncas wieder gesund zu Paz angelangt waren, kam unverhofft den 28 August, 1768 der trauervolle königliche Befehl, daß alle Jesuiten innerhalb 24 Stunden alle spanische Staaten räumen sollten. Der Gouverneur der Stadt, der uns von Herzen liebte, mußte solches auf alle Weise und Wege

geheim halten. Er befahl, alle Stadtmiliz sollte mit ihrem Gewehr um 8 Uhr Nachts bey seinem Hause erscheinen. Nach diesem umrang er mit ihnen unser Haus in aller Stille. Bey anbrechendem Tage, da die Pforte eröfnet wurde, gieng er mit seinen Officiren hinein, und ließ alle in das Zimmer des Obern rufen, wo er uns das königliche Decret vorlas. Nach diesem begehrte er auch, vermöge eines andern königlichen Befehls, alle Schlüssel des Hauses, und schickte uns das Essen von der Stadt hinein, die Kirchenthüren aber und Pforten wurden verschlossen, und mit der Stadtmiliz Tag und Nacht bewachet.

Den 30sten August, als an dem Feste der heiligen Rosa von Lima, lasen wir die letzten heiligen Messen in unserer nun verschlossenen Kirche, unter welchen wir sowohl die großen als kleinen heiligen Hostien consummirten, und die silberne und goldene Gefäse, wo sie aufbehalten wurden, ausleerten. Alles Gold und Silber wurde aus der Kirche in ein besonders Zimmer des Hauses gebracht, und verschlossen, dessen Schlüssel der Gouverneur zu sich nahm. Es waren die heiligen Bildnisse der Kirchen erbärmlich anzusehen, da sie ohne alle Zierde da stunden. Der Bischoff, wie uns solches der Gouverneur selbst versicherte, fiel etlichemal vor Bekümmerniß in Ohnmacht. Den 31sten August früh brachen wir

in

in der Nacht von der Stadt Paz auf, um das Getöse, Jammern, und Schreyen der Einwohner nicht zu hören; allein wir wurden von den Hunden verrathen, die mit ihrem beständigen Bellen alle Inwohner aus dem Schlafe erweckten, die an ihre Fenster liefen, und zu heulen, jammern und schreyen anfiengen, welches wir noch auſſer der Stadt vernahmen, bis wir auf die Anhöhen der umliegenden Berge kamen, wo der Gouverneur und andere Herren uns das letztemal mit weinenden Augen umarmten, und uns eine glückliche Reise wünschten. Wir reisten mit unserem Kapitain und Stadt-Miliz nach Oruro; diese war ohne alles Gewehr. Wir langten endlich nach 12 Tagen in Oruro an, wo wir bey den Augustinern einquartiret wurden. Diese kleine Bergstadt ist in einer sehr kalten und rauhen Gegend erbauet, an dem Fuße etlicher sehr berühmten Silberberge, welche in vorigen Jahren sehr viel Silber gaben, so, daß zu selbigen Zeiten fast nichts mehr aus den Bergwerken zu Potosì gemacht wurde; aber heut zu Tage sind sie sehr ins Stecken gerathen. Nachdem wir uns in dieser Stadt 8 Tage aufgehalten, setzten wir Nachmittags unsere Reise bis zu einem Meyerhofe der Jesuiten fort, wo wir über Nacht blieben. Folgende Tage machten wir einen Weg von mehr, als 14 Stunden, und wurden auf einer Schiffbrücke über den Ausfluß des grossen Sees in eine Dorfschaft

schaft übergesetzet, wo wir unser Mittagmahl hielten. Gegen Abend gelangten wir nach 2 Stunden an eine grosse Dorfschaft, welche an dem Fuße eines hohen Berges liegt, wo viel Gold gegraben wird. Der Herr Pfarrer des Orts gastirte uns sehr wohl.

Wir reiseten am folgenden Tage 12 Stunden bis an einem indianischen Meyerhofe, wo wir auch Nachtruhe nehmen wollten; allein der Pfarrer, dessen Dorfschaft gerade hinüber auf einer weiten und sehr ebenen Heide eine halbe Stunde weit erbauet war, schickte uns alsobald einen Indianer zu Pferde, der uns in sein Ort führen mußte, wo er uns mit schönen Quartiren versah, und sowohl selbige Nacht, als folgenden Tag gastirte. Von dannen giengen wir durch eine Einöde von 8 Tagen, wo wir täglich durch hitzige Thäler starke Reisen machten, und unter unsern Zelten schliefen. Wir erblickten auf dieser ganzen Reise nichts anders, als etliche indianische Hütten auf beyden Seiten, und sehr viele Gräber, die von fest zusammen gestampfter Erde so stark erbauet waren, daß sie noch ganz unverletzt da stunden, und seit mehr, als 500 Jahren nicht den geringsten Schaden gelitten haben. Endlich kamen wir an die angenehme Küste des peruanischen Ufers. Die erste Nacht schliefen wir in einem großen Hause eines Mestizen, die zwote in

einem

einem sehr großen und schönen Meyerhofe einer spanischen Wittwe, die uns alle Ehre erwieß, und die dritte und letzte in dem großen Marktflecken von Tagna, wo wir 2 Monat lang aufgehalten wurden. Von da schickten wir unsern Capitain mit seiner Stadtmiliz nach Hause, und wurden die 2 Monate von der Landmiliz des Marktfleckens, doch ohne Gewehr, bewachet. Der Gouverneur und Schatzmeister des Orts, schickten uns täglich gutes Essen, sowohl zu Mittag als zu Nacht, nebst vielem Chocolate. Es kamen allda bey 100 Jesuiten zusammen. Der Ort liegt in einem angenehmen Thale, der eine sehr gesunde Luft hat.

Als die zwey Schiffe, eines zu Arica, das andere zu Balcocha anlangten, die uns nach Lima führen sollten, reiseten einige nach Arica; wir aber machten unsere Reise zu Lande nach Balcocha 5 Tage lang. Dieser Ort ist sehr armselig, und lieget drey Viertelstunden von der Dorfschaft Hilo, deren Filial er auch ist. Sie hat eine gute Kapelle, und etliche Häuser, und Almazenen, oder Magazine, wo sowohl die Kaufmannswaaren verwahret, als auch die Reisenden einquartieret werden. Allda bewirthete uns unser Capitain, sehr wohl. Die Oliven sind da groß und blau wie unsere Pflaumen, und werden für die besten

gehal-

gehalten. Alle Victualien werden täglich von Hilo hergebracht. Der ganze Ort riechet sehr übel, wegen der stinkenden und haufenweise da liegenden Erde, die von der kleinen Insel Iquica hergebracht wird, die Felder und Weinberge in diesen Gegenden damit zu düngen. Wir haben auch allda viele Meerigel gegessen.

Wir mußten 8 Tage hier warten, bis vier uralte Jesuiten von Arequipa auf Tragsesseln zu uns gebracht wurden. Zween waren todtkrank, der dritte stockblind, und der vierte war völlig contrakt. Da nun diese vier armselige Männer ankamen, gieng unser Herz mit vielen Schmerzen, unsere Augen aber mit heißen Thränen über. Wir wurden endlich allda eingeschiffet, unsre Reise nach Lima zu machen. Der Capitain, wie es seine Schuldigkeit war, hielt uns sehr gut und höflich. Sowohl ich, als andere, die schon auf dem Meere gewesen, bekamen die Seekrankheit nicht mehr; die andern aber mußten von solcher sehr viel leiden.

Nach 12 Tagen langten wir zu Callao an, wo wir alsobald gegen Abend mit vielen Halbchaisen nach Lima in unser Profeßhaus überbracht wurden. In diesem kamen über 400 Jesuiten zusammen, und wurden in alle Zimmer ausgetheilet. Die Pforte war Tag und Nacht durch Soldaten mit aufgepflanzten Bajoneten bewacht.

Nach-

Nachdem wir uns hier zu Lima in dem Profeßhause zween Monate aufgehalten, bis die Schiffe mit den Kaufmannsgütern beladen waren, wurden 162 Jesuiten, unter welchen auch ich war, nach dem Schiffe der heiligen Barbara in vielen Halbchaisen nach Callao gefahren, wo wir an Bord giengen. Das Schiff war groß, und ehedessen ein Kriegsschiff von 62 Canonen. Der Kapitain war der abscheulichste Mensch und Geizhals auf Erden. Dieser hielt uns in den 6 Monaten, da wir bey ihm waren, so schlecht im Essen und Trinken, daß er uns täglich um 10 Uhr frühe, jedem nicht mehr, als eine halbe Maaß Wasser in seinen Krug geben ließ, und zwar auf 24 Stunden. An ein Glas Wein durften wir niemals gedenken. Nachdem das Fleisch und Gemüße, so er mit sich führte, nach drey Wochen verzehret war, gab er uns fast täglich stinkendes und gesalzenes Fleisch. Der König bezahlte ihm für jeden Jesuiten 162 harte Thaler Kostgeld, welches zusammen gerechnet, 16244 Thaler machte, da er doch kaum 3 bis 4 tausend auf uns wendete. Sogleich bey unserer Ankunft zu Cadiz, wurden wir auf dem Schiffe von den Offizieren des Königs befraget, wie wir von ihm wären gehalten worden, und da wir ihnen alles rundheraus erzählet hatten, auch die Steuermänner und Matrosen es einstimmig

mig bekräftigten, wurde er alsobald mit Soldaten in den Kerker auf 8 Tage geführet, seine Waaren aber, absonderlich der viele gute Wein, welchen dieses Ungeheuer von dem Unterkönige zu Lima allein für uns bekommen hatte, wurden öffentlich zu Cadiz auf dem Markte verkaufet.

Ich kehre wieder zu unserer Schiffahrt zurück. Im März, 1769 segelten wir mit günstigem Winde in das große und hohe Weltmeer del Zur hinaus. Nach 14 oder 15 Tagen verloren wir die peruanischen Küsten aus den Augen, und kamen an die vom Königreiche Chile, welche schon ausser der Zona torrida liegt, und die vier Jahrszeiten, wie wir in Europa, hat, doch mit diesem Unterschiede, daß wann wir in Deutschland Frühling und Sommer, sie alldort Herbst und Winter haben. Das ganze Königreich Chile hat eine sehr gute, wohl temperirte und gesunde Luft, viele Gold- und Silberberge, und einen Ueberfluß an Weizen und Wein, wie auch an allen, sowohl europäischen als indianischen, Feld- und Baumfrüchten. Es hat auch sehr viele schöne Thäler und Heiden, wo sie viele europäische Schaafe, Ochsen, Kühe, Stiere, Maulthiere, und die schönsten Pferde ziehen. Sie haben allda viele dürre Kühe- und Ochsenzungen. Die Hauptstadt dieses Königreichs,

reichs, Santiago de Chile, ist vor etlichen Jahren durch eine starke Erderschütterung sehr übel mitgenommen worden; ist aber gegenwärtig wieder vollkommen nach dem Plane der europäischen Städte, hergestellet. Sie ist sehr groß, hat breite, lange, und schnurgerad geführte Gassen, schöne Gebäude, einen Bischof, und einen Präsidenten mit seinen Räthen. Die Küste von Chile, fänget gleich oben bey Coquimpo an, einem kleinen Städtchen, das einen Seehafen hat. Sodann gehet sie fort bis Valparayso. Nach diesem Seehafen gehen jährlich viele Schiffe von Lima, um allda Weizen und guten Wein von Chile einzukaufen, weil dieser besser ist, als der von Peru. Nach diesem Seehafen kommt die Stadt la Concepcion. Sie ist mittelmäßig, und hat einen Bischof, der in der Stadt wohnt; der Gouverneur hingegen wohnt in der Citadelle. In diesen Seehafen fahren alle Schiffe ein, die von Europa nach Lima gehen, theils auszuruhen, theils die Leute von dem Scharbock zu curiren, theils frisches Fleisch und guten Wein einzukaufen, der allda am besten wächset. Endlich schliesset sich die Küste von Chile mit der Citadelle von Valdivia, wohin nur allein die Maleficanten von Peru und Chile geschicket werden. Bey dieser Küste haben wir täglich sehr viele Seevögel angetroffen, die so

groß als eine Ente, und schneeweiß am ganzen Leibe sind, auf den Flügeln aber haben sie schwarze und weisse viereckige große Tupfen, so regelmäßig, wie an Dambrettern, daher sie Tableros von den Spaniern genennet werden.

Nach zurückgelegtem Königreiche Chile kamen wir an die große Insel Chiloe, wo zu Castro der Gouverneur residiret. Endlich kamen wir an Magellans Meerenge, wollten aber durch solche wegen der vielen Gefahren, nicht seegeln, sondern fuhren bis auf den 62sten Grad Südbreite gegen den Polum Antarcticum hinauf, um sicherer, wenn ein Sturmwind sich erheben sollte, das Cabo del Fuego zu überfahren. Wir mußten in diesen Gegenden eine sehr grosse Kälte ausstehen, und sahen die Sonne nur etliche Stunden, wo sie sich gleich wieder verbarg. Es war der Anfang des Maymonates. Wir richteten das Schiff gerade gegen Osten, um das Cabo del Fuego vorbey zu fahren, welches uns auch den 12ten May zu gröster Freude glückte. Wir stimmten das Te Deum Laudamus, und Salve Regina zur Danksagung an. In diesen Gegenden ist 5 Jahre zuvor ein Schiff, so von Cadiz nach Lima gieng, an einen Felsen angeprellet, und auf solchen stecken blieben. Die Schiffleute retteten sich alle, und erkannten, daß

es

es die Insel del Fuego sey. Sie retteten auch sehr viele Waaren des Schiffs, und wurden von den Einwohnern täglich besuchet. Währender Zeit, die sie allda zubrachten, eine neue Balandra, oder Transportschiff zu erbauen, ließ sich niemals eine Weibsperson sehen.

Den 15ten May um 10 Uhr Nachts erhub sich ein erschröcklicher Sturm, deren ich noch keinen so stark erfahren hatte, so daß wir aus unsern Bettern stürzten. Er dauerte bis zum 30 May. Am folgenden Tage war das Meer ganz still, und wir hatten 2 Monate lang einen sehr günstigen Wind, so daß wir Monte Video, Buenos Ayres, Rio de la Plata, und die ganze Küste von Brasilien glücklich vorbeysegelten, und endlich bey dem Vorgebirge des heiligen Augustins anlangten. Bey dieser Fahrt hiengen wir zwischen den Mastbäumen etliche noch nicht gebrauchte Leilachen an den 4 Ecken auf. In der Mitte beschwerten wir solche mit etwas, über ein großes Gefäß, deren wir zwey biß drey mit Regenwasser anfüllten, das sehr frisch und gut war, so daß wir diese Tage hindurch unsern grossen Durst, rechtschaffen löschen konnten.

Endlich kamen wir in die Gegenden des Einflußes des Marañon. Nach etlichen Tagen fuhren

wir das zweytemal unter der Zona torrida, und kamen nach ungefähr 8 Tagen an die schwimmenden Kräuter (Sargasso.)

Als wir uns in dem 34sten Grad Norderbreite befanden, richteten wir unsern Lauf schnurgerade gegen Osten, nach den Azorischen Inseln, und langten in acht Tagen zu Flores und Corvo an. Wir verließen diese Inseln, wo sich die Schiffe mit Proviant versehen, wenn sie nach Indien fahren, und erblickten nach drey Wochen Cadiz, wo wir Anker warfen. Am folgenden Tage, gleich bey Sonnenaufgange wurden wir alle auf grossen Booten nebst unsern Sachen nach dem Hafen de Santa Maria geführet, und mit vielen andern bey den Augustinern einquartiret, um von unserer so langen und aller Mühseligkeiten und Beschwerniße vollen Reise auszuruhen, und die kalten und rauhen Wintermonate vorbey streichen zu lassen.

Nachdem wir nun sechs Monate lang recht wohl ausgeruhet hatten, und der Frühling sich schon näherte, kam ganz unverhofft (1770) von Madrid die Erlaubniß, daß die 18 deutschen Jesuiten ihre Reise nach Deutschland über Ostende und die Niederlande machen könnten. Es wurde alsobald ein Schiff, so dahin gieng, bestellet, und

bezahlte

bezahlte der König für einen jeden 62 harte Thaler, damit der Schiffkapitain uns samt unsern Waaren nach Ostende überführe. Den 18ten März wurden wir in großen Nachen nach unserm Schiffe gebracht, und dem Schiffkapitain übergeben. Das Schiff war von Holland, der Kapitain hieß Andres Cornelis, aus Rotterdam gebürtig. Er war ein rechtschaffener Mann, und hielt uns auf dieser Reise auf das liebreichste.

Den 19ten März wurden die Anker gehoben, und sehr früh fuhren wir aus dem Seehafen von Cadiz mit einem so günstigen Winde, daß wir innerhalb zwoen Wochen die ganze Küste von Portugal bis an das Vorgebirge Finis terrae umsegelten. Von da bekamen wir 12 Tage lang einen starken Gegenwind, der schier täglich mit vielem Regen vermischet war, und uns beständig gegen Irland forttrieb; endlich hatten wir doch wieder den vorigen günstigen Wind. Wir richteten unsern Lauf gegen England, bis wir endlich vor Ostende Anker warfen. Es kam alsobald der Posthalter, der ein Bamberger war, auf das Schiff, und fragte nach mir. Als ich mich zu erkennen gab, führte er mich in sein Haus, und zeigte mir alles Sehenswürdige der Stadt. Wir fuhren noch selbigen Tag mit dem ordentlichen Canalschiffe nach

Brügge, wo wir nicht bey den Unsrigen, sondern in einem Gasthofe unser Quartier nehmen wollten. Wir mußten uns allda vertheilen, damit wir nicht in den folgenden Städten den Unsrigen Ueberlast verursachen möchten. Wir kamen nach Gent, und von da auf dem Schiffe Seiner königlichen Hoheit des Prinz Karls nach Brüssel, wo wir auch etlichemal im Noviziathause der englischen Jesuiten speißten. Von Brüssel reißte ich mit der Post über Loeven, Lüttich, und Cölln nach Maynz, und langte, dem Höchsten sey Preiß und Dank gesaget! im May 1770 über Aschaffenburg und Wirzburg in Bamberg an.

Zur mathematischen Litteratur.

St. Petersburg.

Es ist bekannt, daß durch meine Bekanntmachung der in Frankfurt am Mayn in Vergessenheit begrabenen Schatze des großen Keplers, und durch meine Briefe an die Herren Euler und Rositzki, sie der preißwürdigen kaiserlichen Akademie der Wissenschaften glücklich zu theile wurden.

Von den Handschriften dieses großen Geistes, den man allergnädigst darben, und fast Hunger sterben ließ, gab ich zuerst in den Göttingischen Zeitungen von gelehrten Sachen 1768, eine kurze Nachricht, die Herr Hofrath Kästner einrückte; eine weitläuftigere aber in meiner Ermunterung an die Deutschen, Keplers Schriften zum Drucke zu befördern, *) und in etlichen Journalen. **) Der berühmte Hansch

*) Anmerkungen über Hrn Leßings Laokoon, nebst einigen Nachrichten, die deutsche Litteratur betreffend, S. 47. u. f.

**) Z. E. Im Journal des Sçavans, Fevrier, 1774. S. 377, der Amsterd. Ausgabe.

Hansch kaufte sie für 100 fl. im J. 1707 von Hrn. Lange, Rathsherrn in Danzig, der sie vermuthlich von Keplers Sohne, Ludwig, erhielt, der zu Königsberg 1663 starb. Verschiedene Unglücksfälle zwangen ihn, diese anfangs aus 22, nun aus 18 Bänden bestehende Schätze (denn vier Bände von Briefen waren bereits gedruckt) im J. 1721, gegen eine Summe von 828 Gulden, in Frankfurt am Mayn zum Pfande zurück zu lassen, die er auch niemals mehr einlösen konnte. Man hatte diese astronomischen Schätze beynahe völlig vergessen, als ich anfieng, sie vor sechs Jahren wieder bekannt zu machen, und zu versuchen, diese verlassene Waisen vom Untergange zu retten. Ich bat die größten Astronomen Deutschlands, Hell, Mayer, Bernoulli, Kästner, *) Kies, und andere Mathematiker, **) sich dieser Handschriften

gabe. Hr. Bernoulli in Berlin hatte die Gefälligkeit, mein Verzeichniß an Hrn. de la Lande einzusenden, der die astronomischen Artikel dieses Journals besorgt.

*) An Rabeners Schatten. Eine Satyre. S. 39.

**) Auch in Zürich ließ ich sie anbiethen, und zwar durch den sel. Hrn. Füßlin. Er schrieb mir aber am 28 Jänner 1774: „Ich

schriften anzunehmen, welche die Besitzerinn um eine mäßige Summe feil both: aber es war vergeblich, einen Käufer, der sie drucken lassen konnte, zu finden.

Unermüdet in meinem Vorsatze, entschloß ich mich endlich, weil Kepler so wenig im Tode, als im Leben, in Deutschland sein Glück machte, ein ausführliches Verzeichniß, entweder an die Londner, Pariser, oder St. Petersburger Akademie der Wissenschaften einzusenden. Mein günstiges Schicksal ließ mich die letztere wählen.

„Ich habe mir Mühe gegeben, Kepleri Ma„nuscripta bey der physikalischen Gesellschaft „in Zürich anzubringen, und habe vorgestellt, „daß sie eine Zierde ihrer Bibliothek, und daß „Männer unter ihnen wären, die animirt wer„den könnten, mehrers in der Astronomie zu „thun, da sie doch ein Observatorium und In„strumenten hätten. Endlich könnten sie die „Kosten durch Edirung einiger dieser Schriften „wieder erholen. Aber es half nichts. Ich „glaube, es mangelt ihnen an Liebhabern „der Astronomie.„ Solcher Briefe könnte ich ein Dutzend drucken lassen, die eben kein Supplement zu Quadens Herrlichkeit der deutschen Nation abgeben würden. Ich schrieb sogar am 4ten Febr. 1773 an Herrn van Mohr, den großen Kenner der Astronomie in Batavia.

Hier liefere ich also kürzlich die bereits versprochene *) kritische Geschichte dieser schätzbaren Handschriften des großen Keplers.

Mein Schreiben an den Herrn Collegienrath von Kositzki hatte sogleich die gute Wirkung, daß die Akademie der Wissenschaften von der Kaiserinn Majestät den Befehl erhielt, das Verzeichniß der Keplerischen Handschriften zu untersuchen, und Ihr von der Wichtigkeit und innerem Werthe derselben einen ausführlichen Bericht abzustatten. Dieses geschah, und nach einigen Monaten ließ der Herr Präsident der Akademie, Graf Wolodimer Gregorewitsch Orlow der Akademie wissen, daß die Manuscripte von der Monarchinn der Akademie geschenkt wären, und daß sie bald ankommen würden. Herr Euler schrieb mir am 27sten Jun. 1774 „ Gestern hat mir der Herr „ Collegienrath von Kositzki zu wissen gethan, „ daß die Keplerischen Handschriften nunmehr „ angekommen, und dieser Tagen unserer Aka„ demie abgeliefert werden sollen. Die Akade„ mie ist Ew. recht sehr verbunden, und danket „ für Ihren patriotischen Eifer auf die lebhaf„ teste Weise. „

Ist

*) Gothaische gelehrte Zeitungen, S. 200.

Ist es nicht Schande für unser Deutschland, diese Schätze verkauft zu haben? Aber doch hat man Deutschen ihre Bekanntmachung zu danken. Denn die Herren Krafft, und Lexell werden vor allen Dingen einen Auszug aus Keplers Hipparch heraus geben.

Wie mir mein gütiger Freund, Herr Johann Albrecht Euler, 1775. meldete, so haben die Herren Professoren Krafft und Lexell der Akademie im October d. J. Bericht von den verschiedenen Sachen abgestattet, welche sie in den Keplerischen Handschriften vorgefunden haben. Letzterer hat versprochen, mit ehestem eine ausführlichere Nachricht von denselben einzugeben, welche alsdann wohl möchte der ganzen gelehrten Welt durch den Druck bekannt gemacht werden.

Von dem Hipparcho heißt es in dem kurzgefaßten Berichte des Herrn Prof. Lexells:

Mr. Kepler en faisoit grand cas lui-même et avoit dessein de le publier le plûtôt qu'il lui seroit possible. Selon le plan que ce celebre Astronome avoit formé de cet ouvrage, il a dû être composé de huit Chapitres, dont il n'y a que les quatre premiers perfaitément achevés. En faisant usage des Collections de Kepler,

les

les quatre derniers Chapitres pourroient très bien être reſtitués, mais non ſans travail très penible et peu ſatisfaiſant. C'eſt par cette raiſon que je doute qu'on puiſſe publier cet ouvrage, comme pluſieurs Sçavans ont parû le ſouhaiter. Or puiſque la matiere que Kepler a traité dans ſon Hipparque eſt aſſés curieuſe, vû qu' il y s'agit de la grandeur du Soleil et de la Lune, et des diſtances de ces aſtres de la Terre; j' opine qu'un extrait de cet ouvrage ſeroit aſſés bien reçu des Aſtronomes. &c.

Keplers Schriften ſind für die Ewigkeit geſchrieben. Der groſe Mathematiker Herr William Gardiner, berufet ſich aufs neue auf Keplern in ſeinen neueſten Aufſätzen, *) wegen ſeines aſtronomiſchen Streites über eine dritte Bewegung, mit welcher die Erde, oder ein anderer Planet, begabet ſeyn muß, um den Parallelismus ſeiner täglichen Umdrehung um ſeine Axe zu erhalten.

Folgende Anekdote von Keplern wird noch wenigen unſerer deutſchen Mathematiker bekannt ſeyn, die ich in einem ſehr ſeltenen Buche geleſen

*) Im London Chronicle, 1774. S. 245.

sen habe,*) wo der Ritter Wotton im Jahr 1620 also an den Kanzler Bacon schreibt: „In Linz fand ich Kepler, einen berühmten „Mann in den Wissenschaften, wie Eure Herr„lichkeit wohl wissen. Ich werde ihm einige „Ihrer Schriften senden, damit er sehe, daß „auch wir Männer haben, die unserm Könige „Ehre machen können, so wie er seinem Vater„lande mit seiner Harmonica. In dem Stu„dierzimmer dieses Mannes vergnügte mich eine „meisterhaft auf ein Stück Papier gezeichnete „Landschaft. Ich fragte ihn, wer der Künst„ler sey? Er versetzte lächelnd, er wäre es „selbst, non tamquam Pictor, sed tam„quam Mathematicus. Dies erregte meine „Neugierde noch mehr. Endlich sagte er mir „die ganze Sache: Er hat ein kleines schwar„zes Zelt, das er auf freyem Felde, wie eine „Windmühle nach allen Gegenden herumdrehen „kann. Es ist nur für eine Person Raum dar„inn, und völlig finster, bis auf ein Loch von „anderthalb Zoll im Durchschnitte, an welches „er eine Fernröhre befestiget mit dem Objectiv„glase; das Hohlglas aber nimmt er heraus.

„Die

*) Reliquiæ Wottonianæ. Or a Collection of Lives, Letters, Poëms; with Characters, &c. By Sir Henry Wotton. London, 1651. 12. a. d. 412ten Seite.

„ Die Röhre reicht bis in die Mitte des Zeltes.
„ Wenn nun durch das Objectivglas alle äusere
„ Gegenstände sich auf einem in gehöriger Rich-
„ tung aufgehängten Papiere abbilden, so zeich-
„ net er dieselben auf das genaueste nach, und
„ drehet sein kleines Zelt so lange herum, bis er
„ die ganze Gegend aufgetragen hat.„

Danzig.

Die Frau Wittwe des sel. Herrn Heinrich Kühns, weiland beyder Rechte Doctors und Lehrers der Mathematik zu Danzig, bietet hiemit die von ihm in fünf Quartbänden deutlich geschrieben hinterlassene Commentarii über des hochberühmten Herrn Leonhard Eulers Introductionem in Analysin infinitorum. Lausannae 1748. 2 Vol. jedem Buchhändler, der den Verlag eines so nützlichen Werkes übernehmen will, gegen einen billigen Preis, an. Der Commentarius über den ersten Band hält 222 Seiten in sich, deutlich geschrieben. Der Commentar über den zweyten Band ist auf 1275 Seiten, in vier Quartbänden vertheilet. Der sel. Kühn, dessen Tentamen de aequationibus cubicis quibuscumque perfecte resolvendis, nach seinem Absterben 1771 in Danzig herausgegeben worden, hat 1) dasjenige zu dem Eulerischen Texte eingeschaltet, was zu

leich-

leichterem Verständniß desselben dienlich und nöthig ist; 2) sind die Rechnungen vollständig ausgeführt, und alles, was Herr Euler in calculo der Kürze wegen übergangen hat, ergänzet, so, daß ein Anfänger sich leicht darein finden kann; 3) gewisse Lehr- und Lehnsätze vorangesetzt, auch jene bewiesen, welche beyde zum Verständnisse des folgenden dienen, und von Herrn Euler der Kürze wegen ausgelassen sind. Kurz, es sind diese Commentarien so eingerichtet, das jeder, der nur in der gemeinen Algebr geübt ist, ohne Hinderniß und Anstoß das erhabene Werk des Herrn Eulers verstehen, und die Kunstgriffe zum Erfinden daraus erlernen kann. Liebhaber dazu an auswärtigen Orten belieben sich durch ihre Freunde und Correspondenten in Danzig desfalls bey Madame Kühn zu melden.

Mannheim.

Wichtig für das gelehrte Publicum und vortheilhaft für Deutschlands Erdbeschreibung muß allerdings die Nachricht seyn, daß auf hiesiger Churfürstlichen Sternwarte, welche durch die ausnehmenden Bemühungen des großen Astronoms, Herrn Abbé Christian Mayers, nunmehr glücklich vollendet und zu stande gebracht wurde, der große Londner Mauerquadrant, von

8 Schuhen im halben Durchmesser, nach angewandter 40 tägiger Arbeit, an seine unbewegliche Meridionalmauer gegen Süden den 27ten December glücklich befestiget und aufgehenket worden. Er ist durchaus von Meßing und wiegt, einschlüßlich des 4 Zoll weiten Fernrohrs, bey 11 Centner, ohne die auch viele Centner schwere Zugehör mit zu rechnen. Kostbarkeit, Kunst, Stärke, Feinheit, Geschmack und Erfindung, sind in allen seinen Theilen angebracht. Er ist von dem berühmten Engländischen Künstler John Bird, laut eigenhändigem Zeugniße der englischen Herren Astronomen, verfertiget, und den zween zu Greenwich aufgerichteten Birdischen Mauerquadranten, nach Vorschrift des mit Herrn Bird geschlossenen Vertrags, in allem gleich. Den ersten von diesen hat Herr Bird für den berühmten Bradley schon 1750 mit so gutem Erfolge verfertiget, daß nach vieljährigen gemachten Prüfungen, mehr nicht als eine und ein halbe Secunde Fehler in dem ganzen Bogen von 90 Graden bemerket worden. Die bekannten Londner Herren Commissarien von der Meerlänge, wurden hierdurch bewogen, im Jahr 1767 dem Herrn Bird 500 Pf. St. anzubieten, mit dem Verlangen, auf ihre Kosten einen Lehrling auf 7 Jahre anzunehmen, und

nach

nach ihrem Gutbefinden mehr andere ihm zugeschickte Personen in allem genau zu unterrichten, ferner ihnen seine Methode, nach welcher er dieses Instrument verfertige, in einem schriftlichen Aufsatze mit Plans zukommen zu lassen. Im nächst folgendem Jahre 1768 erschien solcher zu London im Drucke, unter dem Titel: The method of constructing Mural Quadrants exemplified by a description of the brass Mural Quadrant in the Royal Observatory at Greenwich. Diese Gattung astronomischer Instrumente ist außer England nirgend zu sehen, als dermalen zu Mannheim, wo ein Karl Theodor nicht nur Landesvater, sondern auch Musager und Philosoph ist. Mein schätzbarer Freund, Herr Professor Mayer schrieb mir davon am 21sten Jänner d. J. also:

Haec machina, auctore *Birdio*, summo Anglicano Artifice, octo pedum in radio extra Angliam non reperitur. In capienda angulorum mensura praecisio uno secundo minuto maior sub sensus cadit. Ex duplici limbi diuisione, quarum una gradus 90, altera partes 96 complectitur, una cum duplici Nonnius et micrometro, cuiuslibet anguli mensura sex modis uerificari potest.

Diuiſio prima limbi 90 graduum centro inſtrumenti alterâ 96 partium uicinior eſt, et $\frac{1}{2}$ in minutum 1 ſeu 30 exhibet in ipſo limbi et Nonnius concurſu, hic dein arcus exiguus 30″ in ſuas partes ſingulas ab adhaerente micrometri diuiſione ita ſubdiuiditur, ut $\frac{1}{3}$ unius ſecundi commode capi poſſit. Diuiſio altera inferior limbi, quam dixi 96 partium eſſe, eum ualorem exhibet, qui his formulis comprehenditur.

Eſt enim arcus totius $96 = 90^{\circ}$
Hinc $\frac{1}{96} = 56'. 15''$
Diuiditur arcus $= \frac{1}{96}$ in 16 partes
Quare $\frac{1}{1\,6}$ ualet $= 3'. 30'', 9$

Nonnius iterum diuidit $\frac{1}{1\,6}$ in alias 16 partes, unde $\frac{1}{1\,6}$ ipſius Nonnius aequiualet $13''$, 2. Quantitas $13''$, 2 ope micrometri in partes centeſimas ſecatur, atque ita tota diuiſio abſoluitur, ut obſeruator ex conſenſu ac diſſenſu utriuſque diuiſionis uel errorem ſuae Obſeruationis, uel Diuiſionis deprehendere poſſit. Qua re nihil poteſt cogitari melius, inueniri nihil accommodatius. Sed ignoſce, rogo, quod tibi tam multiplici limbi diuiſione negotium faceſſam. De uentis nauita.

Ita-

Italiänische Litteratur.

Gelehrte Nachrichten.

1775. August.

Florenz. Daselbst ist die fünfte Decas der Gelehrten von Italien herausgegeben worden, die den Prälaten Angelo Fabroni zum Verfasser hat. (3 Lire.) Imgleichen ist auch der zweyte Theil der Lettere Inedite d' Uomini Illustri erschienen. Diese Briefe sind größtentheils aus dem mediceischen Archive.

September.

Venedig. Il *Giornale d' Italia*, spettante alla Scienza Naturale, e principalmente all' Agricoltura, alle Arti, ed al Commerzio. Kommt bey Benedetto Milocco heraus, unter der Aufsicht des Doctors Scottoni.

Luigi Pulci, la Rota di Roncisvalle, dove morì Orlando con tutti i Paladini. Nuova edizione. 1775. 8. fig.

October.

London. Easy Phraseology for the Use of young Ladies who intend to learn the Colloquial Part of the Italian Language. By *Joseph Baretti*, Secretary for foreign Correspondence to the Royal Academy of Painting, Sculpture, and Architecture. London, 1775. 8. 5 Shill.

November.

Napoli. Der Stadtsecretair, Hr. Giacomo Trutta verkauft jetzt den berühmten Grundriß von Napoli und den umherliegenden Gegenden, auf 35 Imperialbogen, mit historischen Anmerkungen und Erläuterungen. Kostet zehn napolitanische Ducati.

December.

Siena. Allhier kommen künftiges Jahr zu gleicher Zeit zwey neue Journale heraus.

In nuovo Magazzino di Letteratura, wird außer der italiänischen Litteratur, auch Auszüge aus den besten französischen, englischen und deutschen Journalen enthalten. Man bezahlt jährlich den Verlegern Vincenzo Pazzini Carli,

Carli, e Figli, zehn florentiniſche Paoli. Alle Monate erſcheinen vier Bogen.

Die Gebrüder Luigi und Benedetto Bindi, geben heraus Giornale o ſia Magazzino di Letteratura. Es wird gleichfalls ausländiſche Nachrichten ertheilen. Wöchentlich kommt ein Bogen heraus. Der ganze Jahrgang koſtet 8 Paoli.

Rimini. Am vierten December ſtarb allhier der berühmte ehemalige Leibarzt Benedicts *XIV*, Giovanni Bianchi, oder Janus Plancus.

Jänner. 1776.

Florenz. Allhier iſt bey den Verlegern der Gazzetta Univerſale das Leben des am 24 Nov. verſtorbenen würdigen Generals der Geſellſchaft Jeſu, Dom Lorenzo de' Ricci, für 2 Paoli zu haben. Ob die darinn ertheilten Nachrichten ächt ſind, das können die italiäniſchen Mitglieder des unterdrückten Ordens am beſten beurtheilen.

Bologna. Eſemplare, o ſia Saggio fondamentale pratico di Contrappunto In zween Großquart Bänden. Der Verfaſ-

ser ist der schon aus Doctor Burney's Reisen sattsam bekannte große Musikgelehrte Minorit, P. Giovanni Batista Martini, dessen ich oben S. 6. Erwähnung that. Der erste Band handelt von den Regeln des Contrapunkts in Ansehung des Canto fermo, oder Chorals; der zweyte giebt die vollständigste Anleitung zu Fugen. Kosten 15 Paoli.

Ebendaselbst ist auch bereits der Anfang mit dem Drucke des dritten Theils seines berühmten Werkes, Storia della Musica &c. gemacht, und zwar sowohl in Quart als Folioformate, dem die übrigen Theile bald nachfolgen werden.

Genua. Bey Gravier ist eben der 22ste Theil der Werke des Goldoni, und der achte Band der Annali d' Italia del *Muratori*, herausgekommen.

Mayland. Petro Motta druckt daselbst L'esatto Indice degli spettacoli Teatrali di tutta l' Europa, non solo dei Teatri del Carnevale 1776, ma anche della Primavera, Estate ed Autonno 1775.

Rom.

Rom, vom 20 Januar. Mousignor Borgia, Secretär der Congregation de propaganda Fide, hat dem Papste Nachricht von diesem Edicte überreichet, welches der König von Kochinchina zu Gunsten der christlichen Religion ertheilte. Das Original ist in annamitischer Sprache geschrieben. Hier ist die lateinische Uebersetzung.

Edictum Regis Cocincinae pro Religione Christiana. Bo Siuh *Scriba Regius, & Supremi Regni Consilii, Regis iussu, singulis huius Regni Incolis sequens hoc Edictum denunciat, nimirum:*

Imperat Rex Praefectis omnibus, caeterisque totius Regni Ducibus, ac Militibus, Christianos, antea Elephantorum Curae addictos, uel etiam Regiorum Exercituum seruituti mancipatos; (quod Christianam Religionem suam abiicere, Sacrasque Imagines proculcare noluerant) manumittant, iisdemque sit uenia, ac libertas suam colendi Religionem.

Quo circa Supremo mandat Consilio, id totum per uniuersas Prouincias euulgetur, atque ad omnes Prouinciarum Praefectos transmittatur, ut eius rei notitia ad uniuersos huius Regni, Ciuitatum, Pagorumque Ciues deueniat. Iubet praeterea, ut iidem Prouinciarum Praefecti, ac

caeteri ad quos ſpectat, in ſua quiſque Prouincia numerum eorumdem Captiuorum accurate recenſitum, quam citius poterint, Regi curent exhibendum, ut perſpicuum faciant, ſe iam imperata perfeciſſe.

Demum, ut iidem Chriſtiani manumiſſi Supremo ſe iſtant Conſilio, tum ad memores, gratoſque Regi ſe exhibendos, tum uero ad ſignificandum, praefatos Prouinciarum Praefectos, eiuſdem mandata confeciſſe.

Eunlgetur ſine ulla cunctatione per omnes Regni Prouincias.

Datum die 12 Lunae tertiae Anni Equini. (i. e. Aprilis 22 Anni 1774)

REGIS IVSSV

Bo Siuh ſcriba Regius,
ac Supremi Conſilii

Ich habe bereits im I Theile, S. 97 geſagt, daß fünf Jeſuiten kurz vor dem Aufhebungsbreve des Ganganelli nach Cochinchina reiſeten. P. Horta ſaß 1768 als ein Märtyrer im Gefängniſſe der königlichen Reſidenz Kehue, nachdem ſchon zuvor P. Caſpar Cräz hingerichtet worden.

Februar.

Februar.

Siena. Die Gebrüder Pazzini Carli drucken eine Uebersetzung des Horaz aus der Handschrift des Doctors Franz Corsetti.

Ich vergaß im I Th. S. 255 die Nuova Raccolta d'Opuscoli scientifici e filologici, in Venez. presso Simone Occhi; zu bemerken, die anitzt der gelehrte Camäldulenser D. Fortunato Mandelli zu Treviso besorget.

Florenz. Von des berühmten Herrn Abbate Girolamo Tiraboschi, Bibliothekar zu Modena, Storia della Letteratura Italiana kommt jetzt eine neue Auflage in Octav heraus. Alle zwey Monate erscheinet ein Band, deren 4 seyn werden. Jeder kostet 4 Paoli, bey Vincenzo Landi und den Gebrüdern Pagani.

Eben diese verkaufen um 1½ Paolo, Le tre notti di Clemente XIV; di Don *Aurelio de' Giorgi Bertola*, Monaco Olivetano. Seconda Edizione.

April.

Venedig. Hier ist folgende schöne Handausgabe des Dante unter der Presse, die nur 4 Liren (1 fl.) kosten wird.

Dante Alighieri la divina Commedia, cogli Argomenti, allegorie e dichiarazioni di M. *Ludovico Dolce*, e colle illuſtrazioni dell' Abbate *Seraſſi*: aggiuntovi la Vita del Poeta, il Rimario, e due Indici utiliſſimi. 12.

Siena. Die Gebrüder Pazzini Carli laſſen eine Ueberſetzung des Tods Abels von Geſner *) druken. Sie iſt vom geſchikten Olivetanermönche P. dei Giorgi Bertola. Hier iſt die Ueberſetzung des Morgengeſanges.

Ecco l' alba a ſorger preſta ;
Ti ſaluto, o dì naſcente ;
Ecco dietro alla Foreſta ,
Che circonda le montagne ,
Il bel raggio rilucente.

Scherza il raggio ſopra l' onda ,
Scherza ſopra la rugiada ,
Onde cuopreſi ogni fronda ;

Oh

*) In Paris hat Herr Saint-Aubert ſein Bildniß geſtochen, unter welchem folgende Verſe Herrn Dorats ſtehen:

Des bois myſterieux, des vallons ſolitaires
Il nous fait envier le tranquille bonheur;
D'une grace naïve embellit ſes Bergeres,
Et prête à ſes Bergers les vertus de ſon coeur.

Oh qual dolce il primo albore
Voluttà fomenta in core!

Ha i fior molli abbandonato,
Molli fior ch' eran suo letto,
Il lascivo zeffiretto;
D' uno in altro fior girando,
Chi ancor dorme ei và destando.

Col nascente dì s' invola
Stuol di varj sogni errante
Sulle ciglia dei mortali,
Qual di Cloe sul bel sembiante
Gli Amorini spiegan l' ali.

Pronti pronti, o venticelli,
Sù rapite ad ogni fiore
Quel ch' ha in sen più grato odore;
Poi recateglielo avante;
Cloe si desta in quest' istante.

Ite intorno alle sue piume
Voi le aprite il vago ciglio,
Venticelli, al nuovo lume;
E posatevi sul labbro
D' ogni rosa più vermiglio.

Poich' è desta, venticelli,
Al suo orecchio sussurrando,
Basso basso dite, come
Io soletto a piè del fonte,
Quando il sole uscì dal monte,
Sospirava il suo bel nome.

Englische Litteratur.

1. Zur englischen Lecture.

1775.

Germanicus: a Tragedy. By a Gentleman of the University of Oxford. 8. (1 sh 6 d.)

Personen.

Germanicus.
Lucius Agronius. } ehemals Kriegsbediente
Cajus Silius. } unter dem Germanicus.
Ventidius und
Veranius, Liebhaber der Martina.
Piso.
Calusidius, Piso's Creatur.
Trebellius, ein Officier.
Agrippina.
Plancina, des Piso Gemahlinn.
Martina, aus Antiochien, Vertraute der Plancina, und Geliebte des Calusidius.
Fulvia, Agrippinens Aufwärterinn.

Der Schauplatz ist in Antiochien.

Inhalt.

Tiber war dem Germanicus, künftigen Thronerben, wegen seiner glänzenden Eigenschaften

schaften und Siege gram. Er sandt ihn mit seiner Gemahlinn nach Antiochien. Piso, Statthalter in Syrien, sucht sich bey Tiber in Gunst zu setzen, und beschließt mit Plancina, Calusidius und Martina, den Prinzen mit Gift aus dem Wege zu räumen, den auch die letztere ihm durch ihren Liebhaber Ventidius wirklich beybringen lässet. Trebellius entdeckt es, und will eben den Germanicus warnen, als er ihn schon ausgetrunken hatte.

Hier ist der Anfang des vierten Acts, als ein Muster des Dialogs dieses Stückes.

Germanicus in einem Audienzsaale mit den Statthaltern verschiedener Provinzen. Vor ihm liegen Papiere.

GERMANICUS.

'Tis well, my Lords; I shall make fair report
To Caesar of your loyalty and worth.
Yes, he shall know his provinces are bless'd
Beneath the eyes of wisdom and of virtue.

Enter Piso.

Why ever slow, why ever last, my Lord,
To pay the duty that you owe your country?
The faithful subjects of our royal master,
Under your care in Syria, here petition
For a new Governor; their loud complaints

Of inſults, and invaded property,
Muſt reach the ear of Caeſar. What defence
You now can make, I ſhall impartial hear.

PISO.

I come not to be taught by you to rule;
Perhaps I reign not with ſo tame a hand,
As ſome who to the vulgar bow their ſtate,
And gringe to gain the dirty love of crouds,
And call their meanneſs humble majeſty;
When I am ſunk ſo low, may I be chang'd
To one of thoſe the dregs of human kind.
I teach them to regard ſuperior pow'r
With the ſame awe with which they view the ſun,
And to approach me with religious fear.

GERMANICUS.

Call you benevolence of temper meanneſs?
Is it an abject part to raiſe mankind
From ſervitude to freedom; to exchange
Their miſery for joy; to ſee them ſmile
Beneath your care, and bleſs your gracious hand?
Or is it greatneſs to exert the tyrant?
To ſeize the properties of men, becauſe
They anſwer your deſires? Say, is it greatneſs
To grieve mankind becauſe you have the pow'r?

PISO.

Go, preach to thoſe who are inclin'd to hear
The muſty leſſons you have learn'd at ſchool;

I want them not. I come here to diſcharge
My truſt to Caeſar. Take the writings which
Contain the poſture of affairs in Syria;
Caeſar will reſt on the account I give him.

Lays his papers on the table.

GERMANICUS.

Is this the anſwer to the charge againſt you?

PISO.

All I ſhall make to you. Farewell.

GERMANICUS *riſing, and going towards him.*

Yet ſtay,
And know, preſumptuous man, to whom you talk.
Should I permit thee to indulge thy tongue
In this licentious way, without reproof,
The world may ſay I have forgot my ſtate,
And am unworthy the great race I boaſt.
Though I'm deny'd, proud Lord, to blaze in arms,
As on Germania's plains, where the brave fell
Beneath my ſword, each man ſuperior far
To thee, as to the pale-fac'd moon the ſun,
Yet am I not by my inglorious eaſe,
Which my heart pants to leave, debaſ'd ſo low
To let thee dare me unchaſtis'd. Theſe Lords
Can tell with what a patient mind I 've borne
Your ſilent diſreſpect; but when your words

Are

Are unbecoming royalty to hear,
'Tis fit that I ſhou'd tell thee who I am,
And ſpurn thee as a rebel from my preſence.

PISO.

If to be ſprung from an illuſtrious race,
If to be bleſs'd with wealth and great allies,
Are reaſons for a man to vaunt his worth,
I know my price, and ſhall deſcend to none.

GERMANICUS.

Hear, the bold boaſter, Lords! who does not bluſh
To rank himſelf with mighty Caeſar's line,
Without one virtue to ſupport the boaſt?
Know, we deſpiſe thee, Lord; and when we deign
To anſwer to thy inſolence again,
It ſhall not be in words; and farther know
That we, to whom thou dar'ſt oppoſe thyſelf,
May one day be thy maſter. Hear, and tremble.

PISO.

Indulge thy joy, my heart, the morrow's ſun
Shall ſee this talker ſilent as the grave (*Aſide.*)
You talk'd of virtue, Prince, an empty ſound,
Bywhich you have deceiv'd the liſt'ning croud!

GER-

GERMANICUS.

I ſhall not anſwer to thy baſe aſperſion:
Hence from my preſence, wretch.

Piſo attempts to ſpeak.

No more; be dumb.

PISO.

Not when my wrongs compel me to arraign thee.
Behold, ye ſervile Lords, behold the man
Whom ye have ſtil'd example of all virtue;
E'en he, the inſtructor of mankind in juſtice,
Has, with aſſiduous arts and coſtly bribes,
Preſum'd to tempt the virtue of my wife,
And to ſeduce her to pollute my bed.
Can I be ſilent, proud, inſulting Prince,
To wrongs like theſe? Tho' in the hour of love
My wife implor'd me to revenge her cauſe,
I ſcarcely can permit myſelf to think
Thou darſt to wrong me in ſo near a part.

GERMANICUS.

Not this, nor all thy malice can ſuggeſt,
Can hurt my innocence, nor ſhall provoke me
To name your conſort in unmanly term.
If I had wrong'd you, Lord, the injury
Had made us equal, nor ſhou'd I refuſe
Whatever debt of honour you ſhou'd aſk,

To anſwer the demand; but hear thy Prince,
Whoſe tongue cou'd never yet belie his heart;
If you can ever prove this charge againſt me,
Remember, Lords, the promiſe that I give,
I will not meanly fly to royalty
To ſhield me from thy vengeance; for that wrong
As I have ſaid, wou'd level me with thee.

PISO.

I know not yet what raiſes you above me.
That you was born a Prince, and had command
Of the dread arms of Rome, that Germany
By the brave legions was ſubdued; that you
Bore all the merit and the fame away,
Are truths te world well knows; that you ſeduc'd
The army from allegiance to their maſter,
To rob his age of his imperial throne,
Is a ſad imputation, Prince!

GERMANICUS.

Which you
Invented to diſtract the mind of Caeſar.
Wretch, I've allow'd thy tongue too large a rein!
And, but my ſword, that always chas'd the brave,
Wou'd

Wou'd be diſhonour'd by a coward's blood,
I cannot promiſe what my arm ſhall act,
If ever you preſume to face me more:
But ſtay, and take what a baſe ſlave deſerves.

He ſtrikes him, and goes out, and all but Piſo follow him.

PISO.

Damnation to my pride! a blow; and breathes
The man who gave it unrevenged, a moment!
But reſt, my ſoul, death ſhall this night o'ertake him,
Amidſt his rev'lings o'er the flowing bowl:
Then Piſo triumphs, and the blow's reveng'd.

(*Exit.*)

Butlers Klage über ſein Grabmaal in der Weſtminſter Abtey.

Again my garret-poverty is ſhown,
By the mean cov'ring of this Portland ſtone;
I loſe my fame as Martyrs loſe their breath,
For like Saint Stephan I am ſton'd to death.

The Traveller. — A Fable.

Addreſſed to Lord V —.

A Cuckoo once, as Cuckoos uſe,
Went out upon a winter's cruize,
Return'd with the returning Spring.
Some hundred brothers of the wing,
Curious to hear from foreign realms,
Got round him in a tuft of elms.
He ſhook his pinions, ſtruck his beack,
Attempted twice or thrice to ſpeak:
At length upriſing on his ſtand,

„ Old England! well the land's a land!
„ But curſe me Gentlemen, ſais he,
„ We paſſage fowl that croſs the ſea.
„ Have vaſt adventages o'er you,
„ Whooſe native woods are all in view:
„ The ſeaſon paſt, I took a jaunt
„ Amongſt the iſles of the Levant;
„ Where by the way J ſtuff'd my guts
„ With almonds and piſtachio nuts:
„ 'Twas then my whim, ſome weeks to be
„ In that choice garden Italy.
„ But underneath the ſky's expanſe,
„ No climate like the South of France!

He

He went on talking, pert and loud,
When an old Raven, 'mongſt the crowd,
Stopp'd ſhort his inſolent carecr: —

„ Why, what a monſtrous buſtle's here!
„ You travell'd, Sir — I ſpeak to You!
„ Who paſs ſo many countries thro';
„ Say, to what purpoſe is't Your roam?
„ And what improvements bring you hume?
„ Has Italy, on whom you doat,
„ Supply'd you with another note?
„ Or France, which you extol ſo high,
„ Taught you with better grace to fly?
„ I cannot ſee that both together,
„ Have alter'd you a ſingle feather;
„ Then tell not us, of where you've been,
„ Of what you've done, or what you've ſeen;
„ While you, and all your rambling pack,
„ Cuckoos went out — the ſame came back.

Britannicus.

Stanzas written on Chriſtmas-Day, 1775.

While Britain's ſons, with feaſt and ſong,
The gloomy day beguile.
With wine the hours of night prolong,
And make old winter ſmile:

While cards, and mirth, and muſick wake
The heart of man to joys,
And all the general good partake,
Which all thoſe hearts employs:

Say how, beyond th' Atlantic tide,
The wretched hours are ſpent,
Where trade in triumph us'd to ride,
Health, plenty, peace, content;

Where manlineſs, with open arms,
And virtue with her lore,
Has courted beauty's native charms,
On freedom's lateſt ſhore:

Where fair religion's ſmiling train
In various forms advance,
Free from the rigid laws of Spain,
Or monkiſh rules of France.

Say why, when thus on Britain's Iſle
The chearful hours are ſpent,
Should half her empire ceaſe to ſmile,
With rage internal rent?

Britons for ſhame! — In time be wiſe,
Your friends, Your brethren ſave;
Nor let whole nations cloſe their eyes
In one untimely grave.

1776.

On the Ducheſs of Kingſton.

The Lords moſt deeply arguefy'd
Where Lady *Kingſton* ſhoul'd be try'd;
In their own Chamber, or the Hall; *)
The Commons **) ſay, No where at all;
For they conclude all matters holy,
And claim the writ *Proſequi Noli*
This writ will iſſue in due ſeaſon:
Te ſave expences, is the reaſon.

*) *Weſtminſter - Hall.*

**) *Doctors Commons.*

Auf die jetzige Criſis von Großbritannien.

The Snow-Ball.

The blue-faced boys, with eager haſte,
In ſpite of winter's cold,
Aſſemble on the milk-white waſte,
To ſee the ſnow-ball roll'd.

Each takes his part, and thruſts amain,
To aid th' increaſing pile;
And, as their little ſinews ſtrain,
They ſing and laugh the while.

At length th' unweildy maſs, full grown,
Defies their utmoſt pow'r;
No help is preſent but their own,
And it will move no more.

So have I ſeen, in foreign lands,
The men of mighty weight,
Combining all their party hands,
To roll the *Ball of State*.

Still as they drive the vaſt machine,
It moves with tardier pace:
They call the Patriot party in,
To aid 'em in the chace.

The Patriot gang refuſe their aid,
To work againſt their will;
And thus — (but let no more be ſaid)
The Ball of State — *ſtands ſtill.*

2. Neue Bücher.

London.

The London Catalogue &c. 1773. kleinoctav.

Es ist ein Verzeichniß von allen Büchern in den bekanntesten Europäischen Sprachen, die seit 1700 herausgekommen sind, und viel vollständiger, als die vorigen, auch mit 1500 neuen Büchern vermehret. Jede Classe ist nach dem Alphabet geordnet, und die Preise, Format ꝛc. sorgfältig beygefüget. Der Druck ist sehr schön und correct.

A complete Catalogue of Modern Books published from the Beginning of this Century, to the present time. With the prices affixed. London, 1766. Groß-octav, 92 Seiten.

Dieser Katalogus wird alle zehn Jahre gedruckt, und enthält blos die englischen Bücher. Jährlich wird den Käufern ein Anhang dazu umsonst ausgetheilet.

The Universal Catalogue &c. London. 8.

Kommt am ersten Tage jeden Monats heraus, und enthält alle im vorhergehenden Monate im Drucke erschienene Bücher Englands, Schotlands und Irlands, mit ihren Preisen. Jährlich wird ein Register darüber umsonst ausgegeben.

Jänner. 1776.

Bey Johann Bell im Strand wird wöchentlich in Taschenformate ein Drama von Shakespeare mit einem Portrait eines berühmten Schauspielers ausgegeben. Jedes Stuck, deren 30 seyn werden, kostet 1 Schilling. Das erste ist Hamlet, mit dem Bildnisse der Madame Lessingham im Charakter Opheliens. 2. The Winter's Tale, mit Frau Hartley, als Hermione. 3 Cymbeline mit Herrn Hull, als Pisanio. 4. King Henry IV, mit Herrn Lewis, als Prinz von Wales. 5. King Lear, mit Herrn Reddish, als Edgar. ꝛc. ꝛc. N. 10. All's well that ends well, mit Miß Macklin, als Helena. 11. Henry V, mit Frau Mattocks, als Prinzessinn Katherine. 12. As you like it, mit Herrn King, als Touchstone. 13. King John, mit Frau Barry, als Constantia. 14. Much Ado about Nothing, mit Frau Abington als Beatrix. 15. Macbeth, mit Herrn Garrick, als Macbeth. 16.

Julius

Iulius Caesar, mit Herrn Sheridan als Brutus. 18. The Tempest, mit Herrn Paddeley, als Trincalo. 19. The merry Wives of Windsor mit Frau Bulkley, als Mrs. Ford. 20. Twelth Night, mit Herrn Yates als Malvolio. 21. Timon of Athens, mit Herrn Barry als Timon. 22. Henry IV. Part II. mit Hern Shuter als Falstaff. 23. Coriolanus, mit Frau Hopkins als Volumnia. 24. Measure for Measure, mit Frau Yates als Isabella. 26. Antony and Cleopatra, mit Miß Younge als Kleopatra.

Die Warburtonische Octavausgabe von Pope's Werken kommt auch wöchentlich in Duodez heraus, in 24 Nummern. Jeder kostet 6 Pfennige. (16 Kreuzer)

Bey Thomas Becket im Strand ist eine neue Ausgabe der ächten Briefe Lorenz Sterne's in 3 Octavbänden herausgegeben worden. 7 Sh. 6 Pence.

A History of the Island of Anglesey. To which are added, Memoirs of *Owen Glendowr*. Transcrib'd from a MS. in the Library of Iesus College, Oxford. 4. 3 Shill. Dienet statt eines Supplements zu Rowland's Mona Antiqua Restaurata.

Fables

Fables by the late Mr. *Gay*. 12. mit 68 Kupfern. (1 fl. 30 kr.)

The life of Lord *Clive* Baron Plaſſy, in 4 Octavbänden. 14 fl.

Annals of Scotland: from the Acceſſion of *Malcolm* III ſurnamed *Canmore*, to the Acceſſion of *Robert* I. With Notes and Hiſtorical Diſſertations. By Sir *David Dalrymple*, Bart.

An Abridgment of the laſt Quarto Edition of *Ainsworth's* Dictionary, Engliſh and Latin. The Engliſh part being enriched with an addition of ſome thouſand words, from good authority; and the Latin part conſiſting only of ſuch words as are purely claſſical. By *Thomas Morell*, D. D. 8. 4½ fl.

The New and Complete Dictionary of the Engliſh Language &c. To which is prefixed a comprehenſive Grammar. By *Iohn Aſh*, LL. D. 8. 2 Vol. 6 fl.

Februar.

Letters and Journals written by the deceaſed Mr. *Robert Baillie*, Principal of the

the Universíty of Glaſgow, carefully tranſlated by *Robert Aiken*: containing an impartial account of public tranſactions, civil, eccleſiaſtic, and military, both in England and Scotland, from 1637 to 1662; a period perhaps the moſt remarkable that is to be met with in the Britiſh Hiſtory, wito an Account of the Author's life prefixed, and a gloſſary annexed. 8. 2 Vol. 5 fl.

Bibliotheca Legum: or, A Catalogue of the Common and Statute Law Books of this Realm, and ſome others relating thereto. From their firſt publication, to Michaelmas term 1775: Giving an Account of their ſeveral editions, ancient Printers, dates, and prices; and wherein they differ. To which is added, A Liſt of the principal Scotch Law Books, and ſome relating to Ireland. Compiled bey *Iohn Worrall*. A new edition corrected and improvad. 1 fl.

Herr Samuel Horſley LL. D. und Secretair der königl. Geſ. der Wiſſenſchaften, giebt auf Unterzeichnung der Namen, Newtons ſämtliche Werke in fünf Quartbänden heraus.

Court

Court Hand reſtored: or, The Student's Aſſiſtant in reading old Deeds, Charters, &c. with an Appendix, containing the ancient names of places in Great Britain and Ireland; and alſo, An alphabetical table of ancient Surnames. By *Andrew Wright*, of the Inner Temple. 11. ſl.

März.

Speculation. A Poëm. 4. (45. kr.)

Die Abſicht dieſes wohlgeſchriebenen Gedichtes iſt:

Tho mark the movements of the human mint
By paſſions tortur'd, or by taſte refin'd,
To ſhield coy Merit ſhrinking from the ſight,
Or drag the dark detractor into light,
Be this the taſk — let juſtice then impeach,
And ſatire puniſh what the laws can't reach.

Folgende Zeilen ſollten ſich viele unſrer ſo genannten ſchönen Geiſter über ihre Thüren ſchreiben:

All who ſeek fame, without ſome juſte pretence,
Diſplay ſome vice, as well as want of ſenſe.
They pilfer reputation, and outface
The man they rob, to ſcreen their own diſgrace.

Thus

Thus magpies chatter what their betters ſay,
Hide what they ſteal, and ſlily hop away.

Say, ſhould ſtrong Prejudice direct thy heart,
Or int'reſt urge, to play the knaviſh part?
Wou'd it avail the injur'd man to know
Whether 't was knave or fool that dealt the blow?
The injur'd man one comfort has in ſtore,
He feels but what ten thouſand felt before.
O ſhame to manhood! that a friend's diſtreſs
Should ſerve to make our own misfortunes leſs.
So the ſpruce 'prentice, ſplaſh'd by cart or coach,
Firſt the rude driver loads with harſh reproach;
Then ſadly views his coat beſpatter'd o'er,
But laughs to find his friends beſpatter'd more.

April.

Letters from Italy, deſcribing the manners, cuſtoms, antiquities, paintings, &c. of that Country, in the years 1770 and 1771, to a Friend reſiding in France. By an Engliſh Woman. 8. 3 Vol. (9 fl.)

Travels in Greece; or, An Account of a Tour made at the expence of a Society of *Dilettanti*. By *Richard Chandler*, D. D. 4. 8 fl.

3. Neue Londner Journale 1775 und 1776.

The Lawyer's Magazine.

The Cathedral Magazine. Kommt seit April 1775 heraus, und bestehet aus den besten Kirchengesängen, Choralstücken und Anthems, in Kupfer sehr nett gestochen. In Querquart.

The Builders Magazine.

The Classical Magazine; or Monthly Repository for Persons of real Taste &c. By the Rev. Mr. *Jacob*, and *by* other gentlemen.

The Convivial Magazine, and polite Intelligenzer; or a real Representation of the Characters and Sentiments of the Times: containing, the portraits of the most celebrated Toasts, Men of Rank conspicuous in the World, Statesmen, Orators, Preachers, Petit-Maitres, Actors, and Buffoons.

The

Februar.

The *Monthly Muſeum*: or, Mezzotinto Magazine: Comprehending, A political Regiſter and Parliamentary Remembrancer; A miſcellaneous, Repoſitory of hiſtorical, political, ſcientifical, and commercial Tracts; A Theatrical Journal or regular Diary of the Dramatic Exhibitions in London, with remarks; A Litterary Review, containing a comperative abſtract of the accounts given of new Books and Pamphlets by the Monthly, Critical, and London Reviewers; A poetical Kalendar, a Monthly political Chronicle &c.

The New Muſical and Univerſal Magazine. Enthält weltliche Geſänge und muſikaliſche Abhandlungen, ſo wie das Cathedral Magazine geiſtliche Stücke.

The periodical Overtures. Es ſind bereits 48 Nummern heraus, deren jede 2 Shill. koſtet. Sie ſind von den beſten Meiſtern,

z. E. Stamitz, Goſſee, Bach, Vanhal ꝛc. geſetzet.

The Bath and Briſtol Magazine; or Monthly Repoſitory of polite Litterature. Printed for G. Kearſly, in Fleet-ſtreet.

Epitaph.

Here lies the wife of Thomas Ford;
'Tis hop'd her ſoul is with the Lord;
But if for Hell ſhe chang'd her life,
'Tis better ſtill than Tom Ford's wife.

Epigram.

On the univerſal Forwardneſs of the preſent military Diſpoſitions.

Iil liſt for a ſoldier, ſays Robin to Sue,
T' avoid your eternal diſputes;
Aye, aye, cries the termagant, do, Robin, do,
I'll raiſe, the mean while, freſh recruits.

4. Americanische englische Zeitungen.

1776.

Dunlap's Pensylvania Gazette.

Humphrey's Pensylvania Ledger.

Hall and Seller's Pensylvania Gazette.

Bradford's Pensylvania Journal.

The Pensylvania Packet.

Boston Gazette hat aufgehört.

Rivington's*) New York Gazette.

New York Journal.

South Carolina Gazette.

Virginia Gazette.

*) Dieser Buchdrucker wurde mitten in der Nacht am 23 Nov. 1775 von 75 Dragonern von Connecticut in seinem Hause überfallen, alle Kästen und Lettern verderbet, die Pressen zerschlagen ꝛc. so daß bis itzt diese Zeitung aufgehöret hat. Sie wird aber mit Nachdruck wieder fortgesetzt werden, so bald die Verfechterinn der Freyheit, die große Americanische Republik, gar zu stande kommt.

5. Englische Taschenkalender.

Unter den vielen Londnerkalendern, z. E. the Ladies Almanack and Enigmatical Diary for 1776, price 1 sh. 3 d. halte ich diese zween für die besten und bequemsten.

Für Frauenzimmer.

The Ladies most elegant and convenient Pocket Book for the Year 1776, compiled at the request of several Ladies of Quality, and containing, besides the necessary ruled pages for accounts, memorandums, and expences, a correct list of holy days and remarkable days &c. Printed for J. Whable, No. 22, Fleet-street, and sold by J. Bew, in Pater-noster-row. Schön eingebunden mit einer Brieftasche. Kostet 36 kr.

Für Mannspersonen.

The new daily Journal, or Complete Account Book, for the Year 1776: Containing Fifty-two double pages, ruled on fine writing paper, for

for appointments, &c. &c. for every day in the year, perpetual chronological time-tables, and all the moveable feasts calculated for 35 Years; List of the present House of Commons &c. Ist gleichfalls bey J. Bew zu haben, und kostet 1 Sh. 8 d. oder 50 kr. (Ich meine allemal schwer Geld, oder den Louisd'or zu 5 Thalern gerechnet.

Am 12 Jänner starb Thomas Weston, der Schauspieler auf dem Theater von Drurylane. In seinem Testamente steht unter andern dieser drolligte Einfall: „Item, gebe und vermache ich meinem guten Freunde Edward „Shuter, vom königlichen Theater in Covent-„Garden, meine Perucke, die ich seit vielen „Jahren in dem Charakter Scrubs im Beaux „Stratagem aufzusetzen pflegte.„

Epitaph.

On the Death of *Thomas Weſton*, late Comedian of Drury-lane Theatre.

Or, on the ſtage, or in the world's gread play,
"Fill well your parts," ye old — ye young — ye gay,
Here lies *full proof* that *Nature* will decay.

W.

On the late Inimitable Tom Weſton, *in* Scrub.

Dick Norris *) of old, nor modern Dick neither'
Nor yet the whole tribe of poor *Scrubs* put together,
With their arts and their ſmiles, their tricks and grimace,
Could equal one look of *Tom Weſton's* arch face:
Ceaſe, Thalia, o ceaſe! the great loſs to bemoan,
Tho' from your comic ſtage now alas! he is gone!
For if *Weſton* is dead, far from dead is his name,
That ever ſhall live in the records of Fame.

Good

*) The original Scrub.

Good Friday. A Poem. 1776.

Sacred to Heaven this holy time
Should lift the ſoul on high,
To contemplate the Great Sublime
Above the nether Sky.

There was a period when the day,
That ſpilt the ſacred blood,
Taught Chriſtian minds to praiſe and pray,
And lifted them to God.

From lower ſcenes of earthly things,
The grateful mind aſpir'd,
To celebrate the King of Kings,
With genuine rapture fir'd.

Abſtaining from the groſſer food,
Which bound the ſoul to earth,
They coveted ſublimer good,
And ſought the ſecond Birth.

Then, by their great example taught,
Let us, their ſons, aſpire,

The bleſſings ſeek that Saints have ſought,
And catch celeſtial fire.

Till pure, refin'd, refulgent light,
Shall burſt the bonds of clay,
And Sin and Death ſhall ſink from ſight
Of Gods eternal day!

M.

Eaſter. 1776.

The gracious Saviour bow'd his head,
And drew his parting breath:
The ſpotleſs Martyr vanquiſh'd Sin,
And died to conquer Death.

Three days — ſo high Beheſts ordain'd,
Death triumph'd o'er his prize: —
The hour of Grace at length arriv'd,
Behold the Conq'ror riſe!

As at this glorious time he roſe,
And wing'd to Heaven his flight,
For endleſs ages there to ſit,
Enthron'd in realm of light.

Vaſt

Vaſt was the Grace that gave to Death
Th' anoinded ſon of God;
That bid the Saviour feel for us
The keen, th' avenging rod.

With every grateful thought inſpir'd;
Devoutly let us raiſe
Our humble voice to Mercy's throne,
In never-ceaſing praiſe.

Nor is this all — the grateful life
Should ſpeak the thankful mind,
While deeds of never ending good
Proclaim that God is kind.

M.

Anhang.

Zur 140sten Seite des zweyten Theils.

Aus einem Schreiben des Herrn Hofrath Schlägers aus Gotha, vom 2ten April, d. J.

„Die Ausgabe des Buches Entkrist, welche sich in der hiesigen herzoglichen Bibliothek befindet, hat nicht mehr, als 4 Textplatten, dergleichen die 1, 27, 37 und 38te sind. Auf 27 Platten finden sich jedesmal zwo Figurtafeln. Die übrigen machen nur eine Geschichte vorstellig. Der Text, oder die Erklärung der Figuren, stehet nur ein einziges mal, nämlich auf der 35sten Platte, unten, sonst aber durchgehends über den Figuren. Der Briefmaler hat sich in diesem Exemplare als einen erzfaulen Illuministen dargestellet. Auf 28 Figurtafeln ist nicht das mindeste von Farben wahrzunehmen. Die übrigen sind nur hin und wieder mit etwas wenig Blauroth oder grün beschmieret. Die letzte, das jüngste Gericht vorstellende Tafel ist zwar größesten

„Theils

„ Theils, jedoch nicht völlig, ausgemalet. End-
„ lich habe ich noch zweyerley zu bemerken; 1)
„ daß der Formschneider den Teufel durchgehends
„ im bundscheckigen Harlekinsgewande vorgestellet,
„ und 2) daß ein jeder der 19 Bogen, welche
„ das Werk ausmachen, seine Signatur, und
„ zwar in der Mitte nach unten zu habe;
„ welche man aber, weil das Buch gebunden,
„ oder vielmehr geheftet ist, nicht
„ eigentlich erkennen kann.

Druckfehler.

Im zweyten Theile.

S. 140 Z. 25 l. Auf der ersten Tafel.
S. 145 Z. 23 l. verfertigte. Die übrigen Zeilen bis ohne Grund sind auszustreichen.
S. 190 del. lin. 15 bis 18.
S. 342. lin. ult. l. *Ioan. Schüsler.*
S. 357. Z. 23 l. Apostolica.
S. 403. Z. 4 l. Anhange.

In diesem dritten Theile.

S. 4 Z. 7 l. collection.
S. 65. Z. 13 l. ullasiraquihua, u. peruenerunt.
S. 208 Z. 5 l. Chimbadores.
S. 229 Z. 5 l. des Gürtels.

SPECIAL 84-S
PERIOD 389
NX
440
J86
V.3